

Tous nos ouvrages sont consultables et téléchargeables sur le site [www.ecole-et-nature.org](http://www.ecole-et-nature.org)  
Pour favoriser leur partage nous plaçons ces publications sous licence Créative.  
Par ailleurs, nous adoptons une politique de tarifs abordables  
incitant à l'achat plutôt qu'à l'impression personnelle.

## Licence Creative commons de nos ouvrages



**Paternité**  
**Pas d'Utilisation Commerciale**  
**Partage des Conditions Initiales à l'Identique**



### Vous êtes libres :

- de reproduire, distribuer et communiquer cette création au public

### Selon les conditions suivantes :



**Paternité.** Vous devez citer le nom de l'auteur original de la manière indiquée par l'auteur de l'œuvre ou le titulaire des droits qui vous confère cette autorisation (mais pas d'une manière qui suggérerait qu'ils vous soutiennent ou approuvent votre œuvre).



**Pas d'Utilisation Commerciale.** Vous n'avez pas le droit d'utiliser cette création à des fins commerciales.



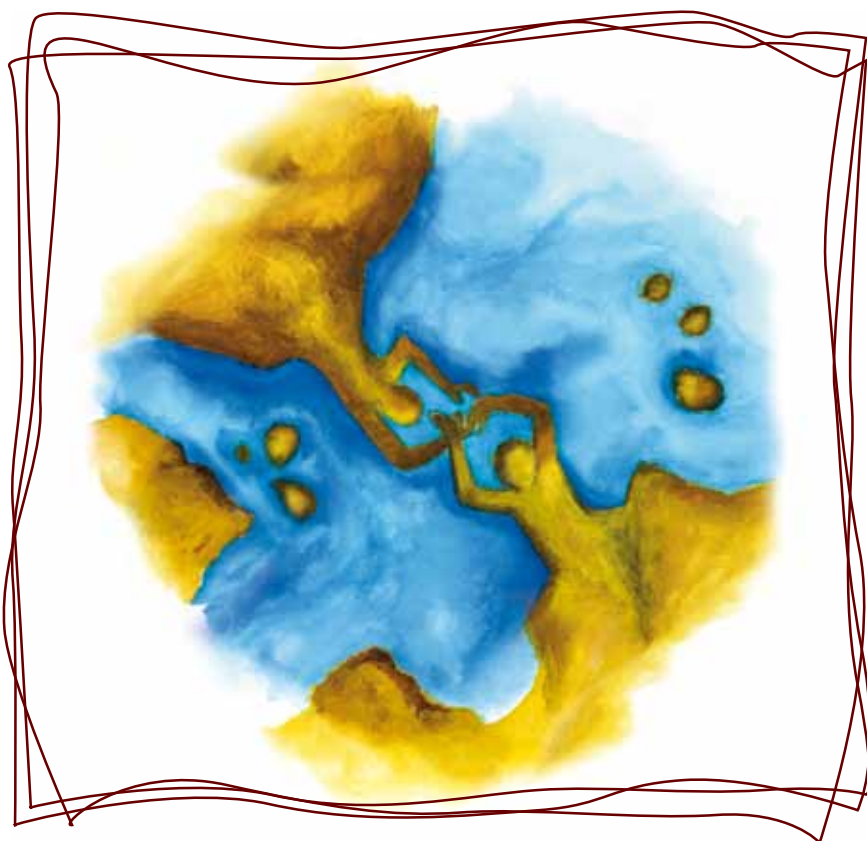
**Partage des Conditions Initiales à l'Identique.** Si vous modifiez, transformez ou adaptez cette création, vous n'avez le droit de distribuer la création qui en résulte que sous un contrat identique à celui-ci.

- A chaque réutilisation ou distribution de cette création, vous devez faire apparaître clairement au public les conditions contractuelles de sa mise à disposition.  
La meilleure manière de les indiquer est un lien vers cette page web.
- Chacune de ces conditions peut être levée si vous obtenez l'autorisation du titulaire des droits sur cette œuvre.
- Rien dans ce contrat ne diminue ou ne restreint le droit moral de l'auteur ou des auteurs.



# COMMENT HABITER ENSEMBLE LA TERRE AU-DELÀ DES FRONTIÈRES ?

VERS UNE ÉTHIQUE  
ET DES PRATIQUES PÉDAGOGIQUES PARTAGÉES



Journée organisée dans le cadre du Congrès du Réseau Ecole et Nature  
A l'Institut européen d'écologie, Metz (57) - 26 mars 2010





# SOMMAIRE

## INTRODUCTION

Remerciements	p. 4
Présentation de la journée	p. 5
Ouverture de la journée	p. 6
Intervention de Daniel BÉGUIN, vice-président du Conseil régional de Lorraine en charge des questions d'Écologie, d'Énergie, d'Environnement, de Ressources naturelles et de la Biodiversité	p. 7
Intervention de René DARBOIS, adjoint au maire de Metz, chargé de l'écologie urbaine et du développement durable et solidaire	p. 9
Texte introductif à la réflexion	p. 10

## REGARDS CROISÉS

<b>Point de départ de la réflexion</b>	p. 12
Intervention de Yannick BRUXELLE, co-présidente du GRAINE Poitou-Charentes, administratrice adhérente bénévole fondatrice du Réseau École et Nature	
<b>Face à des défis universels, la piste de la pluralité et du métissage</b>	p. 14
Intervention de Marc BULTEAU, formateur-conseil en développement interculturel	
<b>Pour une méthodologie des intelligences citoyennes, repères théoriques et démarche pratique de terrain</b>	p. 23
Intervention de Majo HANSOTTE, formatrice dans le champ de l'éducation populaire, engagée dans les mouvements sociaux, auteur d'un ouvrage sur les intelligences citoyennes collectives	
<b>Échanges avec les participants</b>	p. 43

## ATELIERS D'ÉCHANGES

Atelier 1 - L'éducation à l'environnement et au développement durable (EEDD) et l'éducation au développement et à la solidarité internationale (EADSI), des écarts de pratique : obstacles ou richesses ?	p. 49
Atelier 2 - Oser l'international : de territoire à territoire	
Atelier 3 - Les actions artistiques et culturelles comme moyens de se « trouver »	
Atelier 4 - Le volontariat international : dépaysement de la pensée et vecteur de solidarité ?	

## SYNTHÈSE ET CLÔTURE

Intervention de Roland GÉRARD, co-directeur du Réseau École et Nature	p. 67
Intervention de Jean-Marie PELT, président de l'Institut européen d'écologie	

## ANNEXES

Lexique	p. 78
Bibliographie	p. 79
Liste des participants	p. 80

# REMERCIEMENTS

**LES CONSEILS D'ADMINISTRATION DU RÉSEAU ÉCOLE ET NATURE (REN) ET DU GRAINE LORRAINE REMERCIENT...**

## **LES MEMBRES DU GROUPE D'ORGANISATION DE LA JOURNÉE**

- Olivier **BLANC**, co-président du REN
- Julien **BONHOMME**, co-président du GRAINE Lorraine
- Yannick **BRUXELLE**, administratrice du REN et co-présidente du GRAINE Poitou-Charentes
- Roland **GERARD**, co-directeur du REN
- Isabelle **LÉPEULE**, co-directrice du REN
- Pascal **PLUMET**, co-président du GRAINE Lorraine et administrateur du REN
- Thierry **ROOS**, conseiller d'éducation populaire et de jeunesse DRJSCS

## **LES ANIMATEURS DE LA JOURNÉE**

- Pascal **PLUMET**, GRAINE Lorraine
- Lisette **PROST**, CCFD Terre solidaire

## **LES INTERVENANTS**

- Marc **BULTEAU**, formateur-conseil en développement interculturel
- Majo **HANSOTTE**, formatrice dans le champ de l'éducation populaire, engagée dans les mouvements sociaux, auteur d'un ouvrage sur les intelligences collectives
- Roland **GERARD**, co-directeur du REN
- Jean-Marie **PELT**, président de l'Institut européen d'écologie

## **LES INTERVENANTS DES ATELIERS D'ÉCHANGES**

## **AINSI QUE L'ENSEMBLE DES PARTICIPANTS**

## **SONT ÉGALEMENT REMERCIÉS POUR LEUR SOUTIEN FINANCIER**

- La Ville de Metz
- Le Conseil régional de Lorraine
- La direction régionale de la jeunesse, des sports et de la cohésion sociale

**AINSI QUE L'INSTITUT EUROPÉEN D'ÉCOLOGIE POUR LA QUALITÉ DE SON ACCUEIL ET L'ASSOCIATION « QUEL QUE SOIT LE TEMPS » POUR LA QUALITÉ DES REPAS.**

# PRÉSENTATION DE LA JOURNÉE

*Le congrès annuel du Réseau École et Nature est traditionnellement un temps de regroupement important pour sa vie associative. Il invite les participants à mener une réflexion approfondie sur un thème de l'actualité de l'EEDD (éducation à l'environnement vers un développement durable) au niveau national et procède dans le cadre de son assemblée générale à la validation des projets menés et à venir.*

*Il s'adresse aux adhérents du réseau national et des réseaux régionaux et départementaux d'EEDD, ainsi qu'à tous les acteurs éducatifs impliqués dans ce champ : enseignants, éducateurs à l'environnement, animateurs scientifiques, animateurs socioculturels, techniciens de collectivités et des services de l'État...*

Les présents actes relatent les travaux de la première journée du Congrès. Cette journée s'est déroulée à l'Institut européen d'écologie à Metz en présence de près d'une centaine de personnes. Les travaux relatifs à l'assemblée générale (samedi 27 et dimanche 28 mars) font l'objet d'un compte-rendu disponible sur le site du réseau [www.reseau-ecoleetnature.org/congres](http://www.reseau-ecoleetnature.org/congres).

L'objectif de cette journée, intitulée "Comment habiter ensemble la terre au-delà des frontières ? Vers une éthique et des pratiques éducatives partagées", était de réfléchir aux questions éthiques et politiques de l'éducation au « Vivre ensemble sur notre planète », de l'altérité et de l'éducation à l'accueil de la diversité.

Pour favoriser le croisement des regards et des disciplines de recherche et établir des liens entre praticiens de terrain et chercheurs, deux intervenants ont été invités à apporter un éclairage sur les questions de rencontre interculturelle et d'intelligences citoyennes ; dans la même optique, de nombreux acteurs de l'éducation à l'environnement et de la solidarité internationale exerçant dans différents cadres (associations diversifiées, collectivités...) ont apporté leurs témoignages.

## Programme de la Journée

### 9h15 - Ouverture

En présence des partenaires et présentation de la journée.

### 9h45 - 12h45 - Regards croisés

- Point de départ de la réflexion
- Parole aux intervenants : Marc BULTEAU, formateur-conseil en développement interculturel et Majo HANSOTTE, formatrice dans le champ de l'éducation populaire, engagée dans les mouvements sociaux, auteur d'un ouvrage sur les intelligences collectives
- Échanges avec les participants

### 12h45 - Déjeuner : Buffet bio

### 14h30 - 16h30 : Ateliers d'échange

1. EEDD et EADSI : des écarts de pratique, obstacles ou richesses ?
2. Oser l'international, de territoire à territoire
3. Les actions culturelles comme moyen de se « trouver »
4. Volontariat international : dépaysement de la pensée et vecteur de solidarité ?

**17h15 - Synthèse** par Roland GÉRARD, co-directeur du Réseau École et Nature

**17h30 - Intervention de Jean-Marie PELT et échange avec les participants**

**18h15 - Fin de la journée**

# OUVERTURE DE LA JOURNÉE

## PASCAL PLUMET

*Co-président du GRAINE Lorraine  
et administrateur du Réseau École et Nature*

C'est avec une certaine émotion que j'ouvre, cette année, le congrès du Réseau École et Nature (REN). Que ce soit en tant que co-président du GRAINE Lorraine, en tant qu'administrateur du REN, ou encore comme simple adhérent depuis une quinzaine d'années, je suis très heureux, aujourd'hui, que la Lorraine puisse être la terre d'accueil des éducateurs à l'environnement et des éducateurs au développement et à la solidarité internationale. Venus de territoires variés, nous sommes tous présents pour continuer à semer ce que certains avaient déjà nourri depuis bien longtemps, enrichis d'expériences et d'apprentissages au « faire avec » et au « faire ensemble ». C'est le 1<sup>er</sup> événement national du REN en Lorraine. Nous avons tous en souvenir cette soirée des 3<sup>e</sup> assises régionales de l'EEDD, le 27 juin dernier, où administrateurs, adhérents et amis du réseau régio-

nal ont souri à l'idée d'accueillir en 2010 le congrès national. De ce sourire, nous avons fait un projet, qui se réalise aujourd'hui, grâce aux personnes impliquées dans le GRAINE ou dans ses associations membres et dans le REN. Merci encore à toutes ces personnes qui ont su se mobiliser.

Le GRAINE Lorraine, un réseau uniquement formé de bénévoles, pouvait-il relever ce défi ? Il existe depuis 1994, mais a trouvé aujourd'hui l'énergie et les partenaires pour montrer que les acteurs régionaux agissent au quotidien auprès des collectivités, des services de l'État et des associations. J'aimerais remercier très sincèrement, au nom de tous les bénévoles et de tous les permanents qui ont contribué à la réussite de cette journée, les personnes qui se sont déplacées, certaines venant de très loin, pour être parmi nous aujourd'hui. Merci à tous.

## BENOÎT RENÉ

*Co-président du Réseau École et Nature*

Bonjour à tous. Je suis également heureux de vous accueillir aujourd'hui au nom du REN : merci à tout le monde d'être présent. Un grand merci à l'équipe du GRAINE Lorraine qui s'est fortement mobilisée pour l'organisation de ce congrès, mais aussi au sein du REN depuis de nombreuses années — et pour les années à venir. Si nous avons choisi de travailler sur le thème de l'international en Lorraine, ce n'est pas un hasard. En 2005, quatre-vingts Français étaient présents au Burkina Faso pour Planète'ERE 3, et parmi eux des Lorrains qui continuent à faire le chemin régulièrement.

Pour le REN, on ne peut pas parler de développement durable sans un volet international. Et nous savons d'expérience ô combien ces relations interpersonnelles de qualité sont fondatrices d'une action collective pérenne, pour ne pas dire durable. Nous remercions également les différents intervenants qui ont fait le déplacement pour nous aider et nous soutenir dans la dimension réflexive de notre projet associatif et pédagogique. Nous ne manquerons pas de valoriser tout cela dans les actes qui seront largement diffusés. Bonne journée à tous, et bons travaux.



# INTERVENTION

## DANIEL BEGUIN

*Vice-président du Conseil régional de Lorraine en charge des questions d'Écologie, d'Énergie, d'Environnement, de Ressources naturelles et de la Biodiversité*

Laissez-moi vous dire tout le plaisir que j'ai à vous accueillir en terres lorraines, à Metz même, au cœur de l'aventure extraordinaire de l'écologie urbaine en France.

Toute la satisfaction d'être parmi vous, professionnels et bénévoles, de l'éducation à l'environnement et à la nature en particulier. Le travail que vous faites est redoutable, presque unique. Il demande tout à la fois d'indéniables qualités pédagogiques, une adaptation particulière à tous vos publics si divers et une foi chevillée au corps, tant il est vrai que la situation financière des structures d'éducation à l'environnement est fragile.

Permettez-moi de vous remercier pour votre engagement personnel dans cette belle aventure de la connaissance.

Vous dispensez votre savoir dans le domaine de la nature à un moment où notre monde s'écarte de plus en plus de la chose naturelle et c'est bien un des paradoxes de notre temps. Nous consommons de plus en plus d'images de nature sauvage souvent lointaines, nous nous enthousiasmons de magnifiques paraboles naturalistes dans des films fantastiques à l'instar de la dernière production mondiale Avatar, et nous

sommes devenus, malgré nous ou à cause de nous, étrangers à la nature.

La moindre tégénaire dans la baignoire, une tipule qui survole notre salle à manger, des fourmis tenaces dans le bas de la cuisine et voilà toute l'inquiétude qui surgit face à ces manifestations paisibles du monde vivant. Qu'arrive alors une guêpe ou un taon, et la panique s'installe.

Oui, votre travail d'éducateurs est précieux car vous avez cette noble mission de réconcilier nos concitoyens avec la nature. Sans vous, sans celles et ceux pour qui la nature est une pas-

sion à partager, à vivre et à aimer, nous ne réussirons pas à faire prendre conscience de l'urgence de la préservation de la nature.

Non pas au nom d'intérêts bien compris : économiques, sociaux, environnementaux, mais seulement parce que l'Homme est un pur produit de la nature et qu'il se doit d'être attentif aux autres espèces vivantes. C'est une question d'éthique et de responsabilité.

Vous contribuez par votre engagement personnel et collectif à cette élévation de l'âme humaine, la seule en définitive qui nous sauvera. Soyez-en vivement remerciés.



J'ai enfin la chance de représenter ici le Conseil régional de Lorraine qui porte une attention toute particulière aux questions d'éducation à l'environnement. Pas seulement par l'ouverture d'une ligne de crédit spécifique qui nous permet d'aider substantiellement les associations labellisées par le Conseil régional mais aussi toutes les manifestations et événements, petits et moyens, qui contribuent à faire émerger la conscience environnementale en Lorraine.

C'est surtout notre capacité à intégrer ces questions de nature dans toutes nos politiques qui nous caractérise. Les arbitrages sont nombreux, les décisions difficiles mais au total je crois que nous œuvrons au mieux pour que la nature en Lorraine soit réellement prise en compte.

Cette vision transversale, indispensable pour nos choix d'une société future est indissociable d'une prise de conscience encore plus

forte de la fragilité de notre patrimoine et de nos ressources naturelles. Et c'est de vous dont nous avons besoin pour nous aider à ouvrir notre cœur à la nature.

C'est pourquoi quand mon ami Pascal Plumet, co-président du GRAINE Lorraine m'a parlé de votre congrès, j'ai adhéré tout de suite à l'idée de vous accueillir ici à Metz.

Puissiez-vous réussir votre rencontre au delà de vos espérances. Et nous aider en retour à structurer le réseau régional d'éducation à l'environnement que j'appelle de mes vœux et que je soutiendrai sans réserve.

Bon courage et encore merci



## RENÉ DARBOIS

*Adjoint au maire de Metz, chargé de l'écologie urbaine et du développement durable et solidaire*

Je suis toujours impressionné quand je suis face à des militants, parce que je viens de là et que je connais leur exigence : souvent, ils ne font pas de cadeaux.

Lorraine, terre d'accueil, ai-je entendu. Merci. Metz, terre d'accueil, et vous êtes ici dans un endroit tout à fait particulier. Nous ne nous trouvons pas dans une maison anonyme, mais aux Récollets, qui sont depuis une quarantaine d'années la capitale de l'écologie urbaine, avec Jean-Marie Pelt, qui a su donner cette connotation à cette ville.

Aujourd'hui, j'ai envie, avec la nouvelle municipalité, avec le maire, Dominique Gros, de donner une nouvelle dimension d'éducation à cette maison, et vous en faites partie. Alors, bonjour et bienvenue dans cette maison appelée « les Récollets », qui abrite l'Institut européen d'écologie – Jean-Marie Pelt – et la Société française d'ethnopharmacologie – Jacques Fleurentin. Très prochainement, nous allons y installer le Pôle Grand Est des énergies renouvelables – c'est un peu mon hobby, et j'ai envie qu'on parle beaucoup d'énergie. L'écologie, pour moi, aujourd'hui, c'est une bonne part d'énergie. Je ne sais pas si nous rejoignons l'éducation, mais nous remarquons que nous ne formons pas suffisamment d'ingénieurs et de techniciens en capacité de répondre aux enjeux du XXI<sup>e</sup> siècle.

Il est vrai que je suis d'abord un associatif. Je ne suis pas entré en politique

par hasard, parce que, quand on est un associatif, à un moment donné, on se demande comment on peut faire avancer les choses, et c'est souvent en allant aux manettes, j'en suis convaincu, dans les départements, les communes, etc. C'est effectivement là que tout se passe. C'est compliqué, car l' élu doit sans cesse arbitrer, décider ce qui parfois passe pour de simples 'compromis'. Il semble que tout est facile, puis on se retrouve à devoir mettre les curseurs avec les collègues qui ne sont pas forcément au même niveau de vitesse – certains auraient tendance à dire que nous avons un peu de temps, d'autres pensent qu'il y a des urgences. L'écologie en est une aujourd'hui. L'utopie imbécile serait de croire que

nous pouvons continuer de la sorte en espérant que la science arrangera tout : ce n'est pas vrai, cela ne fonctionnera pas ainsi. Vous détenez les clés de l'action. Je passerai un peu de temps à vous écouter, car j'ai beaucoup à apprendre – les politiques ont encore beaucoup à apprendre des associations, car c'est là que la réflexion est menée. Alors bienvenue à Metz, et bon congrès.



# TEXTE INTRODUCTIF À LA RÉFLEXION

## COLLECTIF D'ORGANISATION DU CONGRÈS REN ET GRAINE LORRAINE

### DES PROMESSES NON TENUES

Depuis des dizaines d'années, depuis toujours en fait à notre échelle de vie, les grandes instances internationales nous trompent et il semblerait, à les croire, qu'elles se trompent elles-mêmes. Que ce soit pour l'environnement - regardons les « bons vœux » de Rio en 1992, que ce soit pour le développement des pays émergents - rappelons-nous les engagements jamais respectés du millénaire, le constat est le même : beaucoup de promesses et de vibrato dans la voix devant de prestigieuses assemblées, mais ensuite aucun respect de la parole donnée.

### LE SOMMET DE COPENHAGUE CONFIRME L'INCAPACITÉ DES PAYS RÉUNIS À AGIR. ALORS QUELLE SOLUTION POUVONS-NOUS ENVISAGER ?

Les citoyens, dont la dignité les empêche de rester les bras croisés devant ce gâchis environnemental et social, sont de plus en plus nombreux à se détourner des grands sommets et même de tout ce qui représente la politique pour agir concrètement. Comme Edgar Morin le dit dans *Le Monde* du 9 janvier 2010, et nous sommes nombreux à le ressentir et à le vivre : « Nous en sommes au stade de commencements modestes, invisibles, marginaux, dispersés » (...) « Bouillonnements créatifs... multitude d'initiatives locales... ».

Il appartient bien aux humains de trouver des solutions collectivement pour répondre

au défi écologique et répondre au défi de la grande pauvreté dans le monde. Il est temps de reconsidérer les indicateurs de richesse d'un pays et de tenir compte par exemple de l'Indice de Développement Humain (IDH) ou l'épanouissement personnel plutôt que l'archaïque PIB.

Pour nous, une des solutions fondamentales pour atténuer les rapports de force et la violence est la question éducative. La participation au débat public est une alternative au conflit armé, la participation pour construire. Une façon de sortir de l'ornière des conflits serait d'introduire l'éducation à la paix, à la citoyenneté dans les processus d'apprentissage.

### VERS UNE ÉDUCATION À L'ACCUEIL DE LA DIVERSITÉ

Pour aller vers une paix universelle (c'est peut-être une utopie mais nous l'avons bien obtenue en Europe), n'est-il pas important de conserver une mémoire collective ?

D'accepter d'être à la fois les membres et les descendants de l'Humanité ? Cela demande une identité commune, de se sentir citoyen du monde, d'appartenir à une famille : l'humanité, plutôt que le multinationalisme.

Mais comment vivre ensemble au-delà des frontières dans la diversité culturelle ? Pourquoi sommes-nous devenus si inhospitaliers ? La différence est trop souvent vue comme une menace et induit la peur de l'autre. Ne devrions-nous pas déve-

opper une “éducation à l’accueil de la diversité” ? Cela nécessiterait alors que les éducateurs soient eux-mêmes le reflet de cette diversité pour pouvoir être des “passeurs” d’un monde à l’autre. Et comment faire pour travailler ensemble quand on est différent ? Et si nous arrivions à « rêver ensemble » ?

Une des clés passe sans doute par la compréhension de l’autre. Quelle démarche éducative devons-nous alors pratiquer pour apprendre à comprendre l’autre ? Comment prendre le temps d’aller vers l’autre et de l’accueillir ?

La planète, ce territoire en partage où chacun aspire à des droits fondamentaux tels que la liberté individuelle et collective de penser, de circuler, de s’exprimer, l’accès aux soins, à la culture, à une éducation à tous les âges de la vie, cette planète habitée par les uns ici et par les autres là-bas ne nous amène-t-elle pas tout naturellement à échanger, partager, coopérer au-delà des « frontières » ?

Personne ne détient la vérité... Mais nous sommes probablement plus intelligents ensemble et plus légitimes. Comme le dit Margaret Mead : *« Ne doutez jamais qu’un petit groupe d’individus conscients et engagés puisse changer le monde. C’est même de cette façon que cela s’est toujours produit. »*

L’international, ce n’est pas seulement faire du lointain et de l’ailleurs, ne serait-ce pas aussi mener des actions localement ?



# POINT DE DÉPART DE LA RÉFLEXION

**YANNICK BRUXELLE**

*Co-présidente du GRAINE Poitou-Charentes, administratrice adhérente bénévole fondatrice du Réseau École et Nature*

*Bonjour. Ma mission, ce matin, est de remettre en perspective la réflexion menée au sein du Réseau École et Nature puisque, depuis quatre années, nous organisons, juste avant notre assemblée générale, une journée de réflexion : le congrès, et qu'entre les congrès, nous organisons également des séminaires en interne pour faire avancer notre pensée en même temps que nos actions. Je vais donc essayer de vous retracer brièvement un petit historique de notre réflexion sur des sujets que nous choisissons, qui accrochent et sont d'actualité. L'originalité est que nous faisons appel à des personnes extérieures sous forme de regards croisés – souvent des chercheurs ou des personnes ayant réfléchi sur la thématique que nous souhaitons traiter –, mais jamais à une seule personne.*

## **ÉDUIQUER, CE N'EST PAS EMBRIGADER, MAIS CE N'EST PAS ÊTRE NEUTRE NON PLUS**

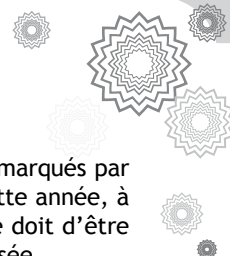
Lors de notre congrès 2007, la question qui nous taraudait était celle de l'engagement : éduquer pour s'engager au quotidien. Nous voyions bien, en effet, les actions que nous menions, mais nous ne savions jamais comment elles se traduisaient ensuite par un engagement des personnes. Nous avons fait appel à trois chercheurs issus de domaines différents : un sociologue, un psychosociologue et une personne travaillant dans les sciences de l'éducation.

Les idées que nous en avons dégagées et qui nous posent question étaient les suivantes : attention au comportementalisme des bons gestes ! Attention à notre posture d'éducateur qui, en aucun cas, ne peut être un manipulateur ou un prosélyte d'idées toutes faites. Notre questionnaire fut le suivant : toutes les techniques que nous proposent les chercheurs, notamment les psychosociologues, sont-elles acceptables pour nous, éducateurs ? Nous en repartions avec l'idée, bien

sûr, qu'éduquer, ce n'est pas embrigader, mais que ce n'est pas être neutre non plus. Nous oscillions entre faire ressentir, faire comprendre et faire obéir, cette espèce de trépied. Nous avons donc posé, cette année-là, nos questionnements éthiques.

## **VERS UNE RELATION DU PRENDRE SOIN DE...**

Lors du congrès 2008, la thématique retenue était justement : « entre pratique et éthique, comment rechercher notre cohérence ? » Bien sûr, pour la rechercher, durant notre séminaire entre les deux congrès, nous avons travaillé sur nos pratiques, et à partir de celles-ci, nous avons essayé de faire émerger nos fondements éthiques. Cette année-là, nous avons fait appel à deux chercheurs : un philosophe et un biologiste. Le philosophe nous a éclairés sur les différences entre morale et éthique. Je prendrai l'exemple de la notion de responsabilité. Si nous l'abordons sous un angle moral, elle peut se traduire par : répondre de nos actes.



Si nous l'abordons sous un angle éthique, nous pouvons la traduire par : avoir soin de, prendre soin de, être attentif à. C'est cette éthique que les Anglo-Saxons appellent l'éthique du care, et qui nous a beaucoup touchés. Nous avons également beaucoup réfléchi à notre relation à la nature. Avons-nous une relation anthropocentrée, biocentrée, ou écocentrée ? Nous n'avons pas la solution car il s'agit bien sûr d'un mélange de tout cela, mais il était important que nous, éducateurs à l'environnement, qui bien souvent sommes au départ des naturalistes -même si tout évolue, y compris maintenant vers le développement durable-, nous nous interrogeons sur notre relation à la nature et que nous creusions cette question.

## DE LA NÉCESSITÉ D'UNE SOCIÉTÉ CIVILE INFORMÉE, STRUCTURÉE, ORGANISÉE

Lors du congrès 2009 nous avons posé les questionnements de l'éducation à l'environnement et de la politique. Nous avons distingué le politique et la politique. L'important pour nous était d'apprendre ensemble à décider ensemble, d'aller un peu contre ces idées que l'éducation à l'environnement concerne seulement l'école et les enfants, que ce n'est pas une culture, que cela concerne forcément les « écolos » ; de se bagarrer contre ces clichés et d'œuvrer pour ce qu'un de nos intervenants a appelé « l'éducation en humanité » – nous avons fait appel à un sociologue et à un praticien réflexif de nos réseaux. Il s'agissait donc de travailler pour un agir politique. Voici un petit clin d'œil qui nous a été fait par un des intervenants qui disait : « Quand on joue au scrabble par exemple, on a six lettres. Si nous voulons absolument mettre les six lettres, si nous ne tenons pas compte du contexte, nous n'y arriverons pas. En revanche, si des lettres sont présentes sur l'échiquier et que nous pouvons en poser quatre, c'est déjà bien. » Je crois que cette image nous avait marqués : l'idée qu'il n'existe pas d'action politique sans alliance.

Nous sommes également très marqués par l'idée qui fera le lien avec cette année, à savoir qu'une société civile se doit d'être informée, structurée et organisée.

## APPRENDRE À COMPRENDRE L'AUTRE

Entre-temps se sont tenues les assises territoriales et nationales d'où a émergé un foisonnement de propositions concrètes, et nous arrivons au congrès qui nous réunit ce jour. Congrès où nous sommes repartis d'un constat un peu négatif : le fait que les promesses, notamment des instances internationales, ne sont pas tenues ; l'idée que Copenhague a été un échec, donc un sentiment amer. Il en ressort qu'il est vraiment important et essentiel de mobiliser la société civile et de déboucher sur le questionnement de notre congrès : comment vivre ensemble au-delà des frontières dans la diversité culturelle, et pour nous, éducateurs, comment aller vers une éducation à l'accueil de la diversité ?

En effet, nous sommes trop souvent inhospitaliers, nous pensons trop souvent la différence comme une menace. Par conséquent, une des pistes peut être d'arriver à rêver un projet ensemble, mais aussi de façon plus concrète, de mettre en œuvre des démarches éducatives pour apprendre à comprendre l'autre. C'est sur cette dernière question notamment que nous interrogeons nos deux intervenants de la journée : Marc Bulteau, qui est formateur et travaille sur le développement interculturel et Majo Hansotte, qui a fait une thèse sur les intelligences citoyennes. Ces apports nous aideront à avancer. Nos fondements sont très liés à l'éducation populaire, et je crois que nous sommes en plein dans notre sujet avec les intervenants de la journée : ils vont nous permettre de continuer le fil de cette réflexion qui nous nourrit, de congrès en séminaires et en assises, et qui nous permet d'avancer. Nous attendons donc beaucoup de cette journée d'échanges pour pouvoir progresser. Merci à tous d'être là.

# FACE A DES DÉFIS UNIVERSELS, LA PISTE DE LA PLURALITÉ ET DU MÉTISSAGE

MARC BULTEAU

*Formateur-conseil en développement interculturel*

Je travaille sur les questions de solidarité internationale, avec une entrée particulière qui est celle de la rencontre interculturelle. Je crois que nous ne pouvons durer dans la solidarité internationale qu'à partir du moment où nous avons perçu l'idée d'enrichissement mutuel et de complémentarité entre les peuples et les personnes. Bien des personnes réagissent d'abord à des questions d'injustice pour se lancer dans la solidarité internationale. Nous nous rendons compte au fil du temps que nombreuses s'essouffent, d'une part parce que les problématiques sont complexes, d'autre part parce que très souvent, elles ne ressentent pas forcément dans leur investissement un sentiment qui est de l'ordre de l'épanouissement personnel. Je pense que si on veut « durer », quel que soit l'engagement et le vôtre en premier, cette dernière dimension est indispensable. Je suis d'abord parti sur des pratiques de terrain. J'ai eu la chance de pouvoir mettre les pieds



dans environ vingt-cinq pays, pendant des durées très variables — de quinze jours à deux ans. De plus je suis biculturel d'origine. Ce sont donc d'abord des pratiques de terrain qui m'ont fait prendre conscience de ces questions. J'ai ensuite retravaillé cela avec l'appui d'universitaires afin de prendre du recul sur mes propres pratiques dans le cadre d'un travail de recherche-action<sup>1</sup>.

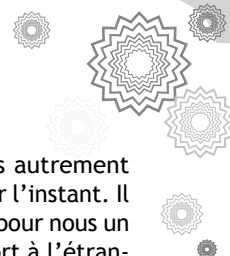
Ce que je vais aborder avec vous n'engage que moi : je ne représente aucune institution. Dans ma pratique professionnelle actuelle, j'interviens à mi-temps dans plusieurs masters sur l'ensemble du territoire français, notamment à l'université de Savoie

dans des filières liées à l'international : « négociation interculturelle » et « analyse de crises et action humanitaire »<sup>2</sup>. Mon autre mi-temps est occupé par des actions de formation-conseil sur l'interculturalité, plutôt dans des contextes de solidarité internationale, donc autant dans

<sup>1</sup> <http://www.ceras-projet.com/index.php?id=3051>

<sup>2</sup> <http://vercors.univ-savoie.fr/ressourcesenligne/lea/humanitaire/index.html>





le lien avec l'international en partant à l'étranger qu'ici, en France — il m'arrive, par exemple, de travailler avec des centres d'accueil de demandeurs d'asile pour organiser des groupes de parole<sup>3</sup>, etc.

### TROIS DÉFIS UNIVERSELS MAJEURS

Les gros défis qui nous attendent concernent déjà la **protection de l'environnement** — un problème que vous connaissez par cœur. Nous sommes aujourd'hui capables de détruire notre propre « maison ». Cette problématique est récente, rapportée à l'histoire de l'humanité. Cette capacité à détruire notre propre planète date d'Hiroshima, confirmée ensuite par des catastrophes comme Seveso, Bhopal, Tchernobyl, et aujourd'hui par tout ce qui est lié au réchauffement climatique. Il n'est donc pas tellement surprenant que nous « pataignons » sur les réponses à apporter.

Le deuxième défi concerne la question des **migrations** : nous n'en sommes qu'à l'aube. L'histoire de l'humanité est une histoire de migrations. N'oublions pas que l'être humain, avant d'être sédentaire, était nomade. Les nomades sont aujourd'hui minoritaires, ce qui leur cause d'ailleurs beaucoup de problèmes en terme de discriminations. En revanche, ce qui sera nouveau, ce sera l'ampleur des migrations. Certains s'accordent pour dire, concernant les migrations dites « climatiques » à venir, que d'ici l'horizon 2050, près de 250 millions de personnes seront déplacées sur la planète<sup>4</sup>. Le choix politique qui consiste aujourd'hui à fermer nos frontières me fait doucement rire : essayez d'empêcher une baignoire de déborder quand l'eau continue de couler à flots — ce n'est pas un petit trou sur le côté qui permettra d'éviter le débordement. Nous devons donc nous atteler à

cette question des migrations autrement que ce que nous avons fait pour l'instant. Il est certain que cela constitue pour nous un enjeu majeur, car notre rapport à l'étranger, quelles que soient les cultures, est basé principalement sur la peur.

Le troisième défi concerne tout ce qui tourne autour des **luttres contre les injustices**, ce qui sera un peu la jonction entre nos deux précédents défis. Il y a peu de temps, à l'occasion du décès de Jean Ferrat, je réécoutais « Nuit et brouillard ». Je me disais qu'une différence entre cette époque et la nôtre, c'est qu'aujourd'hui, nous voyons passer les wagons plombés et que nous sommes tous au courant. Un milliard d'humains souffrent aujourd'hui de la faim. Trois milliards — soit la moitié des habitants de la planète — tentent de survivre au quotidien avec moins de 1,80 euros par jour. Il convient d'avoir ces éléments en tête, et tout le monde le sait d'une manière ou d'une autre, contrairement à l'époque de la Shoah. Quelle est notre responsabilité par rapport à cet immense génocide qui est en cours ? 20% des habitants de la planète, dont nous faisons évidemment partie, consomment 80% de ses richesses ; 20% de l'humanité tente de survivre avec 1% des richesses de la planète. Quand un groupe de jeunes se rend au Burkina Faso, il fait partie des 20% les plus riches et va à la rencontre de ceux qui tentent de survivre avec 1%. Étonnez-vous que quelques tensions émergent parfois ! Sans parler de la volonté d'expansion idéologique de la part des pays occidentaux, qui fait que beaucoup d'habitants des pays du Sud et de l'Est ont la sensation que nous laissons peu de place à leurs singularités culturelles. Injustices et non-reconnaissance ; étonnez-vous que de temps en temps, certains d'entre eux aient envie d'envoyer des avions sur des tours. Je ne justifie pas, je cherche des explications.

<sup>3</sup> <http://www.interculturel-et-solidaire.fr/>

<sup>4</sup> « Réfugiés » écologiques ou climatiques : de nombreuses questions juridiques en suspens - Frédéric Tiberghien, revue Savoirs et Formation n°71, janvier 2009, p. 32 à 37.

Je travaille souvent avec des groupes de jeunes qui partent à l'étranger, et beaucoup sont profondément marqués par des réseaux comme les vôtres, des réflexions que vous pouvez mener, et me disent par exemple qu'ils vont au Burkina Faso pour que les Burkinabè se rendent compte que l'avenir de la planète dépend aussi de leurs propres comportements par rapport à l'environnement. Le souci du Burkina Faso n'est pas de savoir ce que deviendra le sac plastique dans cent ans, mais ce qu'il mangera après-demain, et ce qu'il donnera à manger à ses enfants demain... voire aujourd'hui !

Je trouve donc le concept de développement durable particulièrement intéressant, avec ses trois piliers : le social, l'économique et l'environnemental. Le premier souci que je rencontre est que, la plupart du temps, malheureusement, nous réduisons la réflexion sur le développement durable à l'approche environnementale. Au vu de tout ce que je viens de dire précédemment, vous vous doutez bien que c'est un peu limité : il faudra nous emparer de l'ensemble des trois piliers et les considérer de manière concomitante. L'entrée que j'emploie, qui est complémentaire aux autres et notamment à toutes celles que vous pouvez développer, est celle de l'éducation à l'autre, à la fois **singulier** et **universel**.

## POSER UN AUTRE REGARD SUR SOI

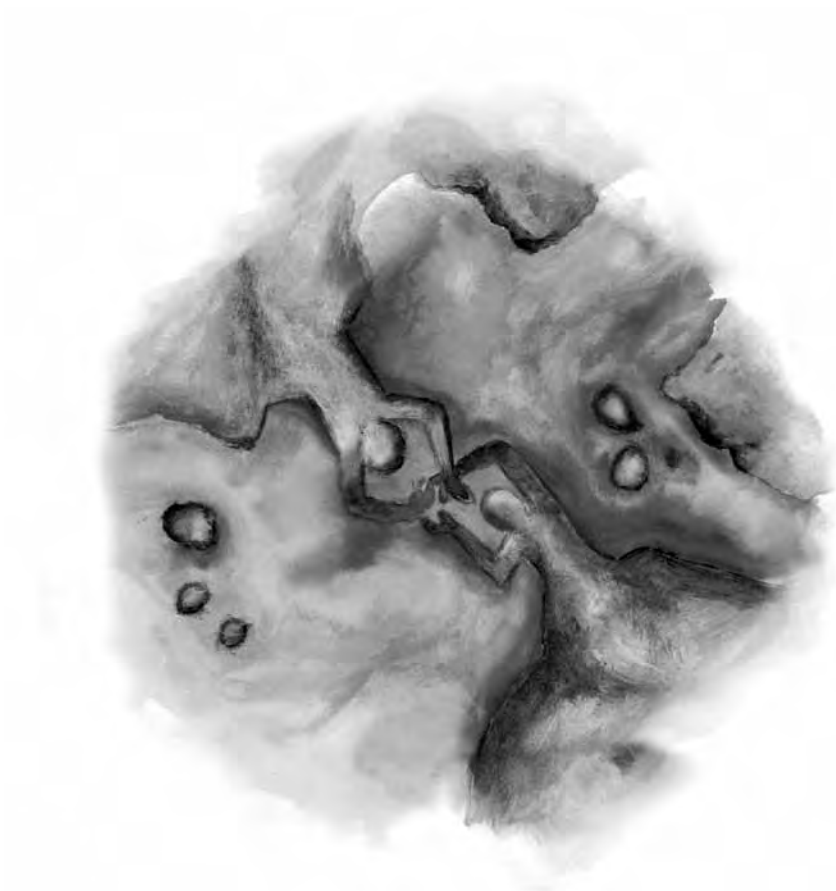
La première personne autre que je rencontre, c'est moi-même. « **Je est un autre** » - vous connaissez certainement cette superbe phrase écrite par Arthur Rimbaud dans une lettre adressée à un de ses amis. Sommes-nous en capacité de faire percevoir à chacune des personnes que nous rencontrons, à chacun des enfants et des adolescents avec lesquels nous travaillons, qu'il est bien plus que ce qu'il imagine, bien autre chose ? « Je est un autre » : ouvrir sur l'idée que je ne me connaîtrai jamais suffisamment pour vraiment me définir, ne serait-ce que parce que, de toute façon,

je suis potentiellement en constante modification au fur et à mesure de mes rencontres et de mes expériences. Personne n'est un être « définitif », « fini ». En terme d'objectifs pédagogiques, quelques points d'attention ici :

- permettre à chacun d'identifier qu'il est **multiple, complexe**, de par ses origines généalogiques, mais aussi les lieux investis au quotidien, les appartenances sociales – professionnelles, associatives, parents d'élèves, etc. –, et de temps en temps **ambigu**. Ainsi, nous avons nos propres contradictions. Personnellement, je fais partie d'une AMAP et je conduis une voiture diesel ; il ne faut pas avoir peur de reconnaître ses propres contradictions ;
- prendre conscience de notre **fragilité** : bien sûr, les médias et la publicité mettent en avant des sortes d'êtres idéaux assez maigres, généralement blancs de peau, toujours souriants, en pleine forme, actifs, dynamiques... Ces « forces » sont artificielles. En réalité, qu'est-ce qui nous réunit ? Ce sont nos fragilités, nos doutes, nos questionnements, nos inquiétudes, nos angoisses : voilà ce qui est commun dans l'humanité, même si ce n'est pas mis en avant. C'est grâce à cette fragilité commune que nous pouvons également entrer en relation et en contact ;

- souligner la **singularité** de chacun : résultat d'un parcours à la fois « hérité » et personnel, toujours spécifique ;

- travailler « **l'auto-estime** » - terme souvent utilisée par les Sud-Américains- à savoir permettre à chacun des jeunes dont nous pouvons avoir la responsabilité de prendre confiance en lui-même. Ce n'est pas forcément ce que nous mettons en œuvre, notamment face à certaines minorités linguistiques, ethniques ou religieuses. Chacun est invité à avoir une certaine forme de fierté, pas celle qui vise à écraser les autres, mais celle qui consiste à être bien dans sa peau, son histoire, son identité.



## UNE ÉDUCATION À L'AUTRE, À LA FOIS LOINTAIN ET PROCHE

La question de l'*autre* commence par un **travail sur soi-même**. Je constate que, à partir du moment où un jeune, quel que soit son âge, a pris conscience de tout cela – qu'il est singulier, qu'il a confiance en lui, qu'il est multiple, complexe et ambigu, qu'il peut être « fier » de lui –, comme par hasard, il lui est beaucoup plus simple de travailler avec l'*autre*, l'*étranger*. Pourquoi n'est-il pas simple de travailler avec l'*autre* ? Parce qu'il est lui aussi singulier, multiple, complexe et ambigu, fragile ! L'*autre* est étranger pas forcément de par sa nationalité : par sa couleur de peau, son âge, sa religion, le quartier dans lequel il habite, la région d'où il vient, etc ;

« Est étranger celui qui est étrange à mes yeux ». Mais à partir du moment où j'ai perçu ce premier point – singulier, multiple, complexe, ambigu, fragile –, aller à sa rencontre est beaucoup plus simple. Je constate que nous avons des points communs et je peux travailler sur le fait que la différence n'est pas forcément un élément à craindre, mais une chance, un enrichissement. Si j'ai moi-même pris conscience que je suis multiple, complexe et ambigu, je peux percevoir et accepter cette pluralité chez l'*autre*. La relation peut donc s'en trouver facilitée ; ceci demande néanmoins un peu de temps.

Toute culture est **adaptation à un contexte**. Une culture n'est jamais figée : elle s'adapte au temps, aux événements qui

passent. Pas nécessairement chaque individu, mais en règle générale, une culture - ou plus précisément le groupe social qui la « porte » - tend toujours, par nécessité de survie, à s'adapter à un contexte en évolution. Toute culture est donc intelligente – nous avons quelque peu tendance à l'oublier. Quelle intelligence pour les Inuits de s'adapter au nord du Groenland ! Quelle intelligence les pygmées qui vivent au fin fond de la forêt camerounaise ont dû développer pour parvenir à survivre dans un tel environnement ! Nous, nous tiendrions quinze jours, et encore. Toute culture est donc intelligente, et constitue une « clé de lecture de la vie » parmi d'autres. Pour s'adapter à son contexte, elle a inventé, imaginé une multitude de processus et moyens, y compris par recours au mythe et au spirituel. Les pygmées du fin fond de la forêt camerounaise ont des clés de lecture de la vie très intéressantes à nous proposer, en particulier dans leur rapport à l'environnement écologique, mais pas seulement.

L'effort qu'il nous faudrait faire, c'est de **chercher à comprendre**. Si toute culture est intelligente, cela veut dire que les réponses qu'elle a mises en place sont logiques, cohérentes par rapport à un contexte et une histoire donnés. Est-ce que je connais ce contexte ? La plupart du temps, en tant qu'étranger, non, bien sûr. À partir du moment où je n'ai aucune connaissance approfondie du contexte, qu'il soit anthropologique, social, géopolitique, historique, géologique, écologique, etc., je ne peux pas percevoir la logique de tous les comportements de « l'étranger étranger » placé face à moi – « Pourquoi fait-il cela ? » Je (me) pose rarement cette question. Il convient donc de chercher à comprendre le comportement de l'autre, qui nous surprend de temps en temps... « Les scarifications au Burkina Faso sont des pratiques barbares... » Le jugement de valeur est rapidement posé, définitif ! Me suis-je demandé pourquoi ils font cela ? C'est curieux : ils sont nombreux à adopter ces pratiques. Tout comportement collectif





est logique, même si cette logique interne au groupe considéré n'est pas scientifique et « cartésienne » à nos yeux. Si une personne fait quelque chose d'étrange, vous êtes peut-être tombés sur le fou du groupe. Mais si des pratiques collectives vous semblent étranges, dites-vous bien qu'il existe une raison « logique ». Le problème, c'est qu'elle est souvent perdue dans le temps, n'est plus connue explicitement de tous ; mais elle est fort vraisemblablement cohérente avec un contexte, une histoire, qui m'échappent. Alors suis-je prêt à me décentrer par rapport à mes propres pratiques, mes propres habitudes, valeurs pour aller vers une compréhension de la pratique, l'habitude, la valeur de l'autre ? C'est très compliqué... Lutter contre son propre ethnocentrisme n'a rien de simple car nécessite un gros effort d'humilité !

Attention : chercher à comprendre ne veut pas nécessairement dire être d'accord. J'ai pris l'exemple des scarifications qui sont des incisions pratiquées sur des personnes ; nous pourrions également aborder les questions des mutilations sexuelles. Je peux comprendre la logique de construction historique et culturelle de la pratique ; ce n'est pas pour autant que je suis d'accord. Mais à partir du moment où j'ai compris le pourquoi du comportement de l'autre - ou au moins accepté l'idée qu'il puisse avoir une explication cohérente sans l'avoir forcément clairement identifiée - je ne suis plus en relation avec un « fou » ou un « barbare », mais avec un humain. Sa rationalité m'échappe parfois, mais j'ai pris conscience de son existence. J'ai aussi ma propre rationalité, qui n'est pas forcément basée sur les mêmes savoirs ; reste à faire se rencontrer et débattre ces deux « rationalités » !<sup>5</sup>

Arrive alors un autre concept, merveilleux à appréhender, mais compliqué s'il en est : celui d'**altérité**. Ce travail est très important à mener avec toute personne qui s'intéresse à l'international et à la relation à l'autre. L'autre n'est pas seulement différent de moi. Le risque du raisonnement par la différence est le suivant : qui est le référentiel sur lequel je me base pour raisonner ainsi ? C'est moi. Si je raisonne par différence, c'est pour dire que l'autre est différent de qui ? De moi, ou plutôt de ce que je perçois de moi-même. Vous voyez donc tout de suite en quoi il faut faire très attention à cette idée d'ouverture à la différence, car cela peut être réducteur. En effet, si l'ouverture à la différence consiste simplement à regarder en quoi l'autre est différent de ce que je connais de moi - donc plus grand-chose au bout du compte - je réduis l'autre à quelques aspects. Aborder la notion d'altérité, donc dire que l'autre est « tout autre », bien plus que des ressemblances et des différences avec moi, ouvre des perspectives éducatives et de type de relation à l'autre extraordinaires. Le premier étranger que je côtoie tous les matins, en dehors de moi-même, c'est mon compagnon, mon conjoint, mes propres enfants. Parviens-je à continuer à considérer que l'autre est bien plus que ce que j'ai perçu de lui ?

Le spirituel fait souvent partie de cette altérité ; ne craignons pas d'aborder cette dimension. Ce sujet, du fait de la laïcité, est toujours compliqué à aborder en France. Nous devrions en avoir une approche positive. Pour moi, la laïcité, ce n'est pas la négation du religieux, mais l'ouverture à tous croyants et non croyants, à toutes les formes de spiritualité. J'ai eu la chance de travailler avec des Cambodgiens, des

<sup>5</sup> « Chaque culture nous apporte son lot de solutions possibles face aux problèmes. Beaucoup de ces solutions sont judicieuses, adaptées, d'autres discutables, aujourd'hui peut-être inacceptables. Alors, que les hommes se parlent ! Une différence comportementale ou culturelle mal lue, c'est un obstacle au dialogue, un conflit en germe. Une différence lue correctement, c'est un outil de dialogue efficace, riche pour les deux parties ». Clair Michalon, Cahier thème d'animation CCFD n° 1, Garantir la Paix ? Prévenir les conflits, 2002, p. 12.

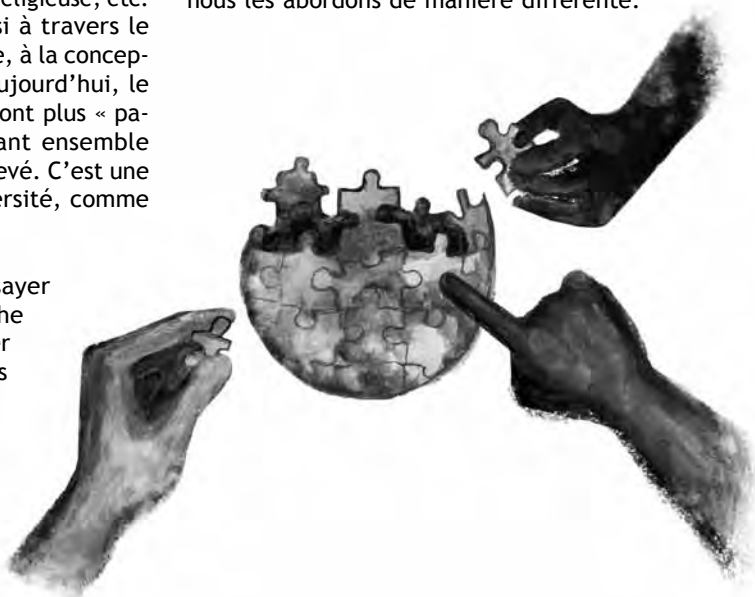
Malgaches, des Tchadiens, des Burkinabè, des Brésiliens et autres. La dimension spirituelle dans leur approche de leur environnement dans son sens large – pas seulement l'écologie, mais aussi l'environnement social – constitue pour nous des pistes de compréhension de l'autre, mais aussi des pistes de réflexion et d'ouverture à un autre rapport à cet environnement. Je ne rentrerai pas dans le détail, j'imagine que vous avez déjà abordé ces sujets. Mais refuser dans nos débats la dimension explicitement spirituelle, c'est se fermer, pour moi, des pistes absolument essentielles dans une possibilité pour nous de nous projeter au-delà de notre propre mort. Le spirituel peut nous inviter à appréhender le sens de notre action au-delà de notre propre durée de présence sur cette belle planète. À partir du moment où j'entrevois qu'il peut y avoir quelque chose qui m'échappe et me dépasse mais qui est là quelque part, peut-être cela impacte-t-il sur ma manière d'envisager mon rapport à l'environnement, qu'il soit écologique ou social. N'ayons pas peur d'aborder ces questions : à mon avis, elles sont très importantes et enrichissantes.

Il s'agit donc d'une invitation à l'éducation à la diversité dans le sens le plus large du terme : diversité culturelle, religieuse, etc. La diversité s'exprime aussi à travers le rapport au handicap, au sexe, à la conception de la vie de famille. Aujourd'hui, le nombre de familles qui ne sont plus « papa-maman biologiques vivant ensemble depuis toujours » est très élevé. C'est une forme d'ouverture à la diversité, comme bien d'autres.

Nous allons maintenant essayer d'appréhender une approche plus globale. Après le singulier et le pluriel, n'y aurait-il pas de l'universel ?

## UNIVERSALITÉ ET ENGAGEMENT

N'oublions pas qu'au-delà des différences et de l'altérité, nous avons quand même des préoccupations communes, quelles que soient les cultures, dont celles de vivre et d'envisager un lendemain pour soi et pour ceux qui nous entourent. Précédemment, j'ai beaucoup insisté sur les questions d'ouverture à la différence et à l'altérité : comment pourrions-nous travailler, vivre ensemble ? C'est aussi parce que nous avons une multitude de points communs, de préoccupations et d'occupations communes : nous avons tous besoin de manger – même si nous ne mangeons pas les mêmes choses de la même manière –, de nous vêtir – nous ne nous habillons pas tous de la même manière partout sur la planète –, de nous loger – nos logements ne sont pas les mêmes ; les enfants ont besoin de s'ouvrir et de développer leur créativité pour grandir – c'est vrai, nous n'avons pas les mêmes jeux partout sur la planète ; nous cherchons tous à donner un sens à la maladie, même si les causes que nous lui donnons à travers les peuples et les cultures sont de sources très variées, etc. Définissons nos points communs - à commencer par ceux très concrets et de l'ordre du quotidien- et essayons de voir en quoi nous les abordons de manière différente.





De temps en temps s'ouvriront alors des pistes de l'ordre de l'altérité. En somme, partons du commun, de ce qui nous unit, pour nous ouvrir petit à petit à la différence et l'altérité.

Face aux enjeux que j'ai énoncés au début, nos réponses à travers la planète sont différentes, car elles sont liées à des contextes spécifiques. Il convient toujours de garder en mémoire que si l'autre fait différemment de moi, ce n'est pas parce qu'il est fou, barbare ou qu'il n'a rien compris : c'est simplement parce que son contexte n'est pas le même. Il a donc mis en œuvre des processus d'adaptation qui lui sont spécifiques. Et j'arriverai d'autant plus facilement à comprendre ce qu'il a mis en place si je m'ouvre à son contexte. Il existe des formes d'adaptation extraordinaires et qui nous apprendraient beaucoup, notamment sur notre rapport à l'environnement.

Cette idée d'**universalité**, et aujourd'hui de « destin commun », nécessitera une **éducation au débat**. Pour moi, éduquer à la diversité constitue un des enjeux majeurs pour nous, ici, en France car, au risque de choquer certains d'entre vous qui seraient enseignants dans l'Éducation nationale, j'ai quand même encore un peu l'impression que le grand projet de l'État français est de faire rentrer tout le monde dans le même moule. D'ailleurs, nombre d'enseignants souhaitent, revendiquent, une plus grande prise en compte de la singularité de chaque élève. Que je sois roumain nomade, bambara malien, khmer du Cambodge, etc., on me dit : « Tu oublies tes particularités, tu dois apprendre le français, et arrivé en sixième, tu dois avoir tel niveau dans des matières imposées. » Je me pose des questions sur l'éducation à la diversité et au respect de l'autre. Le débat, l'ouverture à l'autre et au sens critique, accompagne l'éducation. Je ne peux éduquer au débat qu'à partir du moment où l'ouverture à la diversité est reconnue et effective. La plupart des lieux dits de débat n'en sont pas : très souvent, chacun donnera sa position, mais

sans être dans la discussion, dans la tentative de construction collective de réponses à nos problématiques communes. L'éducation populaire est un des meilleurs outils que je connaisse, pédagogiquement parlant, pour l'éducation au débat. Malheureusement, vous n'êtes pas sans savoir que ce n'est pas franchement à la mode aujourd'hui, à commencer chez nos gouvernants.

À partir de tout ce travail, nous pourrions alors **inviter à l'action tant individuelle que collective**. L'engagement individuel est, pour moi, une forme d'engagement potentiellement tout aussi intéressante que l'engagement collectif. Si, au sein d'un groupe de jeunes de retour du Mali, l'un d'eux me dit qu'il a envie de changer sa façon de se déplacer et souhaite utiliser le plus possible les transports en commun ou le vélo, un autre qu'il veut rejoindre une AMAP, et un troisième qu'il souhaite consommer équitable, il s'agit d'engagements individuels mais néanmoins pertinents. La force d'engagement d'un militant ne se mesure pas au nombre de cartes d'adhésion qu'il peut avoir dans son portefeuille, même si l'engagement collectif sera à un moment nécessaire pour qu'il y ait des impacts au niveau politique en particulier. Un engagement individuel qui consiste à signer des pétitions ou à participer à des opérations de lobbying peut avoir un impact politique tout aussi fort qu'un engagement collectif institutionnalisé. Il convient donc de ne pas dénigrer l'engagement individuel et de le considérer comme un engagement à part entière.

Je terminerai en disant que si nous voulons éduquer sur toutes ces questions, encore faudrait-il que nous soyons nous-mêmes, en tant qu'éducateurs, parents, accompagnateurs, épanouis dans cette démarche. Si nous organisons des conférences sur l'environnement écologique avec des tables recouvertes de nappes grises tachées et une personne qui semble triste qui dit que c'est très enthousiasmant... Soyons festifs ! Montrons que nous sommes aussi heureux dans ces engagements !

Si nous voulons donner envie de s'engager, il faut donner envie, pas seulement dans le discours, mais aussi dans le savoir être et dans la relation avec les personnes. Concernant l'engagement en solidarité internationale, si c'est pour dire qu'il faut absolument s'engager par devoir, parce que les pauvres petits Éthiopiens ont faim et qu'il faut arrêter de gaspiller, c'est fichu d'avance ! Si vous dites que vous connaissez des Éthiopiens avec lesquels vous avez passé des moments extraordinaires, qu'ils vous ont fait découvrir leur culture, vous ont appris une multitude de choses, que vous avez établi avec eux une

relation de confiance et d'amitié, vous avez de fortes chances de donner envie de vivre de pareilles rencontres, et par la suite, de s'engager d'une façon ou d'une autre. En somme, « incarnons » nos engagements, donnons leur une dimension humaine et relationnelle.

Du fait des défis contemporains que j'ai évoqués, notre humanité sera métissée et solidaire ou... ne sera plus ; j'en suis convaincu. À nous, par des démarches éducatives adaptées et volontaristes en particulier d'ouverture à la diversité, d'accompagner positivement ce mouvement.

## QUESTIONS DE COMPRÉHENSION

### INTERVENTION DE LA SALLE

*Qu'entendez-vous par :*

*« Tout comportement collectif est logique ? »*

**Marc BULTEAU.** Leur comportement est logique en ce sens qu'il est cohérent avec à la fois un contexte et une histoire. Si nous nous référons à l'histoire individuelle de toutes les personnes qui ont voté pour le Front national - environ 20% des votants lors des élections régionales cette année lorsqu'une liste FN était présente, ce qui relève tout de même du collectif ! - cela s'explique, pas nécessairement parce qu'elles sont foncièrement racistes, mais par exemple par une réaction de rejet par rapport au « politique » qui ne trouve pas de solution aux problèmes actuels, de souffrances en termes d'insertion sociale et personnelle, etc. Ainsi, elles ne votent pas FN car elles sont « folles », mais par réaction par rapport à un contexte et en tenant compte d'une histoire et un parcours personnel spécifique. Prenons l'exemple de la polygamie dans les pays sahéliens qui provoque tant de rejet : cette pratique est d'une logique implacable anthropologique-

ment et socialement parlant. Quand le taux de mortalité maternelle atteint plus de 10% comme au Niger<sup>6</sup>, ou celui de mortalité infantile à moins de 5 ans, 20 à 25% dans les pays d'Afrique sahélienne, il est tout à fait logique qu'une population, parce qu'elle a envie de se projeter dans l'avenir, se dise qu'elle a intérêt à faire beaucoup d'enfants et à avoir des femmes vivantes pour avoir des enfants. Cela peut nous choquer par rapport à l'idée que nous nous faisons de la liberté de la femme, mais on peut comprendre, en tenant compte de son contexte spécifique, la logique collective mise en œuvre par le groupe social en question. Le fait pour un observateur extérieur d'être d'accord ou pas est un autre problème. Comprendre et accepter, comme « logique » et « bon », sont des notions différentes ; le premier est plutôt du registre de la cohérence de raisonnement par rapport à un contexte et une histoire, le second ressort du domaine des valeurs.

<sup>6</sup> <http://www.who.int/mediacentre/news/releases/2007/pr56/fr/index.html>



# POUR UNE MÉTHODOLOGIE DES INTELLIGENCES (CITOYENNES, REPÈRES THÉORIQUES ET DÉMARCHE PRATIQUE DE TERRAIN

**MAJO HANSOTTE**

*formatrice dans le champ de l'éducation populaire,  
engagée dans les mouvements sociaux, auteur d'un ouvrage  
sur les intelligences citoyennes collectives*

Un grand bonjour à toutes et à tous. Je suis contente de vous rencontrer. Je suis belge, et plus particulièrement wallonne, et plus particulièrement liégeoise. Le terme « laïcité » a été évoqué dans l'échange qui vient d'avoir lieu. Par rapport à la laïcité, je viens d'un univers où les choses ne se posent pas du tout dans les mêmes termes que chez vous. Chez nous, nous ne parlons pas vraiment de laïcité – l'État est neutre, et soutient à énergie égale toutes les convictions reconnues : refus des religions ou engagements religieux, et dans chaque école de l'enseignement officiel, chaque étudiant a droit à un cours confessionnel de son choix, y compris des cours de philosophie et de morale dite laïque. Il s'agit donc d'une autre logique, ce qui implique une autre façon de raisonner. L'argent des citoyens soutient, par conséquent, autant la religion musulmane que les groupes militants laïques, etc.



Cette parenthèse étant terminée, je vais vous présenter du mieux que je pourrai une démarche relativement complexe qui, en principe, nécessite trois jours de formation pour l'utiliser sur le terrain. Si vous êtes intéressés, il me plairait bien sûr beaucoup d'agir avec des personnes et de travailler selon cette démarche dans le cadre de ma mission.

## DIRE LE JUSTE ET L'INJUSTE OU LES INTELLIGENCES CITOYENNES

Je suis partie d'une interrogation. Je suis engagée depuis très longtemps dans l'éducation populaire, autour de cette idée de **citoyenneté**, notamment dans les maisons de jeunes chez nous, qui ne ressemblent pas tout à fait aux MJC – ce sont de petites structures. Ma région est infiniment diverse, car c'est une région d'immigration depuis plus de mille ans. J'ai donc à faire à des jeunes

de toutes origines qui m'ont dit : « Quand on dit "citoyenneté", on a envie de vomir. C'est un mot qu'on utilise dans tous les sens. » Or chez nous, les décrets régissant l'éducation formelle ou non formelle défendent tous la citoyenneté démocratique. Cette remarque m'a touchée, j'ai trouvé qu'ils avaient raison, et j'ai mené tout un travail pour reconstruire cette notion de citoyenneté et faire en sorte qu'elle ne soit plus un mot d'ordre utilisé pour dire tout et son contraire.

La question centrale pour nous tous - qui s'est construite notamment avec des groupes syndicaux- est la suivante : « C'est juste notre vie... ? » Nous n'en avons qu'une : cette vie-là est-elle juste ? J'ai donc été amenée à travailler sur le juste et l'injuste dans la vie quotidienne, et sur la manière dont des acteurs de la vie, jeunes et moins jeunes, pouvaient s'emparer de cette question et y construire quelque chose. Pour moi, les intelligences citoyennes renvoient à la capacité de dire le juste et l'injuste, de pouvoir le dire, d'avoir le droit de le dire, mais renvoient également aux méthodes pour le dire. Je dois vous dire que j'ai beaucoup cherché auprès des psychopédagogues sans y trouver grand-chose, alors que les philosophes politiques, s'ils sont retravaillés dans un sens méthodologique, apportent beaucoup, y compris ceux venant d'autres zones que l'Europe.

Nous l'avons évoqué précédemment : beaucoup font remonter ce concept de citoyenneté à la fameuse Déclaration des droits de l'homme et du citoyen qui, fort heureusement, a eu lieu sur deux continents en même temps : en Europe et en Amérique. Bien sûr, tout le monde se rend compte que cette déclaration n'est pas universelle en tant que processus historiquement situé ; elle est la conquête d'une bourgeoisie essentiellement masculine, où les femmes, les enfants, les Noirs et bien d'autres n'ont pas eu de place. En tant qu'événement historique précis et en tant que contenu, cette déclaration est tout à fait relative ; elle n'est donc pas universelle.

Cet événement touche malgré tout et a du sens, et je me suis appuyée sur Claude Lefort qui dit : « La véritable conquête dans la Déclaration des droits de l'homme, c'est la déclaration elle-même. » Sa conquête ne réside pas dans le contenu ni dans l'événement en tant que tel, qui est tout à fait relatif ; ce qui en revanche marque une rupture, tout à fait universalisable, c'est la conquête par les humains de l'énonciation humaine : le droit d'explorer toutes les composantes de la parole humaine et de l'énonciation. C'est l'acte de parole en tant que tel qui est porteur : même si le geste est le fait de personnes privilégiées, il n'en demeure pas moins que pour la première fois dans l'histoire, des humains déclarent que le juste, l'injuste, ce qui fera





vie et règles entre eux, ils ne l'attendent plus d'une instance supérieure et extérieure à eux.

Tel est le tournant « radical », et cette posture est riche de promesses et de bonheur. En effet, tous les humains sont doués de parole, et tous peuvent à un moment donné prendre leur sort en main et construire avec d'autres des repères communs, sans attendre une vérité révélée... par Louis XIV, Nicolas Sarkozy, un prêtre, un chef ou un texte sacré. Ce basculement est intéressant.

Dans ce sens, la Déclaration présente l'avantage et la caractéristique d'être une déclaration d'amour puisque, de manière très idéale, tous les humains sont mis sur un même plan : l'autre est mon frère. C'est tout l'enjeu éthique de la citoyenneté locale et mondiale. La déclaration toutefois est aussi une déclaration de lutte puisque, chaque fois que cette exigence de partage et d'égalité des humains sera menacée, nous aurons à nous battre.

La citoyenneté en conséquence implique à la fois une formation éthique et une formation au conflit : le conflit est essentiel aux dynamiques démocratiques, mais pas n'importe quel conflit. Par ailleurs, cette conquête de la parole fait que nous sommes aussi en posture d'explorer la grammaire humaine.

Au départ, je suis professeur de français langue maternelle – vous savez que tout le monde ne parle pas le français en Belgique – et la grammaire est enseignée comme un corpus à dominer. Pour ma part, je l'aborde autrement, à savoir comme une manière de se relier aux autres et au monde. Les personnes grammaticales par exemple sont un petit outil que toutes les langues nous offrent pour nous relier aux autres et au monde, avec des déclinaisons très différentes néanmoins. Tout le travail que je mène sur le terrain consiste donc à explorer l'échelle grammaticale qui part du « Je »

– j'ai le droit de dire « je » ; c'est un droit très récent, pour les femmes par exemple, une véritable aventure, une lutte très difficile à explorer selon les cultures, mais l'espérance est là : je peux dire « je ». Bien sûr, je suis en rapport avec un « Tu », avec l'altérité, et ensemble, nous construisons un « Nous » non imposé dès le départ, qui n'est donc ni ethnique, ni communautaire, ni national : un « nous » qui s'invente à chaque fois. Le repère de méthode pour définir ensemble quelque chose, c'est le « Nous tous », tous les humains concernés par une question ou situation, une clé « mentale » pour l'esprit, car « Nous tous » n'est jamais là, à la différence du « Nous » concrètement identifiable.

En démocratie contemporaine, qui est citoyenne et qui est citoyen ? Précisons d'abord que dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, la notion de citoyenneté dans la Déclaration ne renvoie plus à l'appartenance : non plus l'appartenance à un État – comme le fait d'appartenir à l'Empire romain ou à un pays, mais l'appartenance au monde. En outre, j'aime beaucoup la façon dont Hannah Arendt, cette philosophe qui a tellement lutté contre le fascisme, rappelait que le citoyen actif, c'est celui qui sort librement de sa maison et a le courage de se montrer. Je trouve cela très beau : l'éducation populaire aujourd'hui se trouve évidemment face à un véritable défi, le virtuel ; pour beaucoup de personnes, le rapport avec les autres passe essentiellement par le Net, la télévision, etc. Il est urgent que nous retrouvions aussi le contact physique, l'expérience phénoménologique du rapport à l'autre. Le citoyen est celui qui réfléchit avec d'autres à ce qui est juste ou injuste, et qui lutte pour transformer les situations douloureuses ressenties comme injustes.

En fait, lorsque nous parlons de citoyenneté démocratique et donc de régime démocratique, force est de constater que ce régime se réalise de manière très imparfaite. L'espérance du modèle institutionnel est réalisée de manière très médiocre dans

la plupart des pays, et certainement chez nous. Rappelons que la pleine logique institutionnelle des démocraties est de proposer des sociétés à trois étages – nous l'oublions terriblement. Bien sûr d'abord des États de droit : nous avons élu les personnes qui nous gouvernent : elles ne se sont pas imposées par la guerre, la force ou le sang. Ceci est important, et ces personnes ont la responsabilité et l'arbitrage des décisions en dernière instance. Au niveau du quotidien, se déploient notre vie privée, nos relations affectives, nos loisirs, notre famille, notre vie au travail ou notre privation de travail.... Nous menons une vie laborieuse à la solde du marché le plus souvent, lequel représente un « nouveau » principe de droit divin, refusant notamment le divers. Ces sphères quotidiennes nous sont données : elles sont là.

Toutefois, toute une frange de notre vie nous appartient : la vie associative et l'engagement libre, que nous pouvons arracher au déterminant, à notre enfermement dans le travail, à notre appartenance à une communauté culturelle ou autre, aux rapports de force qui peuvent traverser notre vie privée. Cet engagement libre nourrit et fait vivre le cœur des démocraties : **un espace public local et mondial**. Cette expression a été proposée par les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle – il s'agit d'une métaphore (par contamination notamment avec l'agora grecque). L'espace public représente une dimension de la vie dans laquelle je m'engage librement, que j'invente, que la simple survie n'exige pas, une dimension dans laquelle je m'engage sur les questions du « vivre ensemble », du juste et de l'injuste, du bien commun et de l'intérêt général.

Cette dimension de la vie est individuelle mais aussi terriblement collective et peut être comparée à une scène. Elle implique la parole, le corps, l'action, l'exploration des personnes grammaticales, le fait de proposer, de revendiquer, d'imaginer d'autres choses, de refuser, de faire émerger de

nouvelles questions et de contrôler ceux que nous avons élus. Cette scène de la vie collective et individuelle est vitale en démocratie. Si on se contente d'aller voter tous les quatre ou cinq ans pour quelqu'un ou une série de personnes, puis qu'on retourne dormir, il n'y a pas de modification fondamentale par rapport à l'ancien régime. Nous voterions simplement pour Louis XIV tous les quatre ou cinq ans, ce qui constituerait un léger mieux, mais pas un réel changement de dynamique sociale et institutionnelle.

C'est donc cet espace public – local et mondial à notre époque, comment distinguer les deux ? – qui fait l'importance, la valeur et la vie des démocraties. Une telle sphère ne s'occupe pas comme cela. Tout mon travail consiste donc à faire en sorte que des acteurs vivant des situations précises accèdent à cette dimension de la vie, qui est à la fois culturelle et créative, impliquant une expressivité. C'est aussi une dimension de la vie que nous pouvons appeler « politique », si nous donnons à ce terme son sens premier – « polis » cité commune des hommes –, et non son sens second de gestion des États.



C'est bien beau de dire qu'il existe un espace public à construire, à occuper et à faire vivre autour du juste et de l'injuste, mais nous avons tous une conception différente du juste et de l'injuste nécessitant des repères communs de méthodes.

L'un vient du linguiste Émile Benveniste qui dit ce qu'est « parler, énoncer ». Tous les humains parlent, énoncent mais c'est quoi, énoncer ? Émile Benveniste fait apparaître que, quelle que soit la langue utilisée, nous opérons un balancement entre une territorialisation et déterritorialisation du dire que le cerveau humain permet. Nous parlons avec des gens précis de choses précises ancrées, territorialisées, même sur le Net. J'ai des interlocuteurs avec lesquels je discute de sujets qui nous regardent... Mais je peux aussi parler de tous ceux que je ne verrai jamais, qui ne sont même pas encore nés ou qui sont morts ; je peux donc parler de tout ce qui n'est pas dans l'interlocution – ceci peut également concerner des notions comme la liberté, ou des éléments qui n'existent pas comme les licornes. Ce double mouvement de territorialisation et de déterritorialisation du dire, la parole citoyenne le valorise au maximum. « *Je parle pour nous, puisque je suis dans ce groupe, mais nous allons faire l'effort d'envisager tous ceux qui ne sont pas là* ». Un tel processus constitue, à mon avis, la base d'une citoyenneté démocratique. En démocratie, nous ne sommes jamais sûrs d'avoir raison, puisque nous ne sommes pas Dieu ; nous sommes faillibles.

Une autre référence pour construire un rapport au juste et à l'injuste se trouve dans ce que j'ai appelé « le gouvernail ». Penser les choses en associant les 4 principes de base des sociétés démocratiques. Ces principes sont des repères pour réfléchir, mais ils ne donnent pas de solutions toutes faites ; celles-ci sont à trouver collectivement. Soit réfléchir selon le carré suivant :

	AUTONOMIE	
LI	<b>Juste ?</b>	SOL
BE		IDA
RT	<b>Injuste ?</b>	RIT
É	ÉGALITÉ	É

Comme il s'agit de principes, ils ne seront jamais pleinement réalisés, et ne sont pas non plus des faits. Nous ne connaissons donc

sans doute jamais l'égalité totale entre êtres humains, et nous devons certainement par conséquent toujours corriger de nouvelles inégalités, ad vitam...

Comment travailler ce petit gouvernail sur le terrain, à travers des situations très concrètes, des ressentis ? Le dire comme je viens de le faire devant vous ne sert à rien. Il existe de nombreuses méthodes, notamment développées par les ONG, qui font vivre cela de l'intérieur : la souffrance d'être privé de liberté, de voir son enfant mourir parce qu'il n'y a pas de solidarité... Le XXI<sup>e</sup> siècle et même la fin du XX<sup>e</sup> siècle amènent les êtres humains à se décliner comme citoyens dans toutes les sphères de la vie. Il y a à peine vingt ans, une femme battue était une question privée ; c'est devenu une question politique. La pédophilie était une question privée ; c'est devenu une question politique. Nous nous apercevons que toutes les dimensions de la vie sont reprises en charge par les exigences citoyennes locales et mondiales, et que l'enjeu est de lutter contre le dépérissement de l'espace public. Bien sûr, le marché et la finance sont des ennemis majeurs de l'espace public démocratique, mais aussi l'excès de médias.

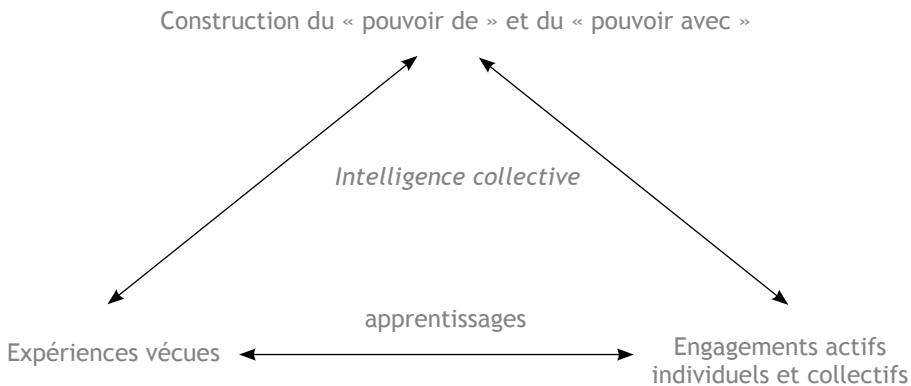
## LE JUSTE, L'INJUSTE, ET LES RAPPORTS DE DOMINATION

Je reviens vers les bases mêmes de l'éducation populaire, inspirée par l'éducation populaire venant d'Amérique latine : Paolo Freire, José Bengoa et d'autres. Chez nous aussi, en Belgique, et particulièrement du côté francophone, l'éducation populaire a été magnifiquement portée par deux courants : le mouvement ouvrier chrétien et le mouvement socialiste, qui résistent encore face à la déstructuration des luttes sociales, et qui ont donné chez nous les deux principaux syndicats : la Fédération générale du travail de Belgique pour le courant socialiste, et la Centrale des syndicats chrétiens, pour le mouvement ou-

vrier chrétien. Ces deux mouvements ont convergé en termes de méthodes – il est très important de le dire : partir de l'expérience vécue, ne pas donner un cours comme je le fais actuellement, partir de ce que les personnes vivent dans leur vie quotidienne. Cette expérience quotidienne est source d'apprentissages, et il s'agit de construire ces apprentissages pour modifier les rapports de pouvoir, à travers une intelligence collective.

Pour ceux qui se souviennent de l'importance de cette éducation dans les progrès sociaux, l'enjeu de l'éducation populaire aujourd'hui, au niveau local et mondial, est de permettre aux citoyens, jeunes et moins jeunes, d'articuler trois repères, à savoir l'expérience vécue, l'apprentissage lié à cette expérience et les rapports de pouvoir

dont ils sont victimes. Pouvoir arbitraire des entreprises, pouvoirs arbitraires des contrats d'emploi, violence des rapports hommes - femmes, destruction de l'environnement, injustices dans le rapport à la santé, au logement...Le propre de l'éducation populaire est donc de permettre concrètement à des groupes de reconstruire des rapports offensifs, à travers des interactions fortes entre les expériences vécues comme injustes ou comme réussies et les apprentissages qui en découlent. A partir de là, on peut rechercher comment modifier le rapport au pouvoir subi : retrouver le pouvoir personnel de dire, de refuser ou d'entreprendre une action, soit « le pouvoir de » ; mais aussi retrouver l'intelligence collective du « pouvoir avec », le pouvoir collectif d'entreprendre un combat, une action. Soit le triangle suivant :



C'est ici que s'achève l'aspect théorique de mon travail. J'ai rédigé une thèse pour mettre de l'ordre dans tout cela, car je me disais que le sujet était complexe. À travers les luttes sociales, qu'il s'agisse de l'Amérique latine ou du Nord, de l'Europe du Sud et du Nord, il m'est apparu que les personnes en lutte avaient mis en œuvre quatre intelligences :

- une intelligence narrative : savoir témoigner de l'injustice, mais aussi transmettre les récits, l'histoire, une expérience ;
- l'intelligence déconstructive, qui est une autre exigence de base d'une citoyenneté forte. Ce terme vient de Jacques Derrida. Il veut dire que quelle que soit la culture dans laquelle nous baignons, elle est un coup de force. Nous sommes environnés de codes,

sociaux, culturels, et pour tout code linguistique, quels que soient le pays ou la langue, entre les sons et la signification, le lien est arbitraire. Le problème : l'on nous fait croire que ce n'est pas arbitraire, pour imposer comme fondé, comme essence ce qui est le fruit d'une convention construite à travers des rapports de force.

De ce point de vue, toutes les cultures sont sources d'enfermement, à commencer par la nôtre. Pour le citoyen, l'urgence est de questionner sans arrêt les catégories dans lesquelles on l'enferme et les évidences qu'on lui donne pour fondées. C'est un travail que d'autres cultures mènent de manière remarquable : j'ai travaillé avec des Rwandais qui m'ont dit que leur langue recelait des perspectives déconstructives magnifiques, et avec des jeunes, notamment issus de l'immigration marocaine, nous pratiquons beaucoup l'humour et la

dérision pour ouvrir un peu les traditions.

Il existe, par conséquent, une force déconstructive dans la plupart des traditions culturelles : tout dépend sous quel angle nous prenons la culture. J'aime donc beaucoup faire de l'interculturel en partageant les subversions. C'est évidemment aussi l'exigence du questionnement qu'il faut promouvoir, que nous faisons remonter à Socrate, mais qui est bien plus large et que d'autres cultures pratiquent également : être citoyen, c'est questionner.

- une intelligence argumentative : il faut également pouvoir débattre – je mets toujours le débat en dernier lieu, car le débat, régulièrement est un rapport de force, et le reste trop souvent ;
- une intelligence prescriptive : enfin, il faut pouvoir revendiquer.



Comment travailler cela sur le terrain ? Pour moi, ce qui est important, c'est la transmission d'une intelligence, de quelque chose qui est raconté dans un premier temps. Je pars de l'expérience vécue, et j'essaie de construire les conditions d'une transmission. Nous n'avons jamais autant raconté qu'aujourd'hui. Nous regardons le journal télévisé, le Net : les gens racontent, racontent, racontent... Il existe donc une véritable perversion de la narration devenue un dérivatif, quelque chose à consommer pour nous distraire. C'est évidemment monstrueux, puisque nous sommes en train de dévorer l'expérience des autres pour passer le temps. Nous regardons, nous nous disons que c'est triste, nous prenons un verre de vin blanc, et nous allons dormir ; Il y a là bien sûr une anthropophagie du récit qui est monstrueuse et qui contre totalement l'expérience démocratique. Pour moi, l'urgence est de rétablir une véritable transmission narrative, ce que j'appelle un « pacte narratif », que je fais évoluer vers d'autres formes d'intervention et d'action. Il faut retrouver « le pouvoir de » dire, raconter et le « pouvoir avec ».

Les repères que je prends pour travailler la narration comme point de départ dans mon travail sont inspirés de Paul Ricoeur, « Temps et récit », qui a examiné les conditions sociales et éthiques à rassembler pour que des récits fassent leur chemin dans l'histoire humaine. La première étape, c'est la **compréhension** : je prends avec moi ce que l'autre me raconte, qui n'est pas mon histoire, mais qui devient la mienne. C'est bien sûr tout à fait indispensable pour qu'il y ait un mouvement social. Si seules les femmes en âge d'accoucher s'étaient battues pour dépénaliser l'avortement, nous n'aurions jamais rien obtenu. Si seuls les homosexuels s'étaient battus pour changer leurs conditions, il n'y aurait jamais rien eu. Si seuls dans leur coin, des gens en Afrique ou ailleurs se battent pour changer leurs conditions et que nous ne nous en mêlons pas, il ne se passera rien. Il faut donc qu'un pacte s'établisse où l'his-

toire qui m'est racontée devient la mienne. Cette façon d'adopter l'histoire de l'autre doit déboucher sur un potentiel d'action et un engagement commun, qui est la **potentialisation**, à travers une démarche d'explication, qui est plus rigoureuse. Voilà ce que je travaille sur le terrain, et je vais vous en montrer des exemples.

Je demande d'abord aux personnes de raconter une situation injuste dans le collectif où ils sont. Ce peut être un collectif de femmes, un collectif syndical, une maison de jeunes, un quartier, peu importe, et je travaille trois registres :

- l'affectif,
- le symbolique,
- le politique.

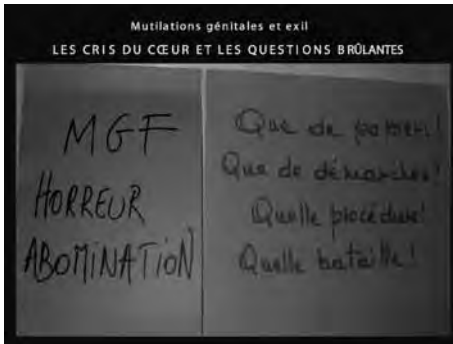
Je pense, en effet, que l'émotion sans raison est catastrophique, mais que la raison sans émotion l'est aussi. Il est donc très important de relier les luttes sociales à des dimensions d'affectivité au départ. Nous travaillons à partir d'un récit que le groupe partage : d'abord les **cris du cœur**, toutes les émotions spontanées qui me viennent quand j'entends cette histoire, que ce soit celle de quelqu'un qui n'habite pas chez nous et qui vient d'ailleurs, qui habite chez nous et qui vient d'ailleurs, ou celle de quelqu'un de mon quartier, de ma rue... La deuxième dimension est celle du symbolique ; traduire en **images** ce que l'autre a dit.

Et enfin comment tout cela nous amène-t-il à définir des **exigences de changements** ? Là, mon gouvernail revient au travail : quelles sont les espérances portées par le narrateur pour lui-même, et qu'il est tout à fait en droit d'avoir ? (J'ai travaillé avec un collectif de femmes battues, et certaines souhaitaient que leurs maris changent. Cela était tout à fait respectable, mais relayer cette exigence-là n'était pas le rôle du collectif citoyen que nous étions- Prenons dans les espérances celles qui sont partageables par nous comme collectif, en lien avec nous tous. Telle est la démarche méthodologique.



## LA PREMIÈRE ÉTAPE EST CELLE DES CRIS DU CŒUR

Je vais vous montrer ci-après plusieurs exemples de cris du cœur, puis comment tout cela évolue vers l'action.



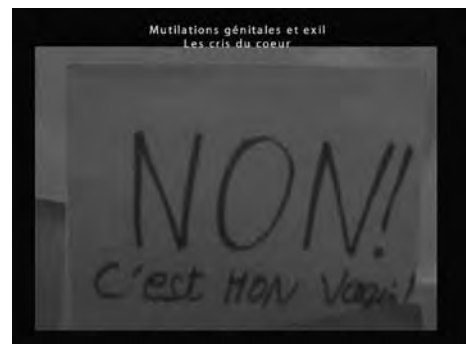
Ceci concerne une dame habitant à Liège : elle venait de Somalie, était sans papiers, et se trouvait forcément en situation très inconfortable. Elle s'est confiée à un travailleur d'un planning familial, et une de ses angoisses était que ses filles subissent des mutilations génitales, lorsqu'elle serait de retour dans son pays. Elle a donc transmis ce récit comme ça, avec son inquiétude, et le groupe a réagi selon les cris du cœur. Les réactions se situent sur différents plans. J'accepte toutes les réactions, sans porter de jugement sur les cris du cœur émis par les membres du groupe, et en principe, la narratrice transmet aussi les siens.



Ci-dessus, un cri du cœur formulé dans le cadre du réseau wallon de lutte contre la pauvreté.

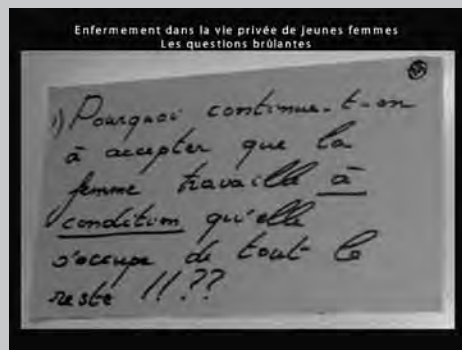


Il s'agit ici de jeunes qui trouvaient difficilement un emploi. Certains disaient être considérés comme un péril, par rapport à leur manque de moyens d'expression.

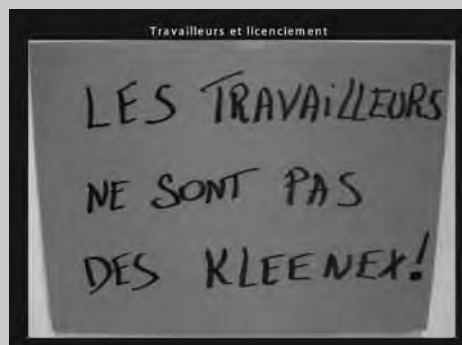
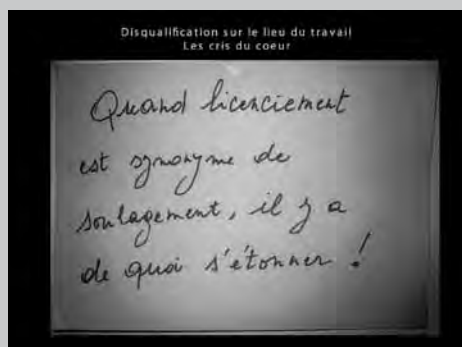


Voici un autre cri du cœur que je trouve tout à fait symptomatique d'une citoyenneté. Un homme a dit : « Non, c'est mon vagin ! » Bien sûr, il n'a pas de vagin, mais ceci est très important : dans la citoyenneté, l'identité n'est pas fondée. Je deviens un autre. Ainsi je peux dire que nous sommes tous des Palestiniens. C'est un peu l'idée que nous sommes dans une identité inventée, solidaire, qui se moque par exemple des catégories sexuelles – ce que Jacques Rancière appelle une « identité surnuméraire ». Une femme qui s'engage en politique est plus qu'une femme travailleuse, mère de famille ; elle est aussi ce qu'elle choisit d'être pour défendre ou se solidariser avec quelqu'un ou avec un groupe.

Ce cri du cœur est celui d'une jeune femme enfermée dans la vie privée.

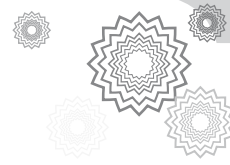


Suivent des situations de licenciement :

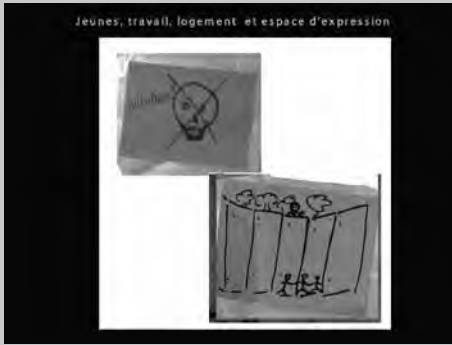


Les cris du cœur qui suivent sont ceux de jeunes filles suite à des violences qu'elles ont subies dans les toilettes d'une maison de jeunes.





PASSONS MAINTENANT AUX IMAGES...



... de jeunes enfermés...

... de mutilations génitales...



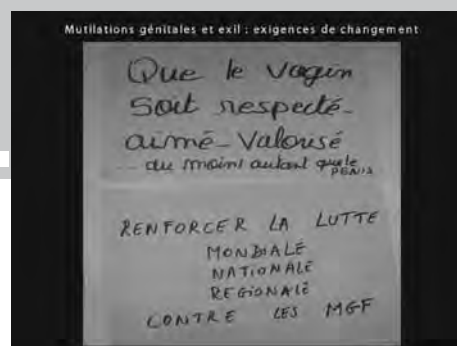
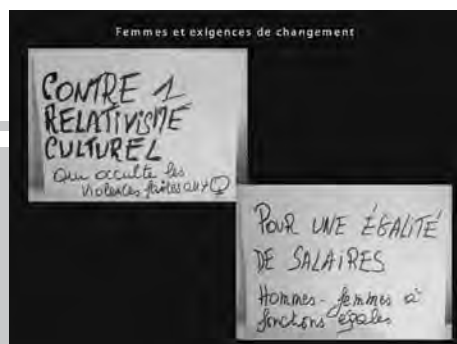
... de disqualification sur le lieu du travail...

... de harcèlement au travail...

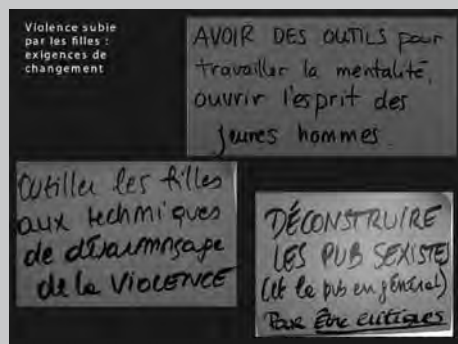


## PUIS VIENNENT LES EXIGENCES DE CHANGEMENTS

Au départ, les personnes émettent des exigences de changements très larges, puis nous les retravaillons et nous les affinons.



J'aime beaucoup ces deux exigences, car elles sont différentes et renvoient à deux luttes différentes. Le groupe doit donc faire un choix. Le premier est un combat culturel, et l'autre est plus juridique.

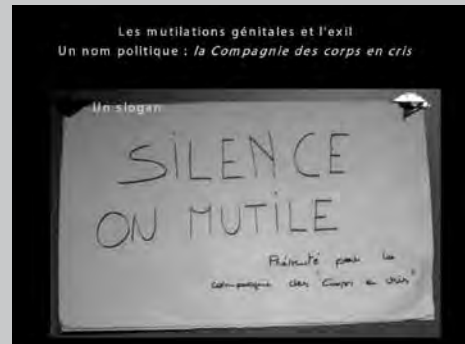


## À TRAVERS TOUT CELA, NOUS PASSONS À L'ACTION

Comment allons-nous intervenir dans l'espace public et créer cette esthétique collective qui conscientise les citoyens ? Ce passage à l'action implique la créativité, la joie, et bien sûr des articulations avec l'art contemporain. Je travaille assez bien en associant plusieurs notions : celle d'infiltration, qui est inspirée de l'art con-

temporain ; celle d'interpellation ou de happening ; et enfin celle d'installation, que j'appelle des performances citoyennes. Elles ne doivent pas être des one shots, mais doivent s'inscrire dans un processus relayé par un syndicat ou un mouvement. C'est une façon de faire vivre une question dans l'espace public.

### Il s'agit d'abord de se donner un nom



Se trouver un nom peut également être une démarche déconstructive, un clin d'œil ironique, etc.

### Ensuite, il s'agit d'intervenir dans l'espace public



- Ici, une forme de performance.
- Ces jeunes femmes enfermées ont quitté l'atelier avec tous nos Post-It, sont allées les mettre sur une statue à Bruxelles, et se sont positionnées en statues.

## Quelques exemples d'infiltration.



Ceci a été fait avec des artistes québécois, et je vous invite à aller voir leur site : Action terroriste socialement acceptable<sup>1</sup>. Le titre est déjà une déconstruction. Elle est danseuse, lui plasticien, et tous deux soutiennent une série de luttes, y compris écologiques, par des techniques semblables. Ici, c'est le magnifique marché de la Batte à Liège. Il s'agissait d'interroger les personnes sur les conditions de logement des jeunes : les logements sont très nombreux, mais la ségrégation est prépondérante, notamment liée à la couleur de la peau. L'infiltration est un citron mis au milieu des tomates sur tous les étals du marché, et le citron parle : « Je suis une minorité visible. »

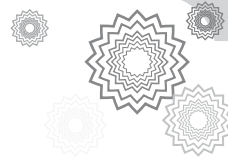
<sup>1</sup> <http://www.atsa.qc.ca/pages/accueil.asp>

Une autre infiltration par rapport au harcèlement en entreprise, ici inspirée des images qui, comme les cris du cœur, servent d'inspiration.



Ceci a été distribué dans les cafétérias syndicales et d'entreprises.

Nous avons distribué des tas de papier hygiénique dans des toilettes publiques, qui disaient : « Travailleurs jetables. »



## Passons au happening.



Sur le marché de la Batte, nous avons racheté les préjugés dont les personnes avaient été victimes en cherchant des locations. Cela faisait beaucoup rire, mais du coup, nous avons tout un cahier de doléances.

Là, il s'agit d'un cageot transformé en maison. Quand on regarde à l'intérieur, il est écrit : « À louer sauf... », une liste impressionnante de personnes.



Ce happening a été réalisé à l'entrée d'un ministère à Bruxelles : une fille est vendue aux enchères avec un discours terrible, et un Post-It est collé sur les personnes qui ne réagissent pas où il est écrit : « Vendue dans l'indifférence générale comme à peu près partout sur cette planète. »

Dans les maisons de jeunes, beaucoup ont tendance à traiter les filles comme des prostituées. Une animatrice est venue. Des animateurs l'ont silencieusement couverte de Post-It injurieux, et elle les a enlevés petit à petit en disant : « Non, la pute pourrait être ta mère, ta sœur, etc. » Cette action dure cinq minutes, puis le débat est lancé.

Une autre technique est celle de l'installation, un dispositif plus important.



Là, il s'agit de lits qui sortent de l'hôpital. Ce mouvement défend la psychiatrie en milieu ouvert. Ils ont pris des vieux lits et les ont disposés sur une place publique, ce qui demande un accord des autorités. Les personnes viennent faire leurs courses et s'installent sur les lits, s'étonnant de les voir là. Une discussion et une information sur la psychiatrie en milieu ouvert s'engagent. Un des lits a fait le tour de toutes les communes de la communauté française de Belgique.



UN PROJET  
D'INSTALLATION :  
UNE PYRAMIDE  
AVEC BÉBÉS ET  
LANDAUS CASSÉS.  
Vers où converge  
une parade des  
landaus

Il s'agit ici d'un projet d'installation concernant les voitures qui menacent les enfants. Nous avons imaginé de faire une pyramide avec des bébés et des voitures jouets cassés. Vers cette pyramide converge une parade des landaus pour revendiquer une autre politique du territoire par les autorités.



LA BROCANTE DES DROITS MENACÉS :  
UNE INSTALLATION  
POUR LES DROITS DES FEMMES

EN VENTE :  
Aiguilles à tricoter  
Poires à savon  
Plantes abortives  
Cuves - Bidets  
Draps  
Crochets...

Il s'agit là d'une autre installation : c'est une brocante. Vous savez que les droits que les femmes ont acquis chèrement sont menacés. C'est donc la brocante des droits menacés où sont vendus des aiguilles à tricoter, des poires à savon, des plantes abortives, des cuves, des bidets, des draps, des crochets, tout ce qui avait cours avant.





L'affiche est également un moyen de se battre.



Ici, JR & Marco, un jeune Français, a affiché sur le mur entre la Palestine et Israël d'immenses photos de rabbins, d'imams et de curés grimaçants. C'est évidemment une infiltration sauvage en même temps que d'être une affiche. Voyez que très vite, la réalisation a été recouverte d'encre.



Cette affiche-là a été imprimée sur de très grandes bâches et ressort chaque année lors de la journée de lutte contre la misère. Le groupe a pris le Post-It vu précédemment où il était écrit : « Je mange ou je me soigne », et en a tout simplement fait une affiche.



Nous retrouvons à nouveau le concept de travailleurs jetables avec la déclinaison de la poubelle.

### Violence subie par les filles



Le groupe choisit plusieurs manières d'intervenir à partir d'un même récit. Il s'agit ici d'un projet d'affiche où les filles ont humoristiquement inversé la situation : des filles violentes et un garçon dans les toilettes. Nous voyons bien que c'est un peu pour rire. Elles ont parfaitement travaillé le « nous tous » : « Agressé-e dans les toilettes... et si c'était toi ? »

### Les filles se rebelent



Vous vous rappelez les exigences de changements invitant à la lutte contre les publicités sexistes formulées par les filles. Une population immigrée d'origine marocaine très importante, dont la plupart sont belges bien sûr, regarde les publicités au Maroc via les paraboles. Elles ont été frappées par le fait que dans beaucoup de publicités, la femme nettoie, et l'homme salit beaucoup. Arrive alors le produit miracle qui libère cette pauvre femme de son esclavage. Le groupe s'est rendu compte que le même phénomène existe dans les publicités occidentales. Elles ont donc imaginé une femme servante qui rêve d'autre chose — les nuages et les bulles — et qui mélange — nous sommes dans une sorte de métissage, de brassage — plusieurs référents culturels.

### Aurore déchirée



Un garçon a estimé que c'était une atteinte à l'islam, et a déchiré la photo. Nous l'avons donc affichée déchirée dans un musée.



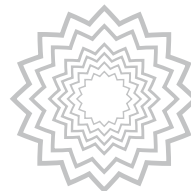
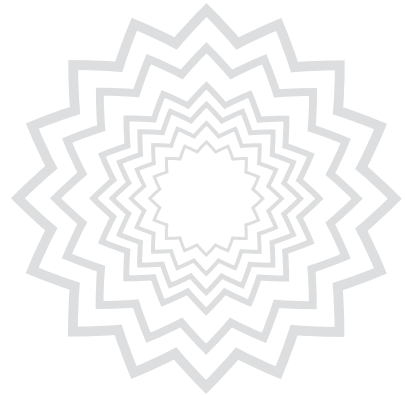
Une autre façon : voir la femme en boucherie, toujours par le même groupe.

### En dernier lieu vient l'argumentation

- L'argumentation, comme la narration, est un des registres de parole les plus pervertis. À notre époque, c'est le lieu d'un rapport de force où nous sommes traités en objet, une compétition où il s'agit de disqualifier l'autre, etc., soit l'inverse d'une rationalité collective. L'enjeu est donc de rassembler des axes de parole coopératifs. La procédure qu'Habermas propose est de sortir des formules rhétoriques, de mettre tout le monde sur le même pied et de travailler :
- le rapport au vécu – qu'est-ce qui est vécu, qui ne va pas et que nous devons changer ?
- le rapport au vrai – quels sont les contextes, les informations objectives ?
- le rapport au juste – mon petit gouvernement ;
- le rapport au droit.

Il s'agit donc de travailler ces quatre repères dans un débat réellement démocratique.

Je vous remercie de m'avoir écoutée.



## QUESTIONS DE COMPRÉHENSION

### INTERVENTION DE LA SALLE

*Sur combien de temps se sont déroulés les exemples donnés ?*

**Majo HANSOTTE.** C'est très variable d'un groupe à l'autre. Ainsi, pour l'opération Batte, nous avons travaillé avec ATSA durant trois jours avant d'être prêts. Notre enjeu était bien sûr qu'après, les autorités communales relaient cette préoccupation. J'ai travaillé avec des femmes qui avaient

vécu des violences conjugales : cela a pris six mois. La transmission de récit à récit a demandé près d'un mois. C'était très long avant de choisir un récit, et avant de distinguer ce que je veux pour moi et qu'on pourrait défendre toutes.

### INTERVENTION DE LA SALLE

*Êtes-vous en phase de mesurer l'impact et les améliorations par rapport à tous ces éléments posés ?*

**Majo HANSOTTE.** Je pense que l'impact se situe à plusieurs niveaux et qu'une partie des impacts échappe tout à fait. Si je prends l'exemple du collectif des femmes battues, le premier enjeu qu'elles ont identifié était de retrouver l'estime de soi. En fait, ma principale difficulté est d'opérer le passage au politique, car dans ces espaces de parole, nous sommes habitués à faire du psychologique et du thérapeutique. C'est très bien, mais absolument pas l'enjeu. Les personnes se rendent compte que le passage au politique a une vertu de reconstruction — c'était ce que disaient déjà les parents des enfants disparus chez nous lors de l'affaire Dutroux : ils ont dit que l'engagement politique les avait sauvés. Il existe une reconstruction de l'estime de soi dans l'action. Concernant tout ce qui touche à la conscientisation — je pense à la manière dont sont traités les tra-

vailleurs aujourd'hui —, cela fait partie d'un réveil de la société civile : nous laisserons-nous faire comme ça encore longtemps ? Là, je dirai que le propre des luttes citoyennes, c'est que cela concerne des temporalités immensément longues et que pour obtenir les droits sociaux aujourd'hui menacés, nous avons mis deux siècles. Nous ne sommes donc pas dans le résultat immédiat. En revanche, sur des sujets plus locaux, comme le logement à Liège, les retombées sont effectives. Par ailleurs, le bourgmestre a fait beaucoup de choses pour que les femmes battues aient davantage accès à des formations ; il y a donc eu un volet de retombées. Je crois que les luttes citoyennes impliquent de faire un mouvement, d'établir le lien avec d'autres grâce aux blogs, au Net, etc. Nous savons bien qu'il y a une résistance à avoir et une créativité à maintenir.

# ÉCHANGES AVEC LES PARTICIPANTS

*Afin de favoriser la qualité des échanges, un temps de questionnement préalable est organisé. Il s'agit d'un petit exercice de dix minutes, une réflexion en petits groupes (4, 5, 6 personnes) à partir des regards croisés des intervenants.*

La question posée par rapport aux deux interventions est la suivante : « Comment vais-je mettre en application ce que j'ai pu voir ou entendre ce matin ? Comment cela interpelle-t-il ma pratique, et en quoi s'en trouve-t-elle enrichie ? »

Chaque groupe désigne un rapporteur qui fait part des réflexions et questionnements émis. Ensuite les intervenants répondent, le débat est lancé.

## RETOURS DES GROUPES

### GROUPE 1

Quatre points nous semblent susceptibles d'être intégrés dans notre travail :

- le fait de passer par une étape « cri du cœur » avant même de parler de représentation, ce que nous faisons presque toujours tous, quel que soit le sujet que nous travaillons. La représentation est déjà une démarche un peu intellectualisée, alors que le cri du cœur a le mérite de sortir des tripes ;
- l'intérêt de la conception du passage du « je » au « tu », au « nous », et au « nous tous » ; nous n'avons pas l'habitude d'aborder cette étape ;
- l'importance de ne jamais négliger la dimension de la diversité culturelle dans le cadre d'un travail avec un groupe ;
- l'importance d'accompagner les personnes dans leur capacité à investir l'espace

public local et mondial proposé comme élément d'analyse de la démocratie.

### GROUPE 2

Le passage par le cri du cœur nous a également interpellés. Par conséquent, nous allons voir comment investir davantage le processus de l'affectif au symbolique puis au politique.

La deuxième question qui est ressortie dans le groupe porte sur le temps que nécessite un tel processus : que pensez-vous, l'un et l'autre, des processus plus courts et des interventions ponctuelles dans vos pratiques ?

### GROUPE 3

Nous avons retenu trois axes :

- le fait de donner envie et de séduire nous paraît très important, notamment via la mise en œuvre d'actions ludiques et conviviales, un peu dans l'esprit CPN ;
- le fait de donner du débat, de l'expression, de favoriser l'interactivité dans toutes les animations, provoquer des témoignages, l'envie de défendre ses idées ;
- le fait de rester humble, à l'écoute des autres, d'intégrer le comportement collectif aujourd'hui comme inclus dans une logique, dans le système actuel et de trouver peut-être de nouvelles clés pour réussir à intégrer la vie des familles, à l'infiltrer d'une nouvelle manière.



## GROUPE 4

Nous retenons principalement deux idées :

- la première idée que nous avons retrouvée dans les deux interventions précédentes concerne le principe de se mettre à niveau avec les personnes avec lesquelles nous travaillons : ainsi, il faut se mettre à quatre pattes quand on travaille avec des enfants de maternelle ;
- la deuxième idée qui nous a semblé pertinente est celle de l'intervention dans l'espace public, de sortir des lieux d'intervention habituels et d'oser se poser dans l'espace public. Les images présentées dans le diaporama étaient relativement inspirantes et ont donné des idées aux personnes du groupe, ce qui amène dans un premier temps à penser la construction d'une démarche pédagogique différente de celle que nous pouvons construire actuellement.

En réponse à la question « comment en parler dans sa pratique ? », quelqu'un a dit que les exemples donnés dans la première intervention concernant la somme disponible quotidiennement pour vivre dans certains pays étaient compliqués : ces propositions n'étaient pas utilisables, car non contextualisées.

## GROUPE 5

Nous retenons cinq éléments en vrac :

- intégrer dans nos pratiques la singularité et l'universalité – nous ne savons pas comment, mais nous avons vingt-cinq ans pour chercher ;
- éduquer au débat – ce que certains font déjà avec les fameux « débats philos » qui peuvent être utilisés à tout âge ;
- réinvestir l'espace public, avec la diapositive marquante des lits d'hôpital. Et nous nous disons : pourquoi pas l'espace public d'un collège ou d'un lycée qui compte 1 200 élèves et peut-être 10 ou 15 hectares

de vide, sachant que nous travaillons avec une classe de 25 ou 30 élèves pendant toute la durée du projet ? Ne négligeons pas ces espaces qui peuvent peut-être servir à éduquer et sensibiliser les 1 000 autres élèves ;

- les notions d'action joyeuse et d'action symbolique marquante nous ont interpellés. Nous avons tous l'image du citron au milieu des tomates : « dès lundi, je mets un citron au milieu de certaines tomates » ;
- concernant la phrase « être en rapport avec l'autre par le contact physique », nous pratiquons le contact physique depuis vingt-cinq ans. Peut-être faut-il supprimer le e-learning. Quand nous serons tous en apprentissage et en contact seulement via des écrans et des souris, ce sera pire.

## GROUPE 6

Nous avons commencé par un récapitulatif et trois points sont ressortis de nos échanges :

- il est essentiel, dans nos pratiques, d'être persuadés que l'autre nous enrichit pour être épanouis et heureux. Nous nous sommes donc dit qu'il fallait réfléchir à la manière de faire vivre cela au quotidien dans nos pratiques ;
- l'importance d'avoir de nouveaux moyens et de faire évoluer nos pratiques par rapport à une société qui change, notamment en donnant de l'attractivité aux démarches collectives ;
- le besoin de réfléchir à une pédagogie du rapport à l'autre dans notre travail au quotidien, et de valoriser les capacités et les actions de chacun dans un groupe.

## GROUPE 7

Voici les points qui ont émergé de notre discussion :

- d'abord d'essayer de trouver des solutions ensemble. Une personne du groupe a dit

qu'il est possible d'agir quand on se sent bien : la passion, nous l'avons, et il en est de même quand on a des résultats ;

- l'importance de la symbolique qui ouvre des perspectives dans la démarche, les résultats venant des cris du cœur, mais aussi des Post-It et de la symbolique posée ;
- l'importance de partir des personnes pour aller vers l'espace public, ou de partir des besoins de l'individu pour élargir le groupe.

Enfin, une question a émergé : comment collecter les messages des personnes ?

## RÉACTIONS DES INTERVENANTS



**MAJO HANSOTTE**

**La notion d'espace public n'est pas assimilable à celle de lieu public**

La confusion existe parfois. L'espace public est une métaphore pour évoquer une dimension de la vie où nous nous engageons librement dans quelque chose autour du bien commun, du juste et de l'injuste. Il peut y avoir de l'espace public là où on le décide, même si les lieux publics sont évidemment fondamentaux pour faire vivre un espace public. Nous savons que les sociétés fascinantes empêchent le rassemblement de plusieurs personnes dans un lieu public de peur que ne surgisse de l'espace public.

**Il ne s'agit pas de se mettre au niveau, mais de faire surgir la dimension poétique et esthétique du citoyen**

La démarche présentée ne vise pas à « se mettre au niveau de personnes qui », mais à faire surgir une poétique, une esthétique citoyenne qui est infiniment plus forte que l'argumentaire habituel.

Quand on regarde l'histoire des mouvements sociaux, des personnes extrêmement modestes ont créé une esthétique très forte.

Les mouvements ouvriers, en particulier, l'ont bien compris, et nous revenons au relativisme de la déclaration des droits de l'homme. Il est évident que la démocratie bourgeoise est une démocratie argumentaire, particulièrement à l'œuvre au parlement s'il existe, où l'on domine des figures de rhétorique, et où il s'agit de convaincre l'autre et de l'emporter sur l'autre dans une joute oratoire. Sur ce plan, les mouvements sociaux savaient qu'ils se feraient complètement avoir, car ils auraient toujours tort. Le génie du XIX<sup>e</sup> siècle et des siècles qui ont suivi est d'avoir considéré l'espace public comme une scène à occuper pour faire vivre l'affrontement, le faire vivre de façon suffisamment forte pour qu'on ne puisse pas l'occulter, et en même temps éviter de tuer l'adversaire. Il existe donc tout un langage et une esthétique du combat, notamment la manifestation – nous avons oublié qu'il s'agit d'une invention du XIX<sup>e</sup> siècle qui signifie : « rendre manifeste le tort subi », et qui consiste à marcher avec une certaine scénographie – et les grèves – les corps qui s'arrêtent et se couchent devant les chevaux, etc.

**Un vrai débat pour construire une intelligence collective**

Un rapport fort au symbolique a donc toujours existé dans l'histoire des mouvements sociaux. Les grands mots d'ordre, les grands slogans sont de véritables chefs-d'œuvre en termes de poétique. Pour moi, il ne s'agit donc pas de s'abaisser, mais au contraire de faire surgir le meilleur de la parole politique, le meilleur de l'imaginaire et de l'esthétique, car l'argumentaire est un « piège à cons » quand il n'est pas mis au service d'une force culturelle, symbolique et politique bienfaisante.

C'est pour cette raison que, lors des premières étapes du travail, cette méthode tente de mettre en suspens les débats et les polémiques pour travailler le brassage, l'intersubjectivité, le mixage et la construction d'une volonté commune. Après, vient l'argumentation pour asseoir ce que nous avons fait et lui donner l'interface avec la

dimension parlementée. Ce parti pris doit beaucoup à Habermas qui considère que l'argumentation a toujours été le tombeau des démocraties, et que c'était déjà le tombeau des meilleurs esprits dans la Grèce antique. En effet, Socrate condamnait le jeu argumentaire des sophistes au service du pouvoir, et il en est mort. N'oublions donc pas que c'est un vieux truc qui sert à entretenir des rapports de force et à permettre à des personnes brillantes et habiles d'imposer aux autres leurs convictions.

En revanche, nous avons besoin d'un vrai débat pour construire une intelligence collective, mais un vrai débat demande des conditions, et Habermas les éclaire : je n'entre pas dans un débat pour convaincre l'autre et pour que mon opinion l'emporte ; je rentre dans un débat pour avoir une bonne méthode, et arriver ensemble à la meilleure résolution possible. Cela veut dire que je fais le deuil a priori de ma conviction, et que nous ne débattons pas avec n'importe qui, donc pas avec un fasciste ; on débat avec des personnes dont on pense qu'il sera possible de construire quelque chose avec elles ; sinon, on perd du temps, on immobilise du temps qu'on n'investit plus dans l'action. Les syndicats l'ont très bien compris.



## MARC BULTEAU

### **Respect et confiance réciproque : conditions nécessaires au débat**

Cette qualité de débat est possible dans certains milieux professionnels, où ce que vient de décrire Majo se vérifie :

- j'arrive avec une idée mais pas pour l'imposer ;
- je me laisse transformer par la qualité de la relation et du débat ;
- j'en sors en modifiant mon propre regard sur la question.

Pour atteindre cette qualité de débat, il existe des conditions nécessaires, dont un respect et une confiance réciproques. Or ce n'est pas gagné, car nous ne sommes pas du

tout éduqués au respect et à la confiance réciproques. Ce n'est pas forcément volontaire de la part de nos institutions, mais nous sommes plutôt globalement poussés, notamment par les médias, vers un regard sur l'autre qui est au mieux un regard de concurrence, au pire de peur et de crainte. Par exemple, une publicité diffusée à la télévision en France il y a un an, et qui m'avait choqué : on y voyait des personnes en train de regarder leurs voisins qui venaient d'acheter une voiture ; ils étaient uniquement situés dans un rapport de jalousie et de rejet. Ce genre d'image est le reflet d'une certaine forme de société, ce qui est fort inquiétant.

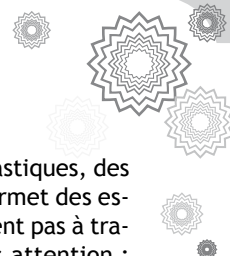
### **Se mettre « au niveau de » : une démarche souvent réductrice**

Pour faire suite au propos de Majo sur le fait de « se mettre au niveau de », nous sommes d'accord sur le fait qu'il faut être au minimum en empathie pour établir la relation avec l'autre. Toutefois l'empathie totale est une utopie complète. Par conséquent, si on se met au minimum en empathie, on va essayer de se mettre « au niveau de ». Mais le risque est alors d'enfermer l'autre dans les représentations qu'on se fait de lui, et de lui interdire tout ce que Majo a évoqué, c'est-à-dire des espaces de créativité. Tous ceux qui travaillent chez ATD Quart Monde le savent pertinemment : le « pauvre » n'est pas que « pauvre » ; il est aussi riche, par exemple, d'une créativité extraordinaire de liens sociaux que nous ne connaissons peut-être plus chez nous, les « riches ». Ce que vous voulez dire par le fait de « se mettre au niveau de » est compréhensible, mais méfions-nous aussi, parce que cela voudrait dire que nous réduisons l'autre à l'image que nous nous en faisons, ce qui est dangereux.

### **Attention à un relativisme qui permettrait d'éluder la vraie question**

Si l'on revient sur la question du 1,80 euro par jour : on me dit que cette somme n'a pas la même valeur au Burkina Faso. C'est vrai : avec 1,80 euro par jour au Burkina Faso, je me nourris vraisemblablement





beaucoup plus facilement qu'ici, en France. C'est vrai en termes de pouvoir d'achat. Sur cette base, nous pourrions dire qu'on s'en sort beaucoup mieux avec 1,80 euro au Burkina Faso qu'en France.

Mais si l'on prend aussi en compte les indicateurs macroéconomiques ou macrosociaux : taux de mortalité infantile, taux de scolarisation, taux d'accès des femmes à l'école, etc. Ces indicateurs qui montrent que, comme par hasard, les pays où on a l'impression qu'on s'en sort beaucoup mieux avec 1,80 euro sont aussi ceux où on meurt beaucoup plus. Donc attention à ce relativisme qui consisterait à dire qu'on vit beaucoup mieux avec 1,80 euro au Burkina Faso qu'ici. Non : on meurt ! Enfin, voir qu'avec ce 1,80 euros, je ne dois pas seulement me nourrir, mais aussi me vêtir, me loger, me soigner, me déplacer... Attention, par conséquent, à certains raccourcis qui, du coup, permettent également d'éviter les vraies questions.

### **Travailler sur l'émotionnel et les sens pour mettre en mouvement**

La première étape de toute pédagogie porte effectivement sur la question de l'affectif, l'expression de la subjectivité. Cela passe donc, en particulier, par les cinq sens. Tout ce que nous avons vu dans le montage de Majo le met en évidence. L'utilisation de l'art contemporain et tout ce qui a été exprimé ici le met en scène. Il faut effectivement travailler sur l'émotionnel et les sens. Et cela n'est pas facile pour nous autres, Français, tellement nous sommes marqués par « Pascal & Co ». Du coup, nous souhaitons être dans la rationalité, surtout pas dans l'émotionnel parce que ce n'est pas raisonnable, etc. Cette phrase d'Ignace de Loyola illustre la force de l'émotion : « Ce qui m'émue me meut. », ce qui me provoque de l'émotion va me mettre en mouvement, d'où aussi l'idée d'être dans la joie quand on intervient et qu'on est en relation avec d'autres. Si nous sommes tristes, l'émotion provoquée ne sera pas positive et ne donnera pas envie de s'engager. De même, travailler sur les cinq sens

avec des professeurs d'arts plastiques, des plasticiens et des artistes... permet des espaces d'expression qui n'existent pas à travers la parole ou l'écrit. Mais attention : si l'émotion est la base, le tremplin, elle ne peut se suffire à elle-même ; réflexion, partage et débat doivent suivre.

### **Comment collecter les messages ?**

Les messages se collectent de nombreuses manières différentes au delà de la verbalisation « classique », en particulier à travers une expression artistique. Il convient bien sûr de l'interpréter avec l'auteur de la création, mais le recueil de messages à travers ce genre d'expression se travaille également.

### **Questionner notre rapport au droit et à l'État**

Majo ne l'a pas exprimé explicitement, mais la méthodologie des intelligences citoyennes introduit à l'idée que les méthodes et les propositions de désobéissances civiles et civiques sont peut-être à remettre au goût du jour. Cette piste pédagogique est très intéressante, car elle interpelle aussi notre rapport au droit et à l'État, la partie située en haut du schéma (page 28) relatif aux trois dimensions d'une démocratie. Nous sommes de moins en moins amenés à oser être en situation de désobéissance civile. Pourtant, un Etat de droit n'est pas nécessairement un Etat juste ; déconnecté de sa base populaire qui ne s'exprimerait plus, il y a peu de chance qu'il poursuive ses réformes vers plus de justice ! En France le réseau éducation sans frontières (RESF) me semble un des plus porteurs de cette approche : il est volontairement en désobéissance civile et civique. Une position qui ne plaît pas dans tous les milieux, bien sûr.



### **MAJO HANSOTTE**

#### **Articuler engagement situationnel et institutionnel**

De nos jours, de nombreux jeunes s'engagent davantage par rapport à des situations

que par rapport à des programmes. Il s'agit donc d'un engagement situationnel. Ils adoptent volontiers la formule du collectif qui naît, qui vit puis qui meurt ou qui passe à autre chose, plutôt que de vouloir entrer dans tel ou tel parti. Un pont doit donc être créé entre ces collectifs très riches qui naissent et qui meurent et les structures plus stables comme les syndicats, etc. En effet, eux, malgré tout, gardent une sorte de fil rouge historique qui est nécessaire. Cette dynamique créative de collectifs qui, par moments, se réarticulent avec de grands mouvements d'ONG, syndicaux, écologiques, etc. est très intéressante.

### Internet : un piège ou une richesse ?

Le lien avec le Net ne doit pas être négligé. Il conviendrait de mener une vraie réflexion sur la place accordée au Net et aux messages numériques dans les combats aujourd'hui : est-ce un piège ou une richesse ? À mon avis, les deux. Il convient néanmoins de maintenir le lien au corps et les arts vivants ; sinon, nous aurons une sorte de déterritorialisation totale sans ancrage du corps. Un équilibre doit certainement être trouvé.



### MARC BULTEAU

#### Diversifier nos formes de militantisme

Deux exemples illustrent le lien entre collectifs et institutions en France :

- tout ce qui tourne autour de l'accès au logement. En France, il existe le collectif Jeudi noir, qui n'a pas de statut associatif juridiquement parlant. Il est en lien avec le DAL – Droit au logement – qui, lui, est une association, et tous deux sont en lien avec des syndicats pour faire avancer ces questions auprès des institutions publiques et du pouvoir politique ;
- le deuxième exemple concerne la lutte pour l'augmentation de l'aide publique au développement en France : vous avez d'un côté des gens comme ATTAC qui sera très présent dans l'espace public et médiatique ; et de l'autre, des collectifs comme

le CCFD, souvent plus discrets dans cet espace public visible, mais qui ne craignent pas de faire le siège des bureaux des principaux fonctionnaires et responsables politiques pour faire avancer les dossiers.

C'est la somme des énergies et méthodes qui fera avancer les choses. Ainsi, la diversité dans nos formes de militantisme n'est pas une faiblesse. Si il n'y a que des des « guévariste-révolutionnaires » d'un côté et des réformateurs de l'autre, et qu'ils se séparent et ne veulent pas s'entendre, il n'y aura pas de résultat. C'est bien avec la mise en cohérence de l'ensemble de ces approches qu'il sera possible de faire bouger les choses. En effet, il faut à la fois des personnes prêtes à aller dans l'espace public sans peur de prendre des coups - dans tous les sens du terme ! - et des experts de ces questions prêts à discuter en tête à tête, avec des représentants de l'OMC ou de l'Etat français, par exemple. Il ne s'agit pas de concurrence, mais au contraire de complémentarité. Bien entendu, dans la réalité des débats entre ces structures, ce n'est pas toujours évident, car les approches sont sous-tendues par des connotations idéologiques et par des interactions entre personnes à charisme fort qui compliquent la démarche. Toutefois l'action repose sur l'articulation des deux.



### MAJO HANSOTTE

#### Attention à l'interculturel bien-pensant

En matière d'interculturel, les jeunes, toutes origines confondues, sont incroyablement déconstructifs, et les enfermer dans du politiquement correct au motif de respecter leur culture, alors qu'ils sont dans la subversion, le décalage serait contreproductif. Je pense, bien sûr, à la culture hip-hop qui est un grand classique, et à cette richesse dans la manière de se nommer. C'est un fil rouge qui ouvre des portes, et peut-être conviendrait-il de ne pas faire trop d'interculturel bien-pensant alors que toute cette subversion internationale et multiculturelle est à l'œuvre.



# ATELIERS D'ÉCHANGES

Suite aux apports théoriques de la matinée, la journée s'est poursuivie par 4 ateliers d'échanges :

- atelier 1 - L'éducation à l'environnement et au développement durable (EEDD) et l'éducation au développement et à la solidarité internationale (EADSI), des écarts de pratique : obstacles ou richesses ?
- atelier 2 - Oser l'international : de territoire à territoire
- atelier 3 - Les actions artistiques et culturelles comme moyens de se « trouver »
- atelier 4 - Le volontariat international : dépaysement de la pensée et vecteur de solidarité ?

Dans un premier temps un à trois acteurs présentent une pratique pédagogique vécue, une réflexion en cours, un questionnement. Le second temps de l'atelier est consacré au débat, il permet d'échanger et de réfléchir sur le sens des actions présentées. Un troisième temps vise à faire émerger collectivement les 4 à 5 éléments clés qui ressortent des échanges et qui permettent de répondre aux questionnements de la journée et de l'atelier, mais aussi à d'autres questionnements qui auraient émergé.

## ATELIER I

### L'ÉDUCATION A L'ENVIRONNEMENT ET AU DÉVELOPPEMENT DURABLE (EEDD) ET L'ÉDUCATION AU DÉVELOPPEMENT ET A LA SOLIDARITÉ INTERNATIONALE (EADSI), DES ÉCARTS DE PRATIQUE : OBSTACLES OU RICHESSES ?

#### TEXTE INTRODUCTIF



L'éducation au développement et à la solidarité internationale (EADSI) et l'éducation à l'environnement et au développement durable (EEDD) sont sur des finalités différentes mais ont pour autant des valeurs en partage et leurs démarches éducatives s'appuient parfois sur des approches communes.

« L'éducation à l'environnement met en œuvre des méthodes actives fondées sur la pratique de terrain, la créativité, le travail de groupe et une vision large et plurielle. Elle s'adresse à tous les humains. Elle vise à rendre chacun acteur responsable pour la mise en place d'une société de l'interaction et du respect mutuel. C'est une école de la participation et de la solidarité avec les autres et la planète, ici et ailleurs, aujourd'hui et demain. » (Réseau Ecole et Nature)

« L'éducation au développement et à la solidarité internationale vise à changer les mentalités et les comportements de chacun afin de construire collectivement un monde juste, solidaire et durable. Elle informe non seulement sur les causes de la pauvreté et du mal-développement, mais elle éveille également l'esprit critique des citoyens et présente des alternatives et des

*propositions d'engagement accessibles à chacun. » (Educasol)*

Quelles ressemblances, quelles complémentarités y a-t-il entre ces deux sphères d'acteurs ? Quelles relations les associations d'EEDD et les associations d'EADSI entretiennent-elles ? Des rapprochements ont déjà lieu, comment les développer davantage ? Quels partenariats d'action, quels projets éducatifs et pédagogiques à construire ensemble ? Quelle organisation et quels moyens mobiliser pour travailler de concert ? Quelle relation avec le monde politique, économique, social, environnemental entretient-on ? L'acte éducatif au centre de nos préoccupations peut-il être une opportunité d'agir collectivement ? Comment les praticiens peuvent-ils agir ensemble ?

## INTERVENTIONS

**▲ Aurélie DIDIER-LAURENT**  
Animatrice Formatrice CCFD  
Terre Solidaire

À l'origine, le CCFD est un mouvement catholique (comité catholique contre la faim et pour le développement) qui émerge dans les années 60 suite à la décolonisation et à l'appel à lutter contre la faim dans le monde de la FAO (organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture). Fin des années 60, avec la prise de conscience de l'exploitation des pays décolonisés par les pays industrialisés, s'organise la lutte pour les libérations nationales qui conduit l'organisme à travailler avec les partenaires du Sud sur les questions de développement. Il s'agit de faire de l'éducation au développement pour que les populations prennent la parole,

participent à leur propre développement. Les méthodes pédagogiques s'inspirent des théories de Paolo Freire. Dans les années 80, la conception même de développement telle qu'elle est présentée dans le modèle occidental est remise en cause. En lien avec les mouvements pacifistes, d'éducation à la paix, on parle de développement humain et le CCFD lance ses premières campagnes de lobbying politique, notamment pour lutter contre la dette des pays du Sud.

Avec la mondialisation, on sort de cette dimension Nord-Sud et on prend en compte également les dimensions Est-Ouest, on parle de solidarité internationale avec la prise de conscience que le monde est interdépendant. Ces liens sont particulièrement visibles en ce qui concerne les désordres environnementaux qui touchent cependant encore plus fortement les pays en voie de développement.

D'où le lien fort à faire avec l'éducation à l'environnement, un travail sur les attitudes citoyennes autant ici que là-bas. Dans cette logique de transversalité il est essentiel de faire comprendre que l'on peut agir ici : changer nos modes de consommation, aller voter... Il est essentiel de travailler sur les préjugés : analyser le pourquoi des préjugés et les déconstruire : le Sud vaut mieux que nos clichés ! Actuellement, dans ses pratiques, le CCFD soutient des actions de développement là-bas, mais n'envoie pas d'expatriés et il agit ici pour faire évoluer les comportements. « Donner la possibilité du changement ». Trois étapes peuvent être identifiées : compréhension des mécanismes, prise de conscience, action. Au CCFD, elles se déclinent en : déclencher, comprendre, agir.

Depuis octobre 2009, une directive de l'Éducation nationale<sup>1</sup> considère que l'EADSI participe à l'éducation au développement durable (EDD) et qu'à ce titre elle

<sup>1</sup> La note de service n°2009-131 du 29 septembre 2009, parue au BO n°37 du 8 octobre 2009  
<http://education.gouv.fr/cid49122/mene0900812n.html>



peut s'appuyer sur les programmes fondamentaux et sur des actions éducatives et des projets de coopération internationale inscrits dans les projets d'école ou d'établissement. Dans les faits, ces projets restent peu nombreux.

Le lien entre EADSI et EEDD, éducation à la paix se fait à travers l'EDD. Mais on a encore tendance à rester chacun dans son association, ce qui réduit l'impact de nos actions.

**🐼 Arnaud BOUROTTE**  
**Responsable de formation initiale et continue à l'Institut de formation pédagogique d'Alsace-Lorraine.**  
**Délégué d'Alsace Lorraine au FSM de Bélem 2009**

Le forum social mondial (FSM) qui s'est tenu en 2009 au Brésil dans l'Etat du Para permet d'illustrer le concept de développement durable (DD). Du local au mondial, ce développement doit reposer sur un principe d'équilibre écologique, de viabilité économique, de diversité culturelle, de progrès social. Il met en exergue les enjeux de démocratie : critères de participation, de solidarité, de responsabilité, d'éducation...

En ce sens, éduquer au DD, c'est éduquer au croisement de toutes ces dimensions.

Bélem, capitale du Para, est une ville typique avec un centre ancien portugais baroque et des immeubles de luxe pour les gens aisés tandis qu'autour une croissance auréolaire, une banlieue précaire (pas d'assainissement, une école sans professeur, une rivière asséchée dans une zone où il pleut une heure par jour...) grignote l'Amazonie.

Les enjeux de développement se manifestent à travers trois questions majeures : l'exploitation bovine, les agrocarburants, l'exploitation des minerais, tous trois de-

mandeurs de terres, d'eau, de produits chimiques et sources de préjudices sociaux et environnementaux (expulsion et déplacements de populations, disparition de la biodiversité et des modes de vie villageois, conditions de travail difficiles...).

Elles soulignent des non-sens sur le plan du DD et demandent des actions qui lient les différentes préoccupations, ici et là-bas.

## DÉBATS



*Y a-t-il des ressemblances au niveau des pratiques ? Les écarts de pratiques constituent-ils des obstacles ou des richesses ?*

**Le développement durable : un concept à questionner**

Avec le concept de développement durable (DD) on assiste à la fois au croisement des acteurs et des discours. Pour les acteurs EADSI ce concept permet une nouvelle approche environnementale. Toutefois, réseaux d'EE, acteurs EADSI (à l'origine du concept) et enseignants se rejoignent sur l'importance de porter un regard critique sur le concept de DD.

Au nom du DD on fait tout et n'importe quoi. D'un point de vue éducatif, il est indispensable de réinterroger ce concept qui est le fruit de mouvements différents. De même dans la quête d'autres mots comme « bonheur national brut (BNB) », il est important de poser la question « qu'est-ce que bien vivre ? », « quel rapport établit-on avec la préservation de la nature ? »

La question de la préservation de l'environnement ne doit pas éluder l'homme, ce n'est pas l'un ou l'autre. Nous ne pouvons pas omettre de parler de ce qui se passe dans le monde... Cela fait aussi partie de l'EE. Nous avons tous le même sort ! Pas de dichotomie possible...

### Un objectif commun de transformation de la société

On n'ose pas utiliser le mot politique. Pourtant en EADSI, l'action porte clairement sur la politique avec un objectif de transformation sociale.

En EE on fait le même travail avec les mêmes objectifs de transformation de la société et avec des portes d'entrée différentes.

### L'esprit critique : un point de convergence de l'EE et EADSI

Certains sujets restent plus difficiles à aborder dans l'éducation en milieu scolaire. Ainsi, il est plus facile de responsabiliser les enfants sur l'écologie que de poser la question de l'influence de la colonisation sur nos liens avec les pays du Sud. Poser les responsabilités du monde occidental, c'est beaucoup plus difficile.

Que « peut » dire l'enseignant ? Comment éviter d'influencer, être attentif à ne pas faire passer son point de vue, à enseigner des faits, pas des opinions. D'un point de vue éthique nous avons le droit de développer des compétences (relatives aux prises de conscience...), pas le discours.

### Education au choix : la neutralité en question

L'EE est une forme d'éducation au choix, de ce fait tout type de questionnement est légitime. Exemple : une des causes de la famine est l'agriculture bio. Sous prétexte d'être neutre tout devient questionnable. C'est inquiétant. Le développement de l'esprit critique, la possibilité de débattre autour de faits, de prendre conscience du juste et de l'injuste font aussi partie de nos missions.

Un exemple concret permet d'illustrer la question : l'outil « Le monde de Zoé », réalisé avec le ministère de l'Éducation

et le ministère du Commerce, explique la mondialisation... sans évoquer les influences de l'occident. Les grandes entreprises multinationales y sont citées comme formidables pour le rayonnement de la mondialisation. En réponse, les associations de Ritimo ont créé « L'autre monde de Zoé »<sup>2</sup> avec la même mise en page.

*On voit qu'il y a des points de convergence, pourquoi n'y a-t-il pas eu de rapprochements plus tôt ? Que peut-on faire ensemble ?*

### Une histoire différente, mais un socle commun : l'éducation populaire

L'EEDD et EADSI n'ont pas les mêmes histoires mais ont des valeurs et des racines communes. Dans nos pratiques nous étions environnementalistes sur les actions individuelles et développement sur du politique. Aujourd'hui on est plus sur des convergences.

### Une culture commune à construire

Entre « catho » et fédération de l'éducation populaire, il y a la peur du « C » de catholique. Il est indispensable d'apprendre à se connaître... Pour réussir à constituer un collectif, il est important d'apprendre à discuter et travailler ensemble sans tirer la couverture à soi.

D'où l'intérêt de réintégrer les questionnements sur l'interculturel : l'autre, histoires et cultures différentes... Ainsi, agir ensemble, mettre à plat notre vocabulaire, proposer des interventions doubles en milieu scolaire témoigne de la diversité et de la cohérence de nos actions, permet de sortir des caricatures.

### Décloisonner et peser ensemble

L'environnement est « farci » de social et de culturel, il a largement dépassé

<sup>2</sup> [http://www.ritimo.org/Jeunesse/autre\\_monde\\_zoe.html](http://www.ritimo.org/Jeunesse/autre_monde_zoe.html)



le domaine de la protection des petites bêtes. Toutefois, nous constatons qu'il reste difficile d'intégrer de l'EADSI aux projets enseignants liés à l'environnement, de trouver des soutiens communs. Les exemples d'actions communes sont encore rares.

Pour avancer sur ces questions c'est à nouveau l'idée de faire des démarches ensemble, de se former ensemble qui est avancée. Comment argumenter, trouver des éléments communs pour défendre ce qui relève de l'éducation populaire, de la société civile ?

Il y a des exemples : en Rhône-Alpes, un travail est en cours avec le réseau RE-SACOOP<sup>3</sup> sur l'évaluation des actions de façon à pouvoir présenter des résultats notamment aux institutionnels. Notre point commun : l'éducation, une démarche commune. Il est essentiel d'être en capacité d'expliquer, de montrer la valeur de ce que nous faisons.

C'est valable également en terme de plaisir : nous avons intérêt à nous rapprocher, à apparaître plus nombreux, plus forts avec une parole qui pèse dans la balance.

A noter toutefois les difficultés qui peuvent se poser pour pouvoir travailler ensemble. Il faut trouver des moyens, gérer la diversité, faire des rapports... D'où l'intérêt de mutualiser les expériences de coordination associative, par exemple : la coordination environnement et développement durable (CEDD)<sup>4</sup> en Poitou-Charentes.



## LES ÉLÉMENTS CLÉS À RETENIR



### 🐾 Le faire ensemble

Les écarts de pratiques sont peu repérés. Nous nous côtoyons depuis 3 - 4 ans, il faut maintenant passer à la vitesse supérieure. Pour apprendre à se connaître, il faut travailler davantage ensemble, travailler au décloisonnement notamment par rapport aux collectivités et donc organiser ensemble des plaidoyers, travailler ensemble sur l'évaluation.

### 🐾 Le besoin de formation

A l'échelle nationale travailler ensemble semble possible, mais pour les acteurs de terrain, il y a besoin de formation : des propositions à organiser (pistes de co-formation permettant de se connaître dans l'action), économie sociale et solidaire et DD (licence professionnelle sur St-Etienne) : ces professionnels là auront une culture transversale.

### 🐾 La notion de complémentarité

Nous avons des objectifs différents qui débouchent sur des critères différents.

<sup>3</sup> <http://www.resacoop.org/>

<sup>4</sup> CEDD en Poitou-Charentes : <http://www.grainepec.org/spip.php?article119>



## ATELIER 2

### OSER L'INTERNATIONAL : DE TERRITOIRE A TERRITOIRE

#### TEXTE INTRODUCTIF

Les choses ont bien changé dans l'action internationale, avant on passait, nous serions tenté de dire « forcément », par les capitales. Les institutions étaient au premier plan dans la mise en œuvre de projets. Aujourd'hui de nombreuses actions se mettent en place entre les territoires de là-bas et les territoires d'ici, des écoles échangent, se rencontrent, partagent... des chantiers internationaux se réalisent. Des collectivités, des associations d'opérations en opérations, de fils en aiguilles tissent des liens qui deviennent solides. Alors se construisent des relations durables.

Après plus de cinquante ans de coopération entre les pays occidentaux et les anciens pays colonisés le constat est désespérant, famine, analphabétisme, maladies... autocraties, corruptions, guerres... Les années passent, la liste s'allonge des atteintes à la dignité humaine et pourtant combien d'argent déversé, combien de colloques et de conférences, combien de promesses et de signatures ?

Est-ce une nouvelle voie qui est en train de s'ouvrir sous nos yeux ? Philippe du Tarn a rencontré Alphonse du Burkina. Ils se sont trouvés lors d'un forum international. Maintenant ils composent ensemble loin des feux de la rampe, dans le concret. Des transferts d'argent s'opèrent en toute sécurité d'un territoire à l'autre, des arbres poussent, des enfants ont de la lumière pour étudier le soir...

Multiplier les initiatives par 100, par 1000, par 10000, nous reposer sur des relations

humaines franches, profondes, réelles... Combien d'expériences en ce sens ? Comment aller plus loin ?

#### INTERVENTIONS

##### ☛ Latif MORTAJINE

Président de l'association Khamsa  
(<http://www.association-khamsa.org/>)

La France en 50 ans d'aide n'a fait que grossir les portefeuilles des dirigeants du Maroc. L'association Khamsa montée par des immigrants en France a créé 10 bibliothèques avec le CCFD alors que l'ambassade de France pour en créer 100 a versé 10 millions d'euros et rien n'a été fait. Si on intègre des associations dans le partenariat avec les collectivités locales, les projets voient le jour. Même s'il y a 25 000 écoles à rénover et que l'association s'occupe d'une seule par an, cela vaut le coup, ne serait-ce que pour un enfant. L'école équipée en eau et différents services devient un centre d'intérêt pour les villageois qui du coup y inscrivent leurs enfants. C'est le peuple français qui vient vers le peuple marocain sans aide des dirigeants des deux pays.

Il faut savoir qu'aujourd'hui, l'émigration est la première ressource du Maroc. Et, que les transferts d'argent vers le Maroc sont comptés par la France dans l'aide au développement, ce qui est un comble.

##### ☛ Hervé LAFLOTTE

Enseignant au lycée de Verdun  
([herve@kilimanjarhope.com](mailto:herve@kilimanjarhope.com))

Au vu de l'expérience de projets de lycéens Verdun/Burkina, l'aspect partage et découverte doit être plus important que l'aspect apport matériel. Un professeur du lycée avait des liens avec le directeur du centre de formation burkinabè. Les élèves ont voulu « faire quelque chose » et « aller les aider ». Une dizaine d'élèves volontaires





est partie. Le choix s'est fait par la motivation, le projet s'est mis en place à cheval sur deux années scolaires avec voyage entre temps scolaire et vacances.

Sur place, il est essentiel de bien identifier les besoins prioritaires des partenaires locaux et de s'assurer de leur fiabilité. La relation se construit par l'échange de savoir et de savoir-faire avec la construction de toilettes sèches pour le centre de formation et pour servir de modèle pour les villages ; et la construction d'une case selon les méthodes traditionnelles. La convivialité est tout de suite présente.

L'intérêt principal d'un projet de jeunes est de participer à la vie locale (foot, motos, coiffure, musique... autant de sujets d'échange entre les jeunes). Il faut oser au départ, même quand on n'est pas soutenu. Le lien s'est fait en dehors des capitales, d'association à association et de lycée à lycée. Ces petites actions peuvent être multipliées tout en faisant attention à se coordonner pour ne pas rénover deux fois la même école.

## DÉBATS



*Les interventions directes et concrètes sont souvent de qualité sans forcément beaucoup d'argent alors que des flots d'argent sont déversés inutilement dans la francophonie. Comment rééquilibrer cela ?*

*L'aspect artisanal des projets est de qualité mais comment être plus efficace à grande échelle pour ne pas mettre 25 000 ans à tout rénover ? Quels leviers pour passer à une dimension plus politique ?*

## L'éducation un levier pour le développement de coopérations fructueuses

Si on demande à la population ses besoins prioritaires la mosquée vient avant l'eau et l'école. Pourtant l'association décide de commencer par l'école car c'est en éduquant les gens que l'on peut faire pression sur l'Etat.

Il ne s'agit pas d'une action charitable mais de militantisme pour dire aux gens « réveillez vous ! » Les gens peuvent pratiquer leur religion mais l'école leur permet de sortir de leur condition. Séparer la religion de l'école est capital. Au Maroc il y a une instruction laïque abandonnée, on vide l'école publique tandis que les écoles privées luxueuses se multiplient.

Un exemple : les familles nomades sont sédentarisées au Maroc. Une école CCFD s'est construite dans le désert et accueille seulement 25 enfants sur 400. Pour 2010 Khamsa répondra aux demandes d'avoir l'eau, un toit pour s'abriter et des abreuvoirs pour les animaux, à la condition que les habitants inscrivent leurs enfants à l'école.

## Conserver la diversité culturelle mais aussi franchir les barrières de la tradition

Si nous prenons l'exemple des clubs Connaître et protéger la nature (CPN) qui se sont créés spontanément en Afrique. La FCPN aide les projets qui intègrent des volets EE (cf. la brochure « arbres à palabres »<sup>5</sup>). Pourtant, au Mali, les enfants scolarisés peuvent perdre de leur spécificité ethnique. Comment faire pour valoriser ces savoirs ?

Il existe aussi des supports pédagogiques que l'on pourrait utiliser en France. Au Burkina les codes de suivi de projets sont différents et il peut être long de mettre quelque chose en place. Il faut avoir des contacts sur plusieurs années.

<sup>5</sup> <http://www.fcpn.org/campagne/arbres-a-palabres/>

Il est important d'être attentif à garder les richesses de la culture mais aussi de franchir les barrières des traditions. On peut dire que l'éducation est prioritaire sans exporter notre modèle. Depuis 25 ans, jumelage Franche-Comté et Centre-Afrique apporte des moyens pour former des enseignants mais il est difficile de progresser à cause des luttes de pouvoir locales.

Il y a beaucoup d'outils d'éducation en Afrique, la radio par exemple, les CPN locaux font des émissions qui touchent tout le monde.

### **Décomplexer notre relation pour construire en partenariat**

Le peuple français doit se décomplexer par rapport à la colonisation d'Etat. Chacun peut venir avec ses convictions. Un analphabète a du mal à se saisir des problèmes abstraits environnementaux. L'école donne des outils pour que chacun se forge ses opinions.

L'enseignement à l'école au Maroc est arabisé mais sans avoir les supports pédagogiques adaptés. Les écoles privées sont en français ainsi que l'université. Si les gens veulent des choses, il faut associer ça à l'éducation. Une action militante peut amener à ce que la population n'adhère pas au projet.

D'où vient le projet, de la population ou est-il imposé ? Ce n'est pas simple, un projet au Mali en partant des envies des enseignants du pays peut être une illusion. Au Népal si on veut faire de l'argent : c'est « treck » ou ONG. Une certaine lassitude peut régner sur ces projets artificiels. Les populations locales ne s'y opposent pas même si l'école finit en poulailler.

### **Comment arriver avec un projet non ficelé ?**

En s'adressant directement aux enfants en EE et en s'appuyant sur la nature. On ouvre des fenêtres sans imposer un projet. On renforce l'attractivité de l'école existante pour qu'elle devienne un vrai lieu de vie. Le projet peut prendre plusieurs années pour se mettre en place, suivre le rythme du temps.

### *Autres questions soulevées en fin de débat*

Quid des échanges avec des pays ayant le même développement que nous ?

Quid de la sensibilisation des populations d'origines étrangères chez nous ?

## **LES ÉLÉMENTS CLÉS À RETENIR**

### **🐦 Une éducation au choix**

- L'école donne des outils pour que chacun se forge ses opinions.
- On peut dire que l'éducation est prioritaire sans exporter notre modèle occidental.
- C'est en éduquant les gens que l'on peut faire pression sur l'État.
- Ce n'est pas une action charitable mais du militantisme pour dire aux gens « Réveillez-vous ! ».

### **🐦 Un partenariat fondé sur le respect et l'écoute mutuels**

- Il faut être attentif à garder les richesses de la culture locale mais aussi franchir les barrières des traditions.
- Les Français doivent se décomplexer par rapport à la colonisation d'État. Chacun peut apporter ses convictions aux projets tout en étant à l'écoute des besoins locaux.
- Comment proposer un projet non ficelé ? En s'adressant directement aux enfants en EE et en s'appuyant sur la nature. Ouvrir des fenêtres n'est pas imposer.



## ATELIER 3

### LES ACTIONS ARTISTIQUES ET CULTURELLES COMME MOYEN DE SE « TROUVER »

#### TEXTE INTRODUCTIF



Né d'une rencontre entre un groupe de chanson française (La Roulette Rustre) et une troupe de musique traditionnelle de Ouagadougou (Les Frères Diarra), le projet « Tiiga Fato »<sup>6</sup> a débuté par une tournée musicale acoustique et écologique à travers tout le Burkina Faso en février 2010 et se poursuit actuellement par une exposition sonore, visuelle et tactile en France.

Cette action artistique et culturelle a permis tout d'abord aux musiciens de passer de la rencontre à la construction d'un projet commun.

« Tiiga Fato » ce fut aussi une caravane de 27 personnes, toutes très impliquées dans le projet, artistes, cuisinier, coordinateurs, chauffeur, techniciens, et autres bénévoles venus soutenir le projet. C'est également et surtout plusieurs centaines d'habitants, du milieu rural et de l'université venus participer d'une part aux spectacles et d'autre part aux forums mis en place.

Ces forums sur le thème « Culture et citoyenneté » avaient pour objectif de répondre à cette envie de rencontres, d'échanges et de partage avec la population tout en s'appuyant sur une structure associative locale.

Mais, in fine, derrière cette création, dans cet échange, quels enjeux ?

Le temps de la rencontre et du travail collectif n'est-il pas le meilleur moment pour se connaître et créer un langage commun ?

Ce langage commun acquis dans l'action commune n'est-il pas le meilleur outil préalable à la mise en place de projets à venir ?

La création artistique n'est-elle pas l'un des moyens de la rencontre sans jugement, sans barrières, mais dans un réel souci d'aboutir ensemble ?

Enfin, la rencontre et l'échange profitent à l'ensemble d'un groupe, à soi-même. Aller vers l'autre ne permet pas de nous débarrasser de nos a priori. Aller chez l'autre nous permet de bouger nos lignes de compréhension.

La rencontre favorise une nouvelle rencontre avec nous-mêmes et nous permet de réinterroger nos valeurs. Et, ainsi, la découverte de nouvelles cultures ou territoires nous réinterroge personnellement. Alors, si nous bougeons, pourquoi ne pas emmener les autres restés à quai dans cette redécouverte intérieure ?

Et de transmettre, dans une forme accessible à tous, nos questionnements, nos nouvelles lignes, notre nouvelle compréhension de ce monde.

#### INTERVENTIONS



**Patrick BARBELIN**

**Metteur en scène ;**

**Daniel OTT**

**Régisseur de la Cie Théâtral'Ambic**

La compagnie utilise le théâtre comme outil de développement local, outil déclencheur qui permet de valoriser les personnes, de

<sup>6</sup> Ce nom signifie l'arbre fou et unit les langues mooré (Tiiga : l'arbre) et dioula (Fato : fou)

reprendre confiance en soi et qui ouvre sur la prise d'initiative, l'envie de faire. Elle se base sur cette dynamique et recherche une continuité dans l'action avec un suivi du projet après le spectacle.

### Exemples

- Une MJC (Maison des jeunes et de la culture, 500 adhérents) souhaitait travailler le lien entre les adhérents/utilisateurs et revenir à un projet de rencontre au cœur du sens (éducation populaire) de la MJC : le spectacle est un bon outil pour redonner du sens au partage, au lien. Ce n'est pas la performance qui compte, c'est de se retrouver, que chacun apporte son talent, ça redonne envie de faire des choses ensemble.

- Une municipalité souhaitait redonner vie à un site historique abandonné par ses habitants. Le projet se devait d'impliquer tous les habitants, de 7 à 90 ans, toutes catégories socio-professionnelles confondues. Ici, le spectacle et sa création sont un prétexte pour remettre le site en valeur, mais surtout pour ramener les familles, les habitants sur les lieux. 30 à 40 personnes du pays se sont impliquées dans le projet, ont retrouvé le goût de faire dans ce lieu. Une revitalisation qui a notamment contribué au développement du tourisme local.

A chaque fois, le projet se construit sur la base de rencontres avec la population et s'inscrit sur du long terme. Dans son action, la compagnie s'inspire des méthodes d'Augusto Boal<sup>7</sup> - écrivain, metteur en scène brésilien (théâtre de l'opprimé, théâtre forum, etc.) qui utilise le théâtre pour redonner le pouvoir aux gens.

L'objectif est donc de créer de la richesse humaine. Il y a une véritable exigence artistique, mais dans l'échange, la convivialité. Le but est d'amener les participants à se dire que c'est possible de faire. Le spectacle offre des espaces de communication, permet de ré-initialiser des suites. C'est pourquoi la convivialité a beaucoup de place. Elle participe aux liens entre les personnes, liens sans lesquels le projet ne pourra s'ancrer sur le territoire durablement.

🐦 **Les acteurs du projet**  
« Tiiga Fato »

Ce projet est né d'une rencontre humaine entre : une troupe de musique et de chants

traditionnels burkinabè, « Les frères Diarra » invités en France par l'association Terre de plumes et un groupe Lorrain « La Roulette Rustre ». De cette rencontre a émergé l'envie de construire un projet ensemble.



semble. Ce partage a donné naissance à un spectacle avec une tournée au Burkina et la volonté de créer de la rencontre.

La tournée s'est donc construite sur deux temps complémentaires, imbriqués : un temps de rencontre avec les habitants (surtout dans les villages ruraux) et un concert. Une réflexion importante sur les questions

<sup>7</sup> [http://fr.wikipedia.org/wiki/Augusto\\_Boal#Bibliographie](http://fr.wikipedia.org/wiki/Augusto_Boal#Bibliographie)



financières et environnementales a permis de réduire au maximum les impacts sur le milieu et le mode de vie local. En amont du spectacle des forums étaient organisés avec le réseau associatif d'éducation populaire du Burkina. C'était intéressant et ça a donné envie à des jeunes des villages de s'engager dans ce réseau.

Et après ?...

Pourquoi une tournée en Lorraine ?

L'intérêt est de faire partager, d'interpeller sur cette expérience de la rencontre (témoigner du vécu), de la caravane du Burkina Faso. C'est aussi un projet en partenariat avec une équipe d'étudiants du Burkina. Cette expérience est une relation où nous allons recevoir des choses et où eux aussi vont recevoir autrement ; il faut sortir du système du « don humanitaire ».

## DÉBATS

*Est-ce que ces projets permettent de se rapprocher de l'Autre, de le comprendre, de créer du lien ?*

### **L'art outil de valorisation, outil de partage**

Tous les participants viennent avec leur logique, mais par la pratique artistique chacun est obligé d'exister en lui-même, il y a un moment où il faut se mettre en avant ; alors des portes s'ouvrent qui permettent d'ouvrir d'autres portes. L'art est un outil valorisant où l'on s'ouvre au contact de l'autre.

Le fait de produire en commun une création originale demande une organisation. Ici chaque groupe a proposé six morceaux avec une structure musicale, des tonalités liées à chaque culture. A partir de cette base, l'important est de créer du lien, de travailler ensemble,

de faire des choix pour que le spectacle puisse être joué partout. Cela demande à chacun d'évoluer.

*Les spectacles ont-ils un impact, comment sont-ils perçus ?  
Quel est le « retour » ?  
Quelles sont les suites ?*

### **Donner envie : émotion, lien, curiosité**

Dans le cas de Tiiga Fato, les enfants ont aimé le spectacle et en ont parlé autour d'eux, de ce fait ça éveille la curiosité... Un spectacle peut réveiller un territoire. Suite à l'intervention du groupe Tiiga Fato dans les écoles et les collèges, une commune leur a demandé de venir faire le spectacle au village. Il y a eu une grosse mobilisation et beaucoup d'enthousiasme. C'est certainement lié au travail avec les scolaires : les enfants en ont parlé à leur famille qui est venue.

Cette dimension ressort également dans l'intervention d'une participante à l'atelier « Je suis venue pour le mot « environnement » et pourtant ici, on parle beaucoup de lien, de social, etc... c'est surprenant, mais c'est tellement vrai. » Dans le cas de projet de développement local, l'animation ne se situe pas qu'au moment du spectacle. Il doit y avoir une politique d'animation derrière.

Certains spectacles soulèvent des questionnements, suscitent des réactions... L'émotion peut être un bon vecteur pour amener à... Il y a des structures environnement qui font appel au sensible ; le spectacle devient un prétexte pour toucher au sensible, créer du lien avec le lieu.

Ici comme au Burkina, avant les concerts, une rencontre avec la population est prévue. Mais il faut prendre en compte les réalités des villages. Au Burkina : beaucoup d'enfants, et quelques anciens... en France, les publics seront différents : beaucoup de personnes âgées et quelques

jeunes... Donc le spectacle, la tournée, le temps d'échange se travailleront différemment. Au Burkina l'appui du réseau d'une association nationale pour l'éducation et le civisme permettait d'organiser les forums. C'est ce qui a donné envie aux jeunes des villages de participer à la dynamique associative de leur territoire. D'où l'importance du partenariat avec les élus du territoire, les scolaires, les associations...

### *L'art permet-il de dépasser le jugement ?*

#### **Un travail de chaque instant**

Le spectacle ouvre des barrières mais n'empêche pas les jugements : le lien crée, amène des amitiés et des alliances, mais aussi des inimitiés et des dés-alliances.

Le spectacle peut amener une évolution des repères sociaux, aider à en intégrer de

nouveaux. C'est ce que montre l'exemple d'un spectacle mis en place par la Cie Théâtral'Ambic sur un lieu où les Tziganes se retrouvaient. Des joueurs de jazz tzigane ont participé au spectacle. Au début il y a eu un recul de certaines personnes, puis finalement l'approche autour de la musique a permis de s'extraire du jugement.

Pour Tiiga Fato, la question du jugement a déjà été vécue au sein de la caravane des 27 au Burkina. Il y a les aspects artistiques, mais aussi les aspects du quotidien... Tous les membres de la troupe ont dû apprendre, se poser ces questions, chercher à comprendre chaque jour pour ne pas rentrer dans le jugement.

A l'approche de la tournée française se pose la question de comment ça va se passer en France ? Le groupe devra rester en veille sur ses différences et ses cultures ; il peut y avoir des conséquences négatives pour les burkinabè (pas de promesses) ; c'est avant tout une aventure humaine.

## **LES ÉLÉMENTS CLÉS À RETENIR**

Au vu de ces échanges, l'action artistique permet bien de se rapprocher de l'autre.

### **Plusieurs leviers ont été identifiés :**

- elle permet de donner la parole
- elle est valorisante
- c'est un vecteur de création, d'émotion, d'émulation
- elle permet de créer du lien entre les personnes, avec les lieux
- elle permet de faire évoluer les regards
- elle souligne l'importance du partenariat

### **Toutefois plusieurs freins et points de vigilance ont été soulignés :**

- il faut du temps
- rester en veille par rapport au jugement
- l'impact du projet reste difficilement mesurable, mais il faut avoir le souci de sa continuité



## ATELIER 4

### VOLONTARIAT INTERNATIONAL : DÉPAYSEMENT DE LA PENSÉE ET VECTEUR DE SOLIDARITÉ ?

#### TEXTE INTRODUCTIF

Longtemps resté sans véritable statut, le volontariat rencontre depuis une quinzaine d'années une véritable volonté, tant de la part des institutions que des acteurs associatifs, de se voir reconnu et structuré. Il répond également à une forte attente d'engagement de la part de la jeunesse et les demandes de service volontaire à l'étranger sont nombreuses.

La toute récente loi sur le service civique intègre cet aspect en reconnaissant dans ce cadre les différentes formes de volontariats internationaux : VIA (volontariat international en administration), VIE (volontariat international en entreprise), VSI (volontariat de solidarité internationale) et SVE (service volontaire européen). Ainsi, avec la création de l'association France volontaires, de nouveaux objectifs qualitatifs mais aussi quantitatifs ont été avancés : à terme, le chiffre de 15 000 volontaires devrait être approché. Ces nouveaux volontariats internationaux d'échanges et de solidarité (VIES) comprendraient 3 « familles » :

- le volontariat d'initiation et d'échanges pour une première expérience (chantier de jeunes, « voyages » découvertes...);
- le volontariat d'échange de compétences pour enrichir son expérience et apporter un savoir-faire professionnel (mécénat de compétences pour les actifs, missions de professionnels bénévoles retraités...);
- le volontariat de solidarité internationale pour des missions de longue durée sous contrat.

Au vu de ces constats, il apparaît plus que jamais que ces formes d'engagement volontaire et solidaire sont sur le point de vivre enfin un réel essor. Aussi convient-il de nous interroger sur certains points. En effet, à quel signe des temps cette volonté de développement du volontariat nous renvoie-t-elle ? Quelles motivations retrouve-t-on dans l'engagement volontaire international ? Quels apports personnels ou sociétaux permet-il ? Comment une telle expérience peut-elle être valorisée dans l'acte éducatif ? Comment ce type d'actions peut-il être vecteur de transmission. Quel message permet-il ?

#### INTERVENTIONS

##### 🐣 Jérémie CHOMETTE - Association Etudes et chantiers - UNAREC

Jérémie a été volontaire associatif à la délégation nationale Etudes et Chantiers à plusieurs reprises. L'association propose plusieurs types d'activité :

- des chantiers internationaux de jeunes volontaires d'une durée de 2 à 3 semaines, réunissant jeunes et moins jeunes pour travailler sur des chantiers d'intérêt général ;
- des chantiers écoles se déroulant sur des périodes allant de 3 à 12 mois en alternance, à travers plusieurs dispositifs comme le service volontaire européen ou des dispositifs propres avec partenaires européens ;
- des actions de coopération internationale. Etudes et Chantiers organise les actions se déroulant en France et ce sont les partenaires étrangers qui organisent les actions à l'étranger.

La structure d'accueil et la structure d'envoi se mettent systématiquement d'accord sur le projet avant l'envoi des volontaires. 4 objectifs de base (en France ou à l'étranger) :

- la rencontre avec population locale (réelle volonté d'échange)
- la rencontre interculturelle
- une pédagogie liée à la recherche de l'autonomie (notamment des jeunes)
- la relation au travail

Les volontaires vivent souvent des expériences assez fortes, même si elles sont de courte durée. Une première expérience de mobilité et d'expérience internationale de courte durée est proposée avant d'engager un volontaire sur du volontariat plus long. Jérémie a effectué un service volontaire européen : il est parti pendant 6 mois et a travaillé avec des jeunes dans un centre social. Expérience intéressante, notamment en ce qui concerne les questions de transmission et de valorisation d'expérience, car il a été accompagné par un tuteur, a eu des cours de langue, a suivi un séminaire de « milieu d'expérience » (vraie rencontre avec la population), une association d'accueil l'a accompagné pendant la durée de son service.

Toutefois, la question du retour des volontaires après leur mission reste un souci. Les volontaires partent toujours avec un projet mais ils n'en n'ont pas forcément quand leur mission se termine. Etudes et Chantiers a travaillé à la mise en place d'un séminaire de retour. Plusieurs séminaires ont déjà eu lieu mais n'ont pas été concluants, même si l'initiative est bonne, car très peu de volontaires y assistent.

Etudes et Chantiers monte actuellement un réseau de volontariat international, avec l'idée de monter des projets avec des structures européennes, mais aussi entre structures nationales. Le réseau est constitué de 10 associations de 10 pays européens, et chaque association monterait le même projet avec échange de volontaires, éventuellement des équipes tournantes. Un des objectifs est de constituer des équipes européennes de volontaires environnementaux, des jeunes qui viennent de tous pays pour un projet de 3 à 6 mois

avec une entrée travail manuel, une entrée EEDD, et une entrée support à l'association qui accueille. L'idée est encore en projet. Elle devrait mixer plusieurs types de volontariats (services civiques, volontariats européens...).

Ce réseau existait déjà au niveau mondial et a été mis en veille car l'échelle d'intervention était trop grande. L'organisation anglaise à l'origine de ce réseau a souhaité le relancer. Ce réseau formel œuvrera notamment à l'obtention de subventions et fera éventuellement du lobbying au niveau du parlement européen.

Tant pour du court, moyen ou long terme, les principales motivations des volontaires retenus par Etudes et Chantiers sont :

- la volonté de rencontre ;
- la volonté d'être utile (pas dans une logique humanitaire, mais bien dans une logique de relation et d'échange) ;
- un intérêt personnel lié à un hobby ou à une profession (langue, thème, pays...).

### 🐦 Jérémie FLORIMOND - Association française des volontaires du progrès devenue France volontaires, liée au ministère des Affaires étrangères.

Pour devenir volontaire dans ce cadre, le futur volontaire prend contact avec l'association, passe un entretien à la suite duquel il est ou non répertorié dans un potentiel de partants. Si le « candidat » est retenu comme « partant potentiel », il suit une semaine de formation, même si aucune mission ne lui est encore attribuée.

Suite à cette semaine de formation, Jérémie a vécu deux expériences de coopération :

- une première mission au Cameroun en tant que responsable d'un centre de formation professionnelle pour des jeunes villageois en situation d'échec scolaire. L'objectif était de dynamiser la structure et d'apporter une expertise à l'équipe (constituée





d'enseignants dont certains ont une réelle compétence mais d'autres ne sont pas formés). Cette mission de deux ans s'est interrompue au bout d'un an car l'association d'accueil camerounaise ne jouait pas le jeu et restait assez floue quant à son niveau de coopération. Avec le recul Jérémy pense qu'ils étaient uniquement intéressés par sa présence en tant que blanc dans le village qui amenait une espèce de prestige pour l'association, sans réel projet ;

- une seconde mission au Burkina Faso pour s'occuper d'un orphelinat (administration, gestion et accompagnement d'un jeune directeur de 23 ans) afin d'assurer la pérennité du centre, une association parrainée et subventionnée par le Conseil général de Lorraine. Cette fois, il a pu prendre des contacts et des renseignements avant son départ au Burkina et discuter des enjeux et objectifs de sa mission. Suite aux entretiens qu'il a eus en amont avec l'association messine, il partait très confiant au Burkina. Mais là encore il a été confronté à un problème de partenariat : le partenariat entre l'association messine et l'association burkinabè ne se passait pas très bien depuis plusieurs années et un des enjeux cachés de sa mission était d'apaiser les relations, ce dont il a pris conscience sur place. Au bout de 4 mois, Jérémy a été évincé de ses fonctions. Un nouvel échec qui n'aurait pas du être au regard du potentiel financier et humain dont la mission disposait.

### **Questions d'éclaircissement**

*Comment une structure devient-elle structure accueillante ? Qui décide ?*

Ce sont souvent des rencontres d'individus qui engendrent des partenariats entre associations.

*Phase de sélection des candidats : quels critères sont retenus ?*

On propose son profil à l'AFVP, sachant que les profils généralement retenus sont ceux d'étudiants en fin de cycle mais ils recher-

chent également des personnes qui ont de l'expérience pour les missions en Afrique. Jérémy a quant à lui une formation BEATEP et une expérience professionnelle.

### ***N'est-on pas dans une logique de néocolonialisme ?***

Jérémy a eu ce sentiment dans la mesure où la création du centre a été proposée par l'association messine, sans consultation de la population locale et qu'il est d'une dimension un peu démesurée. Il venait apporter une aide, mais a été perçu comme un espion à la solde des français, venu voir ce qui était fait de l'argent.

### ***En quoi a consisté la formation suivie avant le départ ?***

C'est une formation qui permet de réfléchir à son départ, ses motivations. Les intervenants sont issus d'ONG, d'origines diverses. Avec du recul, Jérémy considère que cette formation ne sert pas trop (on leur dit de faire attention aux moustiques, à l'alimentation). Une fois sur place, Jérémy a été confronté à d'autres réalités auxquelles il n'avait pas été préparé. C'est une formation très abstraite pour quelqu'un qui n'est jamais parti en Afrique.

### **🐞 Jérôme VOILLAT- Association française des volontaires du progrès devenue France volontaires, liée au ministère des Affaires étrangères.**

Jérôme témoigne d'une mission d'un an au Cameroun pour l'AFVP pour compléter la mission d'un couple qui était parti pour deux ans et qui n'est finalement resté qu'un an.

L'AFVP a une palette d'interventions très large, c'est pour cela qu'elle avance la pertinence du recrutement sur profil. Elle estime qu'un profil est intéressant en fonction de ce qu'elle développe sur le terrain. L'AFVP est opérateur du ministère des Affaires étrangères pour tout ce qui concerne

le volontariat de solidarité internationale afin de donner une meilleure lisibilité des engagements des Français en terme de solidarité internationale.

Jérôme a été initialement recruté pour une mission de 2 ans et s'occupait de développement rural (développement d'emplois via des micro-entreprises et structuration des agriculteurs, mise en réseau, mutualisation de ressources, recherche de financement). Sa mission s'est terminée plus tôt, car, comme cela arrive de temps en temps en Afrique, il a été confronté à de gros problèmes de conflits entre le maire du village et son conseil municipal, auxquels s'ajoutaient des problèmes de corruption.

Jérôme avait de plus en plus de difficultés pour mener à bien sa mission, et cela lui a fait remettre en cause sa présence car il ne conçoit pas que l'on puisse développer des projets durables si les politiques locaux ne sont pas impliqués. Il est donc parti 7 ou 8 mois avant le terme de sa mission.

Malgré son départ, et l'absence de remplacement pour des questions politiques, le projet a abouti avec l'appui des Nations unies.

## DÉBATS

### *Partenariat interculturel : s'écouter, se comprendre, se respecter... poser les conditions de manière réciproque*

Le processus d'identification des structures locales qui se proposent d'accueillir des volontaires est assez variable. Il peut soit reposer sur une demande venant de France, soit d'associations locales.

Pour vérifier la mission prévue sur place, Etudes et Chantiers réalise un travail d'évaluation avec les partenaires, bénévoles compris. Ils se voient une fois par

an et l'évaluation est ensuite communiquée à l'association d'accueil. Cela permet de poser des conditions de manière réciproque.

Il y a un décalage entre les représentations françaises de ce qu'est une structure associative et les représentations africaines. On est vraiment sur deux mondes différents. La question des compétences se pose quand il s'agit d'aider des structures d'un pays complètement différent en termes de culture, de rythme de vie, de rythme de travail.

Notre passé colonial est très lourd, mais il ne s'agit pas forcément d'un problème de compréhension dû à notre passé, mais d'un problème culturel.

Des compétences, il y en a de part et d'autre, mais les volontaires sont envoyés sans demander l'avis des associations ou autorités locales concernées. Il est normal que cela ne se passe pas toujours bien, car cela engendre des incompréhensions. Les volontaires arrivent, sans connaître les pratiques locales, remettent en cause des fonctionnements et s'étonnent que leurs remarques soient mal perçues.

### *Le volontariat : enjeu financier, investissement professionnel, prétexte à la rencontre, à l'échange...*

Il y a certainement des enjeux financiers liés à l'envoi de volontaires, notamment dans les structures d'accueil. Si elles accueillent un volontaire européen, est-ce que cela débloque des fonds ? Certaines structures d'accueil s'attendent effectivement à ce que la venue de volontaires soit un moyen de récupérer d'autres financements...

Il y a bien des enjeux financiers mais surtout pour l'organisme qui va envoyer des volontaires. L'AFVP est particulièrement offensive et approche les collectivités territoriales pour engager des partenariats.

Ils ont actuellement 5 000 volontaires annuels avec une volonté du ministère d'augmenter ce nombre à 15 000. Cela interroge quand on voit le pourcentage de volontariats qui ne se passent pas bien.

Le fait de vivre dans un premier temps un chantier international permettrait aux volontaires de se préparer un peu avant de s'engager sur un volontariat sur du long terme. C'est ce que font les Peace Corps, aux Etats-Unis, qui partent en stage dans des pays étrangers, alors que les volontaires français partent en stage à Paris. Les Américains sont sur une logique interculturelle, pas sur une logique de mission alors que pour les organismes français c'est avant tout la mission qui importe.

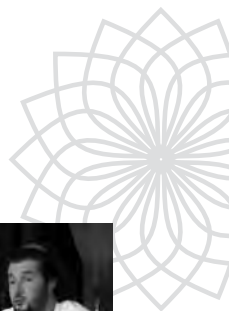
Le volontariat interculturel est très valorisé chez les Américains, ce qui n'est pas le cas en France. Ils voient cela comme un investissement sur des jeunes et parient sur le fait que les compétences acquises à l'étranger vont être mises à disposition des entreprises.

Bien évidemment, il y a ceux qui s'investissent dans un projet et ceux qui voient ça comme des vacances. Il n'y a pas de cadre qui impose de s'investir si l'individu n'en n'a pas la volonté. La mission confiée est un prétexte, l'objet étant de favoriser avant tout la découverte, la rencontre, l'échange.

La question de la professionnalisation des volontaires se pose. Le volontariat commence à être valorisé en France. On incite au volontariat dans les écoles d'ingénieurs car c'est un bonus qui devient très important dans un curriculum vitae. Il est en projet de valoriser le volontariat via la VAE (valorisation des acquis d'expérience). Par ailleurs, les trimestres de volontariat seront probablement pris en compte dans les trimestres de cotisation pour la retraite.

### *Partir pour rencontrer, échanger, ou partir pour « aider » ?*

La question du sens de ces départs est posée. C'est autant un enrichissement pour



celui qui part que pour le pays d'accueil. A partir de cette prise de conscience on change de posture. Cela remet en cause le rapport d'assistance, de colonialisme... Une initiative de développement a plus de chance de réussir si elle est née localement.

Les motivations des témoins présents à cet atelier sont :

- la professionnalisation ;

- la rupture, la volonté de basculer vers autre chose ;
- la volonté de découvrir d'autres horizons, d'autres cultures, d'être secoué, de prendre conscience de la chance qu'il a de vivre en France ;
- vivre quelque chose d'autre, une aventure, sortir d'une société où tout est tracé ;
- se décentrer, renforcer sa connaissance de soi.

## LES ÉLÉMENTS CLÉS À RETENIR

### Les moteurs du départ

- sur compétences ou sur rencontre,
- volonté interculturelle ou projet de professionnalisation.

### L'origine du partenariat, et du projet

- sur la base d'une rencontre avec une personne, une association
- sur la base d'un projet pour lequel on va chercher des partenaires

### Le volontariat

- préparation
- posture du volontaire sur place
- suivi
- valorisation

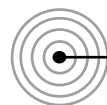
### Le projet local

- implication des acteurs sur place
- pérennisation du projet sur place

### La coopération

- importance de l'approche interculturelle
- question de l'accompagnement : notre présence n'a de sens que si on se pose en tant d'accompagnateur.

### L'identification des enjeux financiers, politiques...



# EN GUISE DE SYNTHÈSE

**ROLAND GÉRARD**

*Co-directeur du Réseau École et Nature*

S'occuper d'éducation à l'environnement, s'imaginer qu'on peut influencer sur la crise écologique et sociale, puis faire un retour de ces ateliers dans l'heure alors qu'ils sont à peine finis, c'est une mission impossible. Nous n'allons pas plaisanter avec cela, avec le sens des mots. Comme disait Camus « Mal nommer les choses, c'est ajouter du malheur au monde ». Je ne ferai pas une synthèse : trop fort pour moi en vingt minutes, sans tout voir.

Je vous propose un survol en faisant état de ma cueillette dans les prés et les champs dessinés par les cercles de vos corps assis. J'ai trouvé quelques jolies fleurs. Ces fleurs, des mots, arrivent, mais avant, sachez que onze personnes ont travaillé sur « oser l'international : de territoire à territoire » : huit hommes et trois femmes ; vingt-trois sur « l'éducation à l'environnement et au développement durable (EEDD) et l'éducation au développement et à la solidarité internationale (EADSI), des écarts de pratique : obstacles ou richesses ? » : sept hommes et seize femmes ; dix-neuf sur « volontariat international : dépaysement de la pensée et vecteur de solidarité ? » : six hommes et treize femmes ; vingt-cinq sur « les actions

artistiques et culturelles comme moyen de se "trouver" » : douze hommes et treize femmes. L'art équilibre les forces yin et yang, semble-t-il. Nous étions soixante-dix-huit : trente-trois hommes et quarante-cinq femmes. Voici la synthèse.

Premier mot : **argent**. J'ai entendu ce mot terrible.



« Eux, ils ont eu dix millions pour faire cent bibliothèques ; nous, rien du tout pour en faire dix. Quelques années plus tard, sur les cent bibliothèques, pas une seule n'existe. Nos dix à nous fonctionnent. »

« Quand on parle de la qualité des projets et que l'argent vient après, c'est le projet qui compte. Si on arrive à trouver de l'argent, on l'utilise. Si on n'en trouve pas, on fait

le projet quand même. » ai-je entendu.

J'ai entendu les transferts d'argent des travailleurs immigrés être comptés dans l'aide au développement de la France. « Papa, tu m'avais expliqué, mais je ne m'en rappelle plus : c'est quoi, le cynisme ? »

**Modestie**. Cela ne nous appartient pas. Nous n'avons rien inventé. Et ils n'ont pas

peur de l'effort. Ils disent même : « Si un seul enfant s'en sort grâce à nos efforts, on a eu raison de bosser. »

**Peuple.** Quelle respiration tout à coup ! J'ai entendu « peuple ». « Ce sont plus des petits projets de peuple à peuple que de territoire à territoire. » Et je reviens à Danton à l'Assemblée en 1792 : après le pain, l'éducation est le premier besoin du peuple, repoussant au loin le mot « public » qui fait « blic », à la fin surtout... N'oublions pas que certains ont dit dans les mêmes périodes que le peuple est souverain. Donc si quelques-uns trouvent qu'en ce moment, nous n'avons pas de souverain, qu'ils se demandent d'abord si nous avons un peuple.

**Le temps.** Là, je suis obligé de rapporter l'affaire des 25 000 ans. J'ai appris aujourd'hui que 25 000 écoles ne fonctionnent pas normalement au Maroc. L'association qui était présente s'occupe d'une école par an. Oui, vous avez compris, et l'Europe l'a tout de suite compris : cela fait 25 000 ans de travail. Nous allons saluer ici le courage du roi Mohammed VI qui a dit du boulot de son père que le Maroc avait perdu cinquante ans. Oui, il faut faire autrement.

J'ai également trouvé le mot « **acoustique** » dans le groupe artistique, qui rimait avec le mot « écologique ». Mais je me suis demandé s'il y avait quelque chose qui ne rime pas avec « écologie ». C'est un peu comme les droits de l'homme finalement, qui devraient rimer avec toute chose.

Le mot « **levier** ». Quels leviers pour passer à un autre niveau ? J'ai entendu plusieurs fois dans les groupes la question du levier d'action.

Ensuite, j'ai entendu du côté des artistes : « Nous sommes dans la solidarité militante. On dit aux gens : "Réveillez-vous !" C'est un combat contre l'obscurantisme. »

J'ai entendu parler deux fois, et cela m'a touché, du mot « Zoé ». J'ai entendu parler de l'autre monde de Zoé. Ceci a évoqué quelque chose en moi.

J'ai également vu que nous étions dans l'**écoute** dans tous les groupes où je suis allé, une écoute réelle, forte, presque palpable par moments.

J'ai entendu que nous étions dans une convergence : je l'espère.

Pour conclure : il a été plusieurs fois question de **beauté**, et je veux rappeler ce mot de Simone Weil : « La beauté, c'est ce qu'on ne veut pas changer. » Eh bien, voilà, quand j'ai vu ces ateliers, je me suis dit qu'il n'y avait pas grand-chose à changer dans ce genre de travail. Alors, on continue. Merci !

# CLÔTURE

**JEAN-MARIE PELT**

*Président de l'Institut européen d'écologie*

Bonsoir chers amis, et merci de m'avoir invité à passer une partie de cet après-midi avec vous, dans cette maison qui est une maison mixte puisque ce sont la mairie – et je salue notre ami René Darbois qui est l'homme de la maison – et l'Institut d'écologie qui vous invitent également.

On m'a demandé de vous parler d'éducation à l'environnement. En matière d'environnement, c'est pratiquement la question essentielle, car l'éducation est ce qui produit la culture. Et si nous voulons aboutir à un changement profond de culture, donc de société, c'est par l'éducation qu'il faut commencer. Nous avons été très attentifs ici à cette question, parce qu'il nous a toujours semblé qu'il fallait donner la priorité aux enfants dans la mesure où ce qu'ils acquièrent tôt dans la vie reste acquis toute la vie. Malheureusement, l'inverse est vrai aussi : si vous recevez peu pendant votre petite enfance, vous serez, durant toute votre vie, frustré d'un certain nombre de choses, et vous aurez du mal à vous accrocher à des motivations et à des convictions parce que celles-ci se construisent très tôt.

Il y a trente-cinq ans, nous avons imaginé de créer dans les cours des écoles maternelles de la ville – il en existe une quarantaine – des petits jardins pour les petits enfants. Cette idée marche bien, et c'est le service des espaces verts qui gère les petits jardins avec les petits enfants. Bien entendu, ces derniers font les plantations, sèment les graines, plantent des bulbes et voient pousser leurs petits jardins. Il est donc très important pour eux de voir ainsi le rythme de la nature, qui n'est pas celui de la vie de la

ville, bien sûr. Cela pose une question : quand les fleurs s'épanouissent, ce sont les grandes vacances. Il faut donc être en cheville avec les concierges pour entretenir le jardin durant cette période, de sorte que lorsqu'ils reviennent à la rentrée, les fleurs ont donné des fruits et les enfants font les récoltes. Nous avons développé cette idée pas seulement à Metz, mais dans de nombreuses villes. Beaucoup de communes en France ont donc suivi ce projet qui partait de notre ville et de notre maison. Puis nous l'avons enrichi en donnant dans les écoles maternelles des spectacles de marionnettes. Nous avons écrit, avec mon collaborateur Franck Steffan, une histoire, un conte : « le conte des Biosons ». Ce sont des petits personnages qui se cachent dans le sol des jardins, et qui sont de combine avec le petit-fils du jardinier. Nous racontons l'histoire d'un monstre qui veut abîmer le jardin – c'est un bulldozer –, et comment les enfants finissent par le sauver avec les Biosons. Les enfants sont très intéressés par ce conte, parce qu'il se passe en trois parties, et que nous allons trois fois à l'école – une fois tous les quinze jours trois fois de suite. Ils attendent donc la suite, et il y a du suspense dans l'histoire. Nous l'avons fait surtout à Metz, mais aussi dans d'autres communes de Lorraine. Le programme est en panne cette année, car la personne qui le gérait a dû quitter son mari en catastrophe et a été nommée dans le Midi. Je pense que nous allons le relancer avec une autre équipe.

Nous avons également pensé aux grands, aux lycéens en particulier, auxquels nous pouvons déjà nous adresser comme à des adultes. Pour eux, nous avons inventé des films. Nous en avons réalisé dix sur tous

les sujets majeurs de l'environnement : la qualité de l'air, de l'eau, des sols, le bruit, l'écologie urbaine, le développement durable, ses valeurs, etc. Ces films sont sponsorisés soit par des associations soit par des entreprises. Ensuite, ils passent dans les lycées de trois académies : celles de Paris, Dijon et Nancy-Metz, et sont diffusés par les centres régionaux de documentation pédagogique. Ce projet a bien marché puisque, maintenant, nous sommes en panne de films et qu'il faut en réaliser d'autres. Ces films sont très simples : il s'agit d'une conversation avec Franck Steffan qui est très orienté vers la pédagogie. Voilà ce que nous avons fait ici, dans cette maison, en matière d'éducation à l'environnement.

J'ai eu une très grande déception, et je dois vous la confier. En effet, lors du Grenelle de l'environnement, j'ai énormément insisté sur l'éducation à l'environnement, et j'étais assez seul d'ailleurs. J'ai été frappé par le fait que cette préoccupation n'était pas très présente dans le Grenelle. Cela a donné une phrase dans le discours que Nicolas Sarkozy a prononcé le 25 octobre à la fin du Grenelle de l'environnement : il faudra développer l'éducation à l'environnement. Je me suis dit que c'était repris. Quelques mois plus tard, il a été annoncé qu'une nouvelle discipline serait introduite dans les écoles primaires. Je m'en suis grandement réjoui, et je me suis dit que cela avait marché, mais non ! C'était l'initiation à l'art moderne ! Alors, j'étais un peu déçu, bien que dans notre ville, l'art moderne soit très important, car nous allons inaugurer dans peu de temps l'annexe de Beaubourg, le centre Pompidou de Metz qui sera tout à fait orienté vers l'art contemporain.



Je pense néanmoins que l'éducation à l'environnement doit être aussi très largement menée par les associations. En effet, elles sont sur le terrain. Dans les écoles, cela n'est pas désespéré, car de très nombreux professeurs de SVT sont très orientés vers l'écologie et font du très bon travail avec leurs enfants, sauf qu'ils sont tenus à des programmes extrêmement précis et qu'ils ne peuvent pas trop s'en éloigner. Lors d'un congrès des professeurs des sciences de la vie et de la terre de l'académie de Clermont-Ferrand auquel ont assisté 250 personnes, une dame s'est levée et a dit : « Ne croyez pas que

c'est "sciences de la vie et de la terre" ; c'est "sciences du virtuel et de la technologie". » Ils déploraient par là qu'il n'y a pas assez de place pour la vraie nature dans leurs programmes, c'est-à-dire celle qu'on voit quand on y va. Et effectivement, les technologies de l'information et le virtuel jouent un rôle à mon avis trop grand. J'ai été frappé, car ce point de vue était celui de pratiquement toute l'assemblée. Ils avaient envie de pouvoir présenter à leurs élèves

des animaux, des plantes, des milieux, de sortir davantage, ce qui est devenu très difficile dans les écoles pour des raisons de sécurité, comme vous le savez. Mais je crois qu'il existe une forte demande de nature au niveau de la pédagogie et de l'éducation, et là, des symbioses entre le monde officiel de l'éducation, c'est-à-dire l'Éducation nationale, et l'ensemble des associations peuvent s'organiser. Je pense que vous pouvez aller dans ce sens-là, peut-être avec le souci d'aller vers le concret localement, puisqu'on dit que l'écologie est une pensée globale et des actions locales. Si par exemple, vous partez de cette maison avec l'idée de créer



dans vos communes des petits jardins pour les classes de maternelles et de dire cela à vos élus, les élus verts seront tout de suite d'accord, et je sais par expérience – René Darbois ne me contredira pas – que ceux-ci savent habituellement bien convertir leurs mairies et ont une grande efficacité dans les municipalités. Ce projet est très facile à monter, et peut être réalisé à peu de frais. Il faut mobiliser aussi – nous l'avons fait à Metz, et cela marche très bien – les espaces verts. Il faut que vous sachiez également – et peut-être cela sera-t-il nouveau pour vous – que les espaces verts, sur le plan national, fonctionnent bien sûr en association et ont une charte où il est écrit qu'ils n'utilisent pas de pesticides. Comme les espaces urbains et périurbains représentent environ 10% des superficies, ce sont 10% des superficies qui ne sont donc pas contaminés par ces produits chimiques, dont nous apprenons malheureusement chaque jour davantage qu'ils posent des problèmes de santé très importants et qu'ils jouent un rôle désastreux sur la biodiversité. Cela aussi, nous l'apprenons très tôt aux enfants. Peut-être faut-il vous dire que dans les espaces urbains, il y a beaucoup plus de biodiversité que dans les espaces ruraux. Des études précises ont été menées sur ce sujet à Berlin et à Munich qui sont des villes très vertes, plus vertes que nos villes françaises. Berlin est beaucoup plus grande que Paris et compte moins d'habitants, mais il y a énormément de verdure et beaucoup plus de papillons par exemple que dans l'environnement agricole. C'est pareil à Munich. Le fait que la biodiversité soit beaucoup plus importante est également lié à l'existence de beaucoup d'agriculture biologique autour de ces villes. Les sols ne sont donc pas contaminés ; par conséquent, l'eau des nappes souterraines est pure. Quand l'eau est pure, il n'est pas nécessaire de construire des usines de purification de l'eau. Des économies importantes sont donc réalisées car, naturellement, tout se tient. Voilà le genre d'histoire qu'il faut raconter aux enfants. En effet, ceux-ci adorent qu'on leur raconte des histoires. Nos enfants sont différents de moi, parce qu'ils sont très branchés techno-

logie ; moi, pas : je m'y suis adapté juste ce qu'il faut pour travailler. Mais eux, oui. Ils sont très branchés technologie. Je dis parfois qu'ils sont hermétiquement musicalisés avec les baladeurs, et « technologisés » avec les engins dans la main. Et ils sont éloignés de la nature, bien qu'ils soient tous pour la nature et pour l'écologie. Ceci est extrêmement frappant. Je vais dans d'innombrables lycées, et la tonalité est la même partout : ils sont preneurs d'écologie, oui, tous. Mais en même temps, ce qui me frappe beaucoup, c'est qu'ils sont loin de la nature. La semaine prochaine, je me rendrai au conseil général de mon département de cœur : l'Allier, où j'ai passé six ans de ma toute petite enfance pendant la guerre. C'était l'Auvergne profonde, et nous étions immergés dans la nature. Les enfants vivaient dans les arbres où ils faisaient des cabanes, jouaient à cache-cache dans le foin, allaient garder les vaches, glanaient les moissons, etc. Nous vivions complètement dans la nature, ce qui n'est plus le cas du tout. Une question très importante se pose donc : comment faire pour réintroduire la nature vraie dans la vie de nos enfants ? Un mouvement se dessine et est important. En juillet, je me rendrai au congrès national des scouts de France à Bordeaux, et ce sujet y sera abordé. Ils rencontrent, en effet, des problèmes avec la sécurité, car quand un enfant monte dans un arbre, on appelle le SAMU, les pompiers, l'adjoint, le maire ; bref, c'est un branle-bas de combat extraordinaire de peur que l'enfant ne tombe. Dieu sait que j'ai passé des journées entières à faire des cabanes : je ne suis jamais tombé, et je n'ai jamais vu un enfant tomber. Si l'un d'eux tombe, c'est la nature aussi : il se casse une jambe, et on la répare, même s'il vaut mieux qu'il ne se la casse pas. Nous devons retrouver cette proximité. Je pense que c'est très important. Ici, le travail des associations, qui est un travail de terrain, est tout à fait essentiel, et il faut que les associations puissent emmener des enfants, et pas seulement les scouts. J'ai appris avec satisfaction, dans une autre réunion de scouts cette fois organisée au Sénat, qu'ils sont de plus en plus nombreux en

France, et c'est tout à fait réconfortant. Ils sont attelés à une tâche d'éducation où la nature joue un rôle capital, et c'est très bien qu'il en soit ainsi.

Pour terminer, je voudrais vous donner deux exemples d'histoires qu'il est possible de raconter aux enfants. La première est amusante. Darwin avait remarqué que le trèfle qu'on cultivait beaucoup en Grande-Bretagne était difficile à polliniser par les insectes parce que les fleurs sont fermées. Il fallait donc des insectes un peu « bulldozers » pour pouvoir les polliniser : c'étaient les bourdons. Ils tapent un grand coup sur la fleur qui s'ouvre, ils se mettent du pollen partout, vont taper sur une autre fleur et y amènent le pollen. Darwin a donc dit que s'il n'y avait pas de bourdons en Angleterre, il n'y aurait plus de trèfle. Il a ajouté que les bourdons sont menacés par les mulots, car ceux-ci les mangent. S'il y avait beaucoup de mulots en Angleterre, cela serait dramatique, car il n'y aurait plus beaucoup de bourdons, et les récoltes de trèfle en seraient menacées. Mais il a noté que les mulots ne pourraient pas proliférer parce qu'il y a beaucoup de chats en Angleterre. Les chats mangent les mulots ; ces derniers ne peuvent donc pas manger les nids de bourdons ; par conséquent, les bourdons sont nombreux, et le trèfle aussi. Il en déduit donc que la récolte de trèfle est liée à la quantité de chats présents en Angleterre. D'autres ont continué à filer la métaphore, disant aussi que les chats sont très nombreux en Angleterre, car les vieilles dames très amoureuses de leurs chats y sont nombreuses. Il paraît d'ailleurs que cela reste vrai aujourd'hui, et qu'il y a plus de chats en Angleterre que dans aucune autre des vingt-sept nations de l'Union européenne. Ils se sont ensuite amusés à filer la métaphore en sens contraire : ils sont partis du trèfle et se sont demandés à quoi il sert. Il sert naturellement à nourrir les vaches. C'était l'époque où Appert a inventé les conserves et où, grâce aux conserves, la nourriture des marins a été totalement modifiée – ils amenaient, en effet, sur les bateaux, des

boîtes de corned-beef. Ils se sont alors dit que dans les cas de forte récolte de trèfle, les conserves de corned-beef sont très nombreuses sur les bateaux, ce qui renforce la puissance déjà considérable de la marine anglaise. Et si celle-ci est extrêmement puissante, cela voudra dire qu'il y aura beaucoup de marins sur les bateaux. Mais vous savez bien que la Royal Navy n'emmenait pas des femmes sur les bateaux ; n'y embarquaient que des hommes. Donc plus il y avait de bateaux, plus il y avait d'hommes, plus la marine anglaise était puissante, moins il y avait d'hommes en Angleterre, plus il y avait de femmes seules, plus elles aimaient leurs chats, plus il y avait de chats, moins il y avait de mulots, plus il y avait de bourdons, plus il y avait de trèfle, plus il y avait de vaches, plus il y avait de corned-beef, plus il y avait de marins, plus il y avait de dames seules, etc. Ça tourne. Quand vous racontez cela aux enfants, ils comprennent tout de suite.

Afin qu'ils comprennent la transversalité de l'écologie et comment fonctionnent les cycles écologiques, vous devez ensuite leur raconter une histoire vraie. En effet, là, ils ont ri, et ils ont cru que c'était une histoire qu'on leur racontait. Cette histoire peut maintenant être déclinée en vérité. Il en existe une très belle que j'ai découverte en écrivant mon dernier livre : Les Dons précieux de la nature, dans une publication de mon ami Yvan Le Maho, qui est un des meilleurs spécialistes de la biodiversité. Il raconte l'histoire suivante. En Alaska, il existe des loutres qui sont protégées depuis assez longtemps. On s'est aperçu que les populations de loutres se sont complètement effondrées. Les écologistes scientifiques en ont cherché la cause, et l'ont facilement découverte : c'étaient les orques. Ces derniers sont des carnivores marins extrêmement puissants dans leur capacité de prédation. Si on me demandait de citer l'archétype du prédateur, je choisirais l'orque. Pourquoi les orques se sont-ils subitement mis à manger les loutres ? La réponse était très simple : parce qu'il n'y avait plus de poissons. Cette



région, qui était poissonneuse, ne l'est plus du tout. Les orques ont donc changé leur régime alimentaire et se sont mis à manger les loutres ; il n'y en a donc pratiquement plus. Or les loutres mangeaient les oursins, mais comme il n'y avait plus de loutres, les oursins ont proliféré. Les oursins proliférant mangent les algues, dont les populations ont été par conséquent terriblement réduites. Mais vous le savez bien, ce sont dans les populations d'algues fixées au fond de la mer, sur la zone de balancement des marées, que se fait la fécondation, que se développent les alevins, les petits crustacés, les petits mollusques, que toute la vie biologique de la mer se met en quelque sorte en route. Si ce milieu complexe à base d'algues n'existe pas, alors la vie marine ne se régénère pas, les alevins ne grandissent pas, et ils meurent petits. Cela ne donne pas de poissons, donc au début de la chaîne, les orques n'en trouvent plus. Par conséquent, ils mangent les loutres, qui mangent les oursins, qui ne mangent plus les algues. Les algues ne se nourrissent plus, et les poissons disparaissent : la même histoire tourne. Il faut leur expliquer cela, car alors ils comprennent que c'est ainsi que fonctionne la nature. C'est le secret de l'écologie. Cela ne s'apprend ni en biologie végétale ni en biolo-

gie animale, mais en écologie. J'ai raconté cette histoire dans Les Dons précieux de la nature, et je la trouve belle. Il en existe d'autres du même genre, mais celle-ci parle beaucoup. Il est très important pour l'éducation des enfants, surtout des petits, de leur raconter des histoires. C'est le seul moyen que nous ayons pour échapper au virtuel. Pour échapper à la passion du virtuel, il faut leur donner la passion des histoires. Je vous laisse donc trouver ou inventer des histoires, des contes écologiques, et partir à la découverte non seulement de la nature, mais aussi des enfants quand ils sont dans la nature.

Un texte de l'Éducation nationale datant de juillet 2004 préconise que soit enseigné le développement durable dans les lycées et les collèges. Mais cet enseignement n'est pas affecté à une discipline particulière. Ce texte voudrait que le concept de développement durable soit mis en valeur dans l'ensemble des disciplines. Ce n'est pas idiot, mais cela ne se fait pas dans le concret. Ceux qui le feront sont évidemment les professeurs des sciences de la vie et de la terre en priorité, et peut-être aussi les enseignants de géographie. Voilà, je vous donne la parole, mes bons amis.

# ÉCHANGES AVEC LES PARTICIPANTS

## 🐾 Intervention de la salle

*Vous soulignez la cruauté des orques. Lorsqu'on raconte une histoire, ne devons-nous pas également prêter attention aux mots que nous utilisons ?*

## 🐾 Jean-Marie PELT

C'est une très bonne question, parce que nous avons également étudié la nature comme étant la loi de la jungle, celle du plus fort, le *struggle for life*, et cette vision de la nature qui remonte au XIX<sup>e</sup> siècle est une vision où la nature n'est que cruelle. Elle ne serait donc que compétitive. Nous avons appliqué ce modèle à la société – du coup, le mot « compétitivité » rencontre le succès que vous voyez : on parle de guerre économique, de lutte sociale, de combat politique ; tout le vocabulaire est basé là-dessus dans nos sociétés ; dans le marxisme, c'était la lutte des classes, et dans le libéralisme, c'est la concurrence où on met son concurrent le nez par terre. Dans la nature, il existe bien sûr l'autre pan, qui est la coopération, soit la symbiose, le mutualisme, dont on s'aperçoit que cela existe aussi dans la société. Il existe l'économie solidaire, les coopératives, les ONG, les associations, ces petits morceaux de la solidarité, dont on parle peu mais qui sont très présents et qui réparent d'ailleurs les dégâts que cause le monde de la compétition – c'est ce que font par exemple les Restos du cœur ou Emmaüs qui ramassent les pauvres tombés du chemin. Vous avez raison : il ne faut pas le dire aux enfants. Il faut dire qu'ils mangent les loutres. Mais j'ai dit cela, car j'ai en tête un film sur les orques que j'ai vu récemment lors d'un festival des sciences de l'environnement, près d'Angers. Les photos étaient ter-

rifiantes. Il y avait une dureté dans ce film qui m'avait fortement ébranlé, et je me suis rappelé que Darwin a souvent dit que la nature est horrible. Elle n'est pas seulement horrible, évidemment non. D'ailleurs, à l'époque de Darwin, un Russe du nom de Kropotkine a publié un livre intitulé *L'Entraide*, réimprimé en France il y a trois ou quatre ans donc disponible en librairie. Kropotkine est l'envers de Darwin, car il montre tout ce qui relève de la coopération dans la nature. C'était la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, et le livre n'a rencontré aucun succès parce que qui voulez-vous qui parle des Russes ? C'est comme si maintenant vous allumiez votre poste de radio après être monté dans votre voiture et que vous entendiez de la musique russe : il y a une chance sur un milliard. En revanche, vous entendrez brailler la musique américaine comme tous les jours, puisque nous sommes dans la culture américaine mondialisée. Ce livre était très intéressant, car il donnait tout le versant coopératif de la nature. Et si le « mangez-vous les uns les autres » existe dans la nature, le « aidez-vous les uns les autres » existe aussi : ce sont les solidarités, les symbioses, les coopérations, le mutualisme, etc. Ce mot n'est donc pas à utiliser : vous avez raison.

## 🐾 Intervention de la salle

*Vous avez précédemment évoqué le parc de Munich, le fait qu'il est magnifique et qu'il a redéveloppé une biodiversité qui a permis de disposer de cultures bio autour de la ville. Je me suis rappelée avoir vu ce parc il y a une vingtaine d'années. Je trouve finalement qu'il s'agit d'un très beau retour des choses, car ce parc a été entièrement fait sur les décombres de la guerre. Un malheur très grand, puisque cette ville a subi de*

*terribles bombardements, a donc donné vie à un parc, puis à de la beauté et de la biodiversité. C'était simplement une remarque.*

### 🐼 Jean-Marie PELT

Il est possible de faire des parcs ailleurs que sur des lieux ayant connu la guerre. Par ailleurs, après la guerre, il y a eu des fleurs. Cela prouve que tout n'est pas perdu. Nous sommes aussi, sinon en guerre, du moins, en tous les cas, en effort pour accoucher d'un autre monde un peu différent de celui très dur dans lequel nous vivons, et nous pouvons rêver à ce qu'un jour, effectivement, fleurissent les idées de coopération qui nous sont communes et nous sont chères. C'est ce à quoi nous nous employons. Vous avez évoqué Munich. Les Allemands sont plus écologistes que nous pour la nature. Un homme politique allemand en campagne électorale – mais pas seulement depuis qu'existent les Verts ; depuis bien avant, depuis toujours – prévoit toujours sur le tract distribué lors de la campagne une rubrique « in Natur schultz », soit « la protection de la nature ». J'ai reçu dans ce grand grenier M. Tœpffer qui était le patron de tous les parcs nationaux allemands – il est mort à l'âge de cent ans ; comme quoi la nature l'a entretenu. Les Allemands sont plus avancés que nous sur ce terrain, ils font mieux que nous, mais ils ont aussi une approche de l'écologie très allemande, c'est-à-dire qu'ils font ce qu'on appelle de la « démécologie », de l'écologie démographique. Ils comptent. Mon collègue Müller, qui a longtemps été professeur d'écologie à Sarrebruck et qui se trouve maintenant à Trèves, peut vous dire qu'à Sarrebruck, il y a 23 484 rats à telle date. Quand je lui demande combien il y en a maintenant, il prend sa règle à calcul, et il sait à quelle vitesse les rats font des bébés. Il dit pareil pour chaque espèce de papillons et pour les chauves-souris. Les Allemands ont donc une connaissance extrêmement affinée du milieu naturel. Ils

savent pratiquement où pousse chaque fleur. Nous avons suivi cette approche avec beaucoup de retard. C'est pour cette raison qu'ils nous ont tant taquinés avec le programme Natura 2000 qui a été adopté par l'Union européenne en l'an 2000 pour protéger les espaces et les espèces. Les Français avaient un épouvantable retard, et étaient les cancre de la classe, et les Allemands poussaient pour que nous avançons. Nous leur devons d'avoir fait des efforts en écologie pour bien connaître les milieux et les populations qui les peuplent. Ils sont également plus avancés que nous en matière de développement durable. Vous êtes à la frontière sur ce sujet. Ils sont plus en avance que nous sur les énergies renouvelables, notamment sur le solaire, l'éolien et la méthanisation des déchets organiques.

### 🐼 Intervention de la salle

*Vous dites qu'il faut raconter des histoires aux enfants. Pouvons-nous raconter ces mêmes histoires aux adultes, ou devons-nous en trouver d'autres pour qu'ils les écoutent ?*

### 🐼 Jean-Marie PELT

Non, car dans l'adulte, il y a l'enfant qui sommeille, de sorte que si vous racontez cette histoire aux adultes, ils écoutent aussi. La preuve, c'est que vous les écoutez, et j'ai remarqué que ces histoires avaient l'art de vous intéresser.

### 🐼 René DARBOIS

Si on raconte les mêmes histoires aux adultes, pensez-vous qu'ils les croiront vraiment ? Des choses fonctionnent, et d'autres moins. Je crois forcément à l'éducation. C'est cela qui peut pérenniser les idées. Autrement, c'est du coup par coup, et nous n'avancerons pas très vite. Quand la ville de Metz a décidé de ne plus utiliser de pesticides, la première réaction des gens a été de dire que la ville était sale. Bien entendu, des pe-

tites herbes poussaient entre les pavés. La nature reprenait enfin ses droits sur le macadam. Et j'ai reçu quelques courriers – car lorsque quelque chose va mal à Metz, c'est souvent l'écolo qu'on vient voir, même si ce n'est pas dans sa délégation. C'était donc à moi que les gens écrivaient pour dire que la ville était sale depuis mon arrivée. Il a fallu expliquer – et je dois dire que ça vient ; ça vient même vite car au bout de deux ans, les gens ont parfaitement compris qu'aujourd'hui, il est possible de vivre dans une ville avec de l'herbe entre les pavés. Autre exemple tout récent : nous réalisons beaucoup de choses dans cette ville sans faire beaucoup de réclames, comme dans d'autres villes, mais cela laisse souvent les gens sans réaction, et pourtant, c'est important. Nous enlevons un arbre, parce qu'il est mort ou qu'une piste cyclable sera tracée. Là, je reçois des centaines de courriers me demandant pourquoi nous enlevons des arbres. Nous voyons bien qu'il y a des choses intéressantes à faire, mais qui ne paient pas en termes de communication parce qu'on ne les voit pas. Ainsi, abaisser la vitesse est important. Quand je tente d'apaiser la circulation, de faire qu'il y ait moins de bruit, que moins de pétrole soit consommé, j'espère être dans mon rôle ?

🐦 **Jean-Marie PELT**

Oui.

🐦 **René DARBOIS**

Vous me rassurez. Est-ce plus important que d'enlever un arbre mort, etc. ? Il y a parfois en éducation des choses qu'il faut encore expliquer. Il est normal d'enlever un arbre de temps en temps quand il est mort.

🐦 **Jean-Marie PELT**

Pas toujours, René. Dans le jardin de l'évêché se trouvait un orme célèbre qui était classé monument.

🐦 **René DARBOIS**

Celui-là, il ne faut pas l'enlever.

🐦 **Jean-Marie PELT**

Il est mort. La question s'est alors posée : un arbre mort peut-il être un monument ? Les Affaires culturelles en ont discuté à l'infini, et cela a fini par un coup de téléphone chez moi. On m'a demandé de trancher : un arbre mort est-il un monument ? J'ai dit que les monuments sont pratiquement tous morts, et que ce sont des monuments aux morts. Donc l'arbre mort est un monument mort. Mais cela n'a pas réglé le problème. René dit quelque chose de très important : nous devons changer la culture. L'herbe n'est pas sale. Dans mon jardin, j'ai des roses trémières, et lorsque j'écris mes livres, elles sont à côté de moi. Les abeilles viennent s'y poser. L'été dernier, trois ont été s'installer frauduleusement dans le champ de pommes de terre. La jardinière est venue me dire qu'elle allait les arracher, car elles n'étaient pas à leur place. J'ai dit : « Surtout pas ! » Nous devons nous habituer à un peu de nature sauvage autour de nous. Nous devons l'admettre petit à petit, alors que, jusqu'à présent, nous avons adopté le jardin à la française. Le jardin à la française, c'est très beau, mais nous n'allons pas mettre toute la nature à la française, ce n'est pas possible ; et même pas tous les jardins d'une ville, car certains ne s'y prêtent pas du tout. René Darbois vient d'évoquer les zones de circulation apaisée à 20 km/h – j'en ai parlé au journal La Montagne durant une demi-heure ce matin, vous faisant ainsi de la publicité. De la même manière, j'ai trouvé que vous aviez fait quelque chose de bien : faire des jardins avec beaucoup de biodiversité. J'ai été hospitalisé cet été pendant deux mois et demi. Quand je suis revenu, j'ai vu ces beaux jardins, et j'ai adressé une lettre à Mme Wolezinski pour lui dire que c'était vraiment très bien. Nous avons essayé de faire des jardins diversifiés, qui ne donnent pas l'impres-

sion que tout est taillé et bien rigide, où c'est beau et souple. Il faut également être gentil avec les petits poa, les herbes qui poussent entre les pavés, car comme je dis, on a toujours besoin d'un petit poa chez soi.

### 🐞 *Intervention de la salle*

*Vous avez dit plusieurs fois que pour changer de comportement, il faut changer de culture. Que signifie « changer de culture » en deux secondes ?*

### 🐞 **Jean-Marie PELT**

Si vous voulez une réponse brutale, il faut sortir du capitalisme parce qu'il est trop brutal. Il faut aller vers un système solidaire, vers une économie solidaire : c'est possible. Cette maison est appuyée par toute une série de réseaux d'économie solidaire. Nous travaillons dans cette direction avec la MAIF — je me suis rendu à une réunion de la MAIF à Châlons-sur-Saône avant-hier soir, à laquelle assistaient mille personnes et où j'ai prononcé un très beau discours pour dire qu'ils étaient dans le juste puisqu'ils sont des assureurs militants : ils étaient encore plus contents quand j'ai eu fini. Le capitalisme est dévoyé et est devenu pervers. Ou bien il change, ou bien il disparaît.

### 🐞 *Intervention de la salle*

*J'habite dans un petit village de Lorraine, entre Toul et Pont-à-Mousson, où nous avons eu des questionnaires de l'ANDRA, l'année dernière. Les questions qu'il contenait étaient assez gênantes, car elles concernaient la récupération de déchets dont personne ne veut. Cela pose un sacré problème car si un village ne les veut pas et si le village voisin les accepte, les effets en sont aussi importants dans le village qui les a refusés. Par ailleurs, au moment du vote relatif aux illuminations de Noël, on se demande ce qu'on ajoute — je parle d'un village, car toutes les sensi-*

*bilités y sont concentrées, alors qu'elles sont plus diluées dans une ville. Quels sont les outils permettant d'aller plus loin sur des sujets complexes en termes d'éducation ?*

### 🐞 **Jean-Marie PELT**

3 000 communes françaises ont été retenues pour les déchets radioactifs à longue vie, et ils n'arrivent pas à trouver des sites à cause d'une contagion potentielle entre communes voisines. J'étais très surpris, lors de cette consultation de l'ANDRA, que le nucléaire continue à faire très peur. Cela m'a étonné. Je pensais, connaissant bien le monde politique, que les euros qui tombent quand on accepte ce genre d'équipement feraient plier un certain nombre d'élus. Or cela n'a pas l'air d'être le cas. Il existe donc une réticence très forte. Une question m'a été récemment posée : admettons que ce que souhaite Nicolas Sarkozy en matière nucléaire se passe. Il a été nommé l'homme le plus « nucléairophile » du monde ; il l'est d'ailleurs. Il mettrait des centrales nucléaires dans le monde entier, y compris au Burkina Faso. Si cela se produisait — ce qui ne se produira pas, car c'est technologiquement impossible —, dans cent ans, les jeunes diraient que leurs arrière-arrière-grands-parents ont anéanti l'atmosphère et le climat avec les gaz à effet de serre, et toute la Terre avec la radioactivité. Je vous dis cela, car j'ai rencontré ces derniers jours Dominique Enquin qui a terminé un film pour Arte sur l'ancienne mine d'uranium du Gabon. Il m'a dit des choses terrifiantes, à savoir qu'ils ont tous le cancer. La question du nucléaire est très préoccupante, et nous ne pouvons pas aller vers le « tout nucléaire ». C'est absolument impossible.



# LEXIQUE

**AAPPMA** - Association agréée pour la Pêche et la Protection du Milieu aquatique

**ADEPPA** - Association départementale d'éducation populaire et de plein air

**AFVP** - Association française des volontaires du progrès

**ALPAM** - Association lorraine pour la promotion d'activités musicales

**AMAP** - Association pour le maintien d'une agriculture paysanne

**ANDRA** - Agence nationale pour la gestion des déchets

**ATD** - Aide à toute détresse

**ATTAC** - Association pour la taxation des transactions financières et pour l'action citoyenne

**ATSA** - Action terroriste socialement acceptable

**BEATEP** - Brevet d'État d'animateur technicien de l'éducation populaire

**BNB** - Bonheur national brut

**CAJT** - Contrat d'animation jeunesse territorialisée

**CCFD** - Comité catholique contre la faim et pour le développement

**CEDD** - Conseil en environnement et développement durable

**CLID** - Centre lorrain d'information pour le développement

**CPIE** - Centre permanent d'initiative pour l'environnement

**CPN** - Club connaître et protéger la nature

**CSCTE** - Centre social et culturel Thionville Est

**DAL** - Droit au logement

**DD** - Développement durable

**DRJSCS** - Direction régionale de la jeunesse, des sports et de la cohésion sociale

**EADSI** - Éducation au développement et à la solidarité internationale

**EEDD** - Éducation à l'environnement vers un développement durable

**FAO** - Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture

**FCPN** - Fédération des clubs connaître et protéger la nature

**FN** - Front national

**FSM** - Forum social mondial

**GRAINE** - Groupe régional d'animation et d'initiation à la nature et à l'environnement

**IDH** - Indice de développement humain

**IEE** - Institut européen d'écologie

**Ifrée** - Institut de formation et de recherche en éducation à l'environnement

**MAEC** - Ministère des Affaires étrangères et de la Coopération

**MAIF** - Mutuelle d'assurance des instituteurs de France

**MJC** - Maison des jeunes et de la culture

**ODCVL** - Office départemental des centres de vacances et de loisirs

**OMC** - Organisation mondiale du commerce

**ONF** - Office national des forêts

**ONG** - Organisation non gouvernementale

**REN** - Réseau École et Nature

**RESACOOP** - Réseau Rhône-Alpes d'appui à la coopération internationale

**RESF** - Réseau d'éducation sans frontières

**PIB** - Produit intérieur brut

**PUF** - Presses universitaires de France

**SAMU** - Service d'aide médicale urgente

**SMIRIL** - Syndicat mixte du Rhône, des îles et des lônes

**SVE** - Service volontaire européen

**SVT** - Sciences de la vie et de la terre

**UNAREC** - Union nationale des associations régionales études et chantiers

**VAE** - Valorisation des acquis d'expérience

**VIA** - Volontariat international administratif

**VIE** - Volontariat international en entreprise

**VIES** - Volontariat international d'échanges et de solidarité

**VSI** - Volontariat de solidarité internationale





# BIBLIOGRAPHIE

- Abdallah-Pretceille Martine.** *L'éducation interculturelle.* PUF, coll. Que sais-je, 2004.
- Akkari Abdeljalil, Dasen Pierre.** *Pédagogies et pédagogues du Sud.* L'Harmattan, 2004.
- Cuche Denys.** *La notion de culture dans les sciences sociales* La Découverte, coll. Repères, 2004.
- Ferréol Gilles et Jucquois Guy (dir.)** *Dictionnaire de l'altérité et des relations interculturelles.* Armand Colin, 2004.
- Guerre Yves.** *Le théâtre-forum. Pour une pédagogie de la citoyenneté.* L'Harmattan, 1999.
- Hansotte Majo.** *Les intelligences citoyennes.* De Boeck, 2005.
- Lefort Claude.** *L'Invention démocratique. Les limites de la domination totalitaire.* Fayard, 1981.
- Michalon Clair.** *Différences culturelles mode d'emploi.* Sépia, 2007.
- Sauquet Michel.** *L'intelligence de l'autre ; prendre en compte les différences culturelles dans un monde à gérer en commun.* Charles Léopold Mayer, 2007.
- Sauvé Lucie.** *L'éducation relative à l'environnement : Entre modernité et postmodernité- Les propositions du développement durable et de l'avenir viable. Colloque du 19-30/10/1998 : L'avenir de l'éducation relative à l'environnement dans un monde postmoderne ? 1998.*  
[http://www.ec.gc.ca/eco/education/paper1/Paper1\\_f.htm](http://www.ec.gc.ca/eco/education/paper1/Paper1_f.htm)
- Symbioses.** Joëlle Van Den Berg, dir. De publication. N° 82. *Dossier : Participation, résistance, on fait tous de la politique.* Réseau Idée, mars, avril, mai 2009.
- Vandenbroeck Michel.** *Éduquer nos enfants à la diversité.* Erès, 2008.
- T-kit n° 4 « L'apprentissage interculturel »**  
[http://youth-partnership.coe.int/youth-partnership/publications/T-kits/4/Tkit\\_4\\_FR](http://youth-partnership.coe.int/youth-partnership/publications/T-kits/4/Tkit_4_FR)
- Pour une approche plus visuelle et vivante de la diversité et de l'altérité :**  
<http://www.6milliardsdautres.org/>





# LISTE DES PARTICIPANTS

NOM	PRENOM	STRUCTURE
ALAIS	Sami	Compagnie des ânes
ALBRECHT	Karine	Communauté de communes du centre mosellan
AMBROSI	Olivier	Jardins de Prométhée
ANTOINE	Valérie	Région Lorraine
BEGUIN	Daniel	Vice-président du Conseil régional
BEIRENS	Odile	PNR Lorraine
BENAMAR	Ismaël	CAJT de la haute Vezouse
BESSIERE	Michèle	Réseau Ecole et Nature
BLANC	Olivier	Réseau Ecole et Nature
BONHOMME	Julien	GRAINE Lorraine
BOSSE	Karine	CPN Main dans la patte
BOUROTTE	Arnaud	Institut de formation pédagogique Alsace-Lorraine ALSACE LORRAINE
BRUGNOT	Hervé	La roche du trésor
BRUXELLE	Yannick	GRAINE Poitou-Charentes
BULTEAU	Marc	
CASSARD	Antoine	GRAINE Ile-de-France
CASTANG	Emilie	Plate-forme franc-comtoise d'EEDD
CHADENIER	Fabienne	Réseau Ecole et Nature
CHOMETTE	Jérémy	UNAREC Association Etudes et Chantiers
CUSIMANO	Antoinette	Terre de plume
DAOLIO	Marion	La grange aux paysages
DARBOIS	René	Adjoint au maire de Metz
DARTEYRE	Elise	ODCVL Campanule
DEBENAIS	Eugénie	GRAINE Poitou-Charentes
DELAMARRE	Martine	CDDP Moselle
DENISET	Marc	ONF
DESCARPENTRIES	Sophie	GRAINE Pays-de-la-Loire
DIDIER LAURENT	Aurélien	CCFD Terre solidaire
DI LORENZO	Martine	GRAINE Lorraine
EGEA	Céline	
FAUGERES	Magali	ODCVL Campanule
FELTZ	Pierre	CPIE Clermont Dômes
FERRANDON	Claire	Le lièvre de mars
FLEITZ	Emmanuel	ALPAM
FLORIMOND	Jérémy	
GAGNON	Nicolas	GRAINE Centre
GAUDICHAU	Chantal	GRAINE Poitou-Charentes
GONCALVES	Laurine	UNAREC Association Etudes et Chantiers
GOUBAULT	Olivier	FCPN
GRODOS	Anne-Catherine	
GUILLAUMONT	Marion	Réseau Ecole et Nature
GUILLEMINOT	Emilie	GRAINE Languedoc- Roussillon
GUILLOT	Laure	



GUYOMARC	Baptiste	Association Dynamo
HANSOTTE	Majo	Mission citoyenneté
JOLY	Philippe	La roche du trésor
KABORE	Anne	Educasol
LADEVEZE	Elise	GRAINE Rhône-Alpes
LAFLOTTE	Hervé	Lycée de Verdun
LAGARDE	Pierre	DRJSCS
LAGARDE	Véronique	ADEPPA
LAJAUNIE	Armelle	GRAINE Lorraine
LAROCCA	Salvatore	ADEPPA
LEGER	Jérôme	Fédération des Foyers ruraux 57
LENCROZ	Murielle	
LEPEULE	Isabelle	Réseau Ecole et Nature
LIDOINE-WONE	Elise	SMIRIL
LORIOT	Bruno	GRAINE Basse-Normandie
MATTER	Catherine	Les Piverts
MILLERAND	Patrick	CSCTE Le Lierre
MORTAJINE	Latif	Association Khamsa
MOUGENOT	Marie-Andrée	CLID
OHL	Ségolène	
PELT	Jean-Marie	IEE
PILOIS	Emmanuelle	GRAINE Lorraine
PLUMET	Pascal	GRAINE Lorraine
PROST	Lisette	CCFD Terre solidaire
QUERNEC	Hélène	UNAREC Association Etudes et Chantiers
REDOUTEY	Emmanuel	
REICHER	Gilles	Région Lorraine
RENE	Benoît	GRAINE Basse-Normandie
RIGOLLET	Laurence	
ROHART	Jean-Pierre	Base nautique Muttersheim
ROLAND	Gérard	Réseau Ecole et Nature
ROOS	Thierry	Direction régionale de la jeunesse, des sports et de la cohésion sociale
ROUX	Christian	AAPPMA de Neufchateau
SALVADOR	Bruno	MAN'OK
SANDER	Amélie	FCPN
SCHUEUR	Rachel	La grange aux paysages
SHIDEROVA	Plaména	ADEPPA
STIKER-MOUGEOLLE	Josine	GRAINE Basse-Normandie
STOVEN	Catherine	Réseau Ecole et Nature
TARDY	Caroline	Fédération des Foyers ruraux 57
TOMBOIS	Frédérique	GRAINE Lorraine
ULPAT	Claudine	DREAL Lorraine
VAUCHIER	Alain	La roche du trésor
VERAY	Fabrice	DRJSCS
VIGNAU	Christel	Réseau Ecole et Nature
VILLAUME	Frédéric	GRAINE Rhône-Alpes
VILLEUMIER	Constance	MAEC
VINCK	Delphine	Réseau Ecole et Nature
VOILLAT	Jérôme	

## ACTES DE LA JOURNÉE DE RÉFLEXION

### « *Comment habiter ensemble la terre au-delà des frontières ? Vers une éthique et des pratiques pédagogiques partagées* »

organisée par le Réseau Ecole et Nature et le GRAINE Lorraine  
dans le cadre du Congrès du Réseau Ecole et Nature.

**Directeur de publication :** Antoine Cassard  
**Comité de lecture :** Julien Bonhomme,  
Yannick Bruxelles, Véronique Lagarde,  
Isabelle Lépeule, Pascal Plumet

**Secrétariat de rédaction :** Delphine Vinck  
**Retranscription des débats à partir des  
enregistrements :** Chantal Lamarque  
([www.textuelle.com](http://www.textuelle.com))

**Illustrations :** Hervé Brugnot, Elsa Fasolo

**Mise en page :** Elsa Fasolo

**Crédits photographiques :**  
Roland Gérard, Majo Hansotte

Le Réseau Ecole et Nature n'est pas  
responsable des contenus  
qui n'engagent que leurs auteurs.

Impression sur papier recyclé avec encres  
à base d'huiles végétales.

**Imprimerie :** Pure Impression,  
451, rue de la Mourre, Zac Fréjorgues Est,  
34130 Mauguio

#### **Réseau Ecole et Nature**




Co-présidents : Antoine Cassard, Murielle  
Lencroz, Philippe Rabatel, Benoît René,  
Francis Thubé et Frédéric Villaumé.  
474, allée Henri II de Montmorency  
34000 Montpellier  
Tél. : 04 67 06 18 70, Fax : 04 67 92 02 58  
<http://www.reseauecoleetnature.org>  
email : [info@ecole-et-nature.org](mailto:info@ecole-et-nature.org)

#### **GRAINE Lorraine**

Co-présidents : Olivier Ambrosi, Julien  
Bonhomme, Pascal Plumet.  
1, rue Joffre  
54480 Cirey-sur-Vezouze  
Tél. : 03 87 23 72 08 / 06 84 45 91 76  
<http://www.grainelorraine.org>  
email : [grainelorraine@yahoo.fr](mailto:grainelorraine@yahoo.fr)

Prix : 5 euros  
ISSN : 2107-707X

Derniers actes parus :

-  **Éducation à l'environnement et politique : quelles places pour les associations ?**  
*Actes de la journée de réflexion du 27 mars 2009*
-  **Entre pratiques et éthique... des praticiens de l'éducation à l'environnement  
en recherche de cohérence avec leurs valeurs**  
*Actes de la journée de réflexion du 28 mars 2008*
-  **L'éco-citoyenneté : éduquer pour s'engager au quotidien ?**  
*Actes de la journée de réflexion du 30 mars 2007*

Pour en savoir plus et consulter les actes :  
[www.reseauecoleetnature.org/nos-publications/actes.html](http://www.reseauecoleetnature.org/nos-publications/actes.html)